

Éric de Kermel

LA
TRAVERSÉE
DES LUMIÈRES



PAR L'AUTEUR DE
*La Libraire de la place
aux Herbes*

Flammarion

Éric de Kermel

La Traversée des lumières

ॐ मणपिदमे हू

roman

Flammarion

Éric de Kermel

La Traversée des lumières

ॐ मणिपद्मे हूँ

Flammarion

© Flammarion, 2023.

ISBN Numérique : 9782080411419

ISBN Web : 9782080411426

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782080411402

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

OceanofPDF.com

Présentation de l'éditeur

« Jamais personne ne me retrouvera ici », m'avait dit Vadim en débarquant l'hiver dernier.

Y ai-je cru moi-même durant toute cette année passée à ses côtés ?

Une année à le regarder écrire dans la vieille bibliothèque aux larges baies vitrées tournées vers l'Orient.

Pour qui écrivait-il ?

Pour lui ? Pour elle ? Pour les pages arrachées de l'histoire du monde ?

Pour que je puisse à mon tour raconter son histoire ?

Des plaines de l'URSS où il est né en passant par les plus grandes villes d'Europe, de la grâce de l'archipel de Bréhat jusqu'aux paysages sublimes de l'Himalaya, le destin de Vadim brasse aussi celui d'un ^{xx}^e siècle troublé. Le meurtre de son père et son don pour les échecs vont le conduire à la gloire et à l'exil, dans une quête éperdue, tandis que le mystérieux regard d'une femme l'amènera à découvrir les hautes lumières du Tibet, la vérité de la nature et le secret de son enfance.

Un parcours initiatique qui nous emmène vers la plus bouleversante des réconciliations.

Éric de Kermel est journaliste et éditeur du magazine *Terre sauvage*. Auteur du best-seller *La Librairie de la place aux Herbes* et des *Jardins de Zagarand*, il met ses mots au service d'une autre manière d'habiter la Terre.

Du même auteur

Romans

Il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui, Le Passeur, 2018 ; au format poche sous le titre : *Les Orphelins de l'aurore*, J'ai Lu, 2020.

La Librairie de la place aux herbes, Eyrolles, 2017 ; J'ai Lu, 2019.

Mon cœur contre la terre, Eyrolles, 2019 ; J'ai Lu, 2021.

Les Jardins de Zagarand, Flammarion, 2021.

Essai

Abécédaire de l'écologie joyeuse, Bayard, 2020.

Témoignage

La Promesse, Bayard, 2022.

La Traversée des lumières

ॐ मणिपद्मे हूँ

OceanofPDF.com

Été 2021, à Bréhat
À Pascale.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Il ne peut y avoir pour l'esprit humain que deux univers possibles : celui du sacré et celui de la révolte.

Albert CAMUS

Aimer un étranger comme soi-même implique comme contrepartie : s'aimer soi-même comme un étranger.

Simone WEIL

Laissez la beauté de ce que vous aimez devenir ce que vous faites.

RÛMÎ

Le phare des Héaux de Bréhat ponctue la nuit tel un métronome les doigts d'un pianiste sur son clavier.

Contre les flancs de la Gabinière, le ressac de l'océan marque un autre temps.

Parfois l'un et l'autre se confondent, éphémère synchronicité du temps des hommes et de celui des mers.

À marée haute, la Gabinière devient une île.

« Jamais personne ne me retrouvera ici », m'avait dit Vadim en débarquant l'hiver dernier.

Y ai-je cru moi-même durant toute cette année passée à ses côtés ?

Une année à le regarder écrire dans la vieille bibliothèque aux larges baies vitrées tournées vers l'Orient.

Pour qui écrivait-il ?

Pour lui ? Pour elle ? Pour les pages arrachées de l'histoire du monde ?

Pour que je puisse à mon tour raconter son histoire ?

Il écrivait parfois à en griffer le papier, avec la rage d'un indigné ou de celui qui sait trop bien que le dernier jour d'une vie est peut-être celui qui vient.

À d'autres moments, son visage était apaisé. Sa respiration ralentissait. Je savais alors qu'elle était là.

Certains jours, nous partions en mer. Il aimait la vieille goélette que je restaurais et sa voile rouge garance usée par le sel telle la vareuse d'un marin. Dans l'archipel de Bréhat, puis entre Fréhel et Port-Blanc, je lui ai appris à naviguer le long de cette côte où chaque îlot peut devenir un écueil et où vents et courants ne laissent aucun répit à qui tient la barre.

« Naviguer, c'est finalement comme jouer aux échecs, m'avait-il dit un jour, sauf que l'océan a toujours un coup d'avance et ne cherche pas à gagner. En mer, le seul à tout risquer, c'est le marin. »

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Soixante-quatre cases

Vadim naquit à Barvikha, la banlieue de Moscou qui regroupe l'élite russe des affaires, de l'armée et de l'Église orthodoxe. Un village gagné sur la grande forêt où se succèdent de luxueuses datchas ceintes de hauts murs.

Il est le fils du général Sédov qui confia à Paul d'Ingrincourt, un jeune polytechnicien français, sa formation. Pour de nombreuses familles russes, l'éducation à la française constitue une référence.

C'est ainsi que, dès l'âge de 5 ans, le jeune Vadim apprit la langue de Baudelaire en déchiffrant ses poèmes, et les mathématiques de Descartes avec l'ambition pour le général Sédov que son fils n'oublie jamais *que l'homme doit être maître et possesseur de la nature*. Avec Paul, Vadim apprit également à monter à cheval ainsi que le maniement des armes blanches : le sabre, l'épée et le couteau.

Invariablement, les matins étaient consacrés aux enseignements intellectuels et les après-midi débutaient par l'équitation pour s'achever dans la salle d'armes de la villa.

Vadim était un rêve d'enfant, s'appliquant à recevoir tout ce qui lui était donné avec une curiosité insatiable. À chaque leçon, Paul s'asseyait en face de son petit bureau et Vadim, ses beaux yeux bleus légèrement cachés par ses boucles blondes, prenait un cahier de couleur différente et écrivait consciencieusement. Paul devait marquer la fin de l'enseignement car l'enfant avait toujours une question nouvelle. « Dis-moi encore... », disait-il à Paul. Et Paul racontait la naissance des mathématiques, la découverte des Indes, la légende d'Ulysse, les débuts de l'univers ou comment la fleur devient un fruit...

Et, de tout son petit être, l'enfant était fasciné par l'histoire comme par les sciences, par la poésie comme par la géographie.

Vadim aimait profondément sa mère, Donatella. Elle le réveillait le matin et ils partageaient le petit déjeuner, le repas de midi et l'heure du thé à l'issue de la séance en salle d'armes avec Paul. Par-dessus tout, le garçon aimait la douceur de ce moment. Passionnée de littérature française, elle lui faisait découvrir *Les Contes* de Perrault ou d'Andersen, *Les Fables* de La Fontaine, puis, plus tard, Victor Hugo, Lamartine, Saint-Exupéry...

Livre après livre, chapitre après chapitre, elle commentait les mots des écrivains et questionnait son fils sur la façon dont il les recevait, quelles images naissaient en lui, encourageant son imagination. Et Vadim était pris dans la musique des mots de sa mère. Souvent, il posait sa tête sur ses genoux et fermait les yeux. Intime moment de tendresse accompagné par la main de Donatella dans ses cheveux. « Que ta vie soit la plus belle des histoires, mon enfant ! » disait-elle parfois avec une pointe de nostalgie.

Quand Vadim retrouvait sa mère, Paul quittait la datcha et rejoignait Moscou. Lorsque le jeune garçon fut en âge de poser des questions à son précepteur sur sa vie, il comprit que les enseignements prodigués étaient validés dans leur moindre détail par le général et qu'il n'était pas autorisé à répondre aux questions posées par l'enfant en dehors de ce cadre.

Vadim comprit vite qu'il en était de même avec sa mère dont il aurait aimé connaître les souvenirs d'enfance. Mais les réponses restèrent toujours évasives, très souvent neutres et faites de peu de mots : « Une enfance normale », « Il n'y a pas grand-chose à en dire », « Comme tous les enfants », « Rien de très intéressant »...

Quand il eut 8 ans, son père décida de lui apprendre à jouer aux échecs. Dès lors, chaque soir, Donatella se retirait.

Le général considérait, à raison, que la grandeur de l'Union soviétique était marquée par sa domination au Championnat du monde d'échecs. Suprémie aux enjeux diplomatiques qui dépassaient très largement le seul cadre de ce sport cérébral, car lorsque les Soviétiques perdaient, cela signifiait souvent que les Américains gagnaient. Le seul moment où le jeune Vadim retrouvait son père était donc devant un échiquier en bois d'acajou. Soixante-quatre cases marquetées, une alternance de noires en

ébène et de blanches en ivoire. Soixante-quatre cases pour trente-deux pièces réalisées sur mesure pour le général. Et, « parce qu'il n'y a pas de fous en Russie », disait son père, des ours, symboles de la force soviétique et de l'immensité des forêts russes, occupaient la place des fous, avec la capacité identique à ces derniers de ne se déplacer qu'en diagonale.

Le rituel était alors immuable : l'enfant rejoignait son père dans son bureau dont les boiseries reflétaient les flammes de la grande cheminée de pierre. Des lampes anciennes sur de petits guéridons éclairaient faiblement les quatre coins de la pièce. Une immense bibliothèque à deux étages, dotée d'un escalier en colimaçon pour accéder à la passerelle ouvragée, occupait le mur derrière le bureau du général. Quatre gueules de lions à l'allure menaçante ornaient les pieds torsadés du bureau, sur lequel seuls un sous-main en cuir, une bouteille d'encre, un porte-plume, une bouteille de vodka, un verre et un poignard au manche en corne reposaient. Accrochés entre les deux fenêtres donnant sur le parc, alignés les uns au-dessus des autres dans un sens puis dans un autre, des sabres brillaient à la lumière du feu.

C'est donc dans ce décor impressionnant pour un jeune enfant, devant cette cheminée, au centre d'un immense tapis afghan, que Vadim affrontait son père. Deux fauteuils s'y faisaient face, au centre l'échiquier.

Le garçon attendait toujours que son père s'assoie pour l'imiter.

À la droite du plateau étaient disposés un crayon et un carnet en moleskine noir sur la couverture duquel était gravé en lettres d'or : « Vadim ».

Sur ce carnet, il avait l'obligation de consigner chaque partie ; une par page.

— Les blancs débutent, proclamait le général, privilège du débutant.

Puis il précisait à son fils quelle devait être l'entame de son jeu, « parce que dans la vie, on ne sait jamais d'où viendra le premier coup ».

Suivant la notation algébrique commune aux échecs, le général indiquait alors à Vadim les coordonnées à jouer. Deux lettres et deux chiffres, les seuls mots prononcés de toute la partie. « B2-B4 », et Vadim déplaçait son deuxième pion en partant de la gauche de deux cases vers l'avant. Un autre jour : « B1-C3 », et c'était au tour du cavalier de quitter sa place entre la tour et l'ours pour passer au-dessus du troisième pion et rejoindre « la ligne de front » telle que la nommait le général. La fin de la partie était

invariablement gagnée par son père qui éclatait d'un grand rire tonitruant, se levait, tendait la main à son fils, manquait de lui broyer ses petits doigts :

— Échec et mat. Bonne nuit, fils ! Reprends bien tes notes pour comprendre pourquoi tu as perdu.

Vadim inclinait légèrement la tête en réponse.

— Bonne nuit, mon père.

Avant de quitter la pièce, son carnet à la main, ne tournant jamais le dos au général, par respect.

Malgré la rigidité de leur cadre, Vadim appréciait ces rencontres. Sans doute pensait-il qu'il s'agissait d'un privilège... Avec le temps, il apprit à jouer et à explorer les multiples combinaisons qui ont marqué l'histoire des échecs et que le général admirait. Le garçon parvint même parfois à prendre la dame de son père. Mais il perdait toujours.

Après ses parties d'échecs, Vadim dînait seul en compagnie de la cuisinière avant d'être couché par la femme de chambre, Loubia. Sa chambre était à l'autre bout du couloir par rapport à celle de ses parents. De ses fenêtres il pouvait voir le parc et la prairie où Althéa, sa jument, et Alexian, le pur-sang de son père, galopèrent au coucher du soleil, célébrant à leur manière la fin du jour.

Lorsqu'il était prêt à s'endormir, sa mère venait l'embrasser après avoir récité la prière orthodoxe.

Gloire à Toi, notre Dieu, gloire à Toi.
Roi du ciel, Consolateur, Esprit de vérité,
Toi qui es partout présent et qui remplis tout,
Trésor des bons et Donateur de vie,
Viens et demeure en nous,
Purifie-nous de toute souillure
Et sauve nos âmes, Toi qui es bonté.

Petit, Vadim ne comprenait rien à ces mots mais les trouvait magnifiques. Il aimait ce roi du ciel et se demandait où était le trésor des bons. Mais trouvait très triste l'évocation de cette humanité ayant besoin d'être consolée, sauvée et purifiée de ses souillures.

Un soir, il interrogea sa mère :

— Mais de quoi as-tu besoin d'être purifiée, maman ?

— Mon enfant, mon innocent, un jour tu comprendras. Un jour vient toujours où l'on comprend. Qu'il vienne pour toi le plus tard possible !

Dès qu'il eut 9 ans, chaque dimanche, Loubia, Vadim et Donatella se rendirent à l'église orthodoxe, conduits par le chauffeur du général dans la voiture dont les sièges sentaient le cuir fraîchement lustré. Durant plusieurs heures, l'enfant écoutait une liturgie dont il ne saisissait rien. Il imitait les inclinations, les gémissements et les gestes des mains de sa mère. Dos à l'assemblée, des popes en chasubles dorées rehaussées d'étoles magnifiques officiaient. Vadim était émerveillé par ces messes, son regard allait d'une icône à l'autre, porté par les mots des hommes en prière auxquels faisaient écho ceux de sa mère tel un chant à deux voix. Son esprit s'élevait. Il comprit bien plus tard que, dans cette vieille église en bois, dont chaque centimètre était orné, peint, sculpté, travaillé à la main, il accédait à un état de méditation qui lui offrait des moments de grande liberté. L'esprit prenait le pas sur la matière, l'emmenait plus haut. Il n'était plus soumis à aucune règle. Il n'était plus qu'un enfant avec sa capacité à rêver du monde, voiles déployées vers un horizon infini, emporté par les ailes des anges et le regard doré des icônes.

Dans ces moments-là il oubliait tout ; le général et les soixante-quatre cases de l'échiquier. Il n'avait ni sabre ni épée au bout du bras et pourtant il y avait quelque chose de plus tranchant que le métal froid, de plus pointu que le vif-argent ; quelque chose de transcendant.

Ces dimanches où il se rendait au culte orthodoxe étaient aussi l'occasion de croiser d'autres enfants. Les yeux de sa mère s'embuaient lorsqu'elle le surprenait à sourire à l'un ou à l'autre. Un jour, dans la voiture qui les ramenait chez eux, Vadim l'interrogea :

— Pourquoi je suis fils unique ?

— C'est ainsi, Vadim. Il y a des choses que l'on ne choisit pas.

Les larmes coulèrent sans discontinuer et plus jamais Vadim n'aborda ce sujet.

Paul était aussi un ancien élève de la fameuse école du Cadre noir de Saumur, il transmit à Vadim son savoir-faire mais surtout un savoir être avec le cheval produisant entre le cavalier et sa monture une union sacrée. L'enfant devint très tôt un cavalier hors pair.

— Tu dois penser en cheval, Vadim. Alors seulement ce ne seront plus des ordres que tu donneras à Althéa, mais tu deviendras un sagittaire ; vous ne ferez qu'un. Oublie la force, Vadim, car à tout moment, Althéa peut te mettre à terre. De vous deux, elle est la plus forte. Ce n'est qu'une affaire de

respect et d'amour. Elle a fait le premier pas en t'acceptant sur son dos, tu dois faire les suivants.

Durant la première année de son apprentissage, Vadim monta à cru et sans rênes. Ses mains tenaient la crinière, ses cuisses et ses jambes épousaient autant qu'il était possible le dos de la jument, percevant la moindre vibration, le moindre frisson du cheval, la souplesse de son pas. Puis, sur une très belle selle andalouse, il apprit à Althéa tous les pas enseignés au Cadre noir : se déplacer latéralement l'épaule en dedans, poser un genou à terre, lancer un galop du bon pied, cabrer sa monture sans en choir, danser...

Vadim tissa une relation rare avec Althéa. Il pouvait passer de longs moments avec elle à la caresser, à lui parler. Bien plus petit que le cheval, il se mettait alors devant lui ; et la jument baissait la tête jusqu'à ce que l'enfant puisse caresser sa joue et son encolure. Il y avait dans cet échange de regards un univers que Vadim pouvait habiter durant des heures. Souvent, Donatella assistait à cette scène, touchée par l'intensité de cette relation.

C'est ainsi qu'à ses 10 ans, Vadim fut inscrit aux premiers concours de dressage de Moscou. Cette nouvelle opportunité de rencontrer d'autres enfants et de se faire pour la première fois des amis le réjouissait. Mais quelque chose sonnait faux : il était le fils du général Sédov et les autres enfants restaient à distance du fils de celui qui inspirait de la crainte à leurs parents.

Après avoir gagné l'ensemble des concours de la saison, appelé à rejoindre l'équipe nationale junior soviétique, Vadim annonça à Paul :

— Je ne veux pas continuer. Les compétitions ne m'intéressent pas.

— Mais tu ne peux pas faire ça ! Je suis si fier de toi, Vadim.

— Je sais, Paul. Je te remercie. À part ma mère, c'est la première fois que quelqu'un est fier de moi, mais je ne continuerai pas. Ma décision est prise et je n'en changerai pas. Les autres enfants ont peur de moi. Tu m'as appris qu'un cheval qui a peur est un animal qui souffre et qu'il ne peut donc pas donner le meilleur de lui-même. N'est-ce pas la même chose avec les êtres humains ?

— Si... Tu as raison...

— Je continuerai à monter à cheval pour toi, pour Althéa, et pour moi !

Paul aimait cet enfant doté d'une intelligence le rendant capable de recevoir de chacun le meilleur. Il aimait cette alliance de sensibilité et de subtilité. Jamais il n'avait rencontré un escrimeur aussi talentueux que Vadim. Sa parfaite maîtrise des gestes tout comme son intuition en faisaient un bretteur hors pair. Paul accompagnait l'enfant avec générosité, peinant parfois à masquer son émotion lorsque Vadim tournait son visage vers lui et le regardait avec un sourire pour recueillir son assentiment, un encouragement, une invitation à continuer de grandir...

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Échec et mat

Pour ses 14 ans, le général Sédov emmena son fils chasser l'ours dans les magnifiques forêts au nord de Moscou. Ils partirent accompagnés de deux gardes-chasses. Seul Vadim n'était pas armé. La brume se levait progressivement et un grand ciel bleu allait accompagner cette journée. Les forêts russes et leurs arbres abritaient une faune sauvage variée et Vadim découvrit avec émerveillement cet univers qui servait souvent de décor aux contes traditionnels.

Le petit groupe passa au pied d'une colline où l'un des guides avait repéré les empreintes fraîches d'un mâle, bien plus grandes que la main de l'adolescent. Les quatre hommes longeaient le bord d'une rivière quand le guide leur fit signe d'arrêter.

Au sol, les traces de l'ours brun en croisaient des plus petites.

— Cinq, dit-il. Ils sont cinq. Un mâle, une femelle et trois oursons.

— Excellent !, dit le général.

— Ce n'est pas une bonne nouvelle, lui répondit le guide. Un ours devient très dangereux s'il sent sa famille menacée. Nous ne devons pas poursuivre cette piste. Nous trouverons d'autres traces d'un mâle solitaire.

— Non, nous aurons celui-là.

Un des guides marchait en tête avec à sa droite le général Sédov, derrière eux le second garde-chasse et Vadim suivait.

Le jeune garçon était fasciné par les oiseaux, les écureuils et les daims qui s'éloignaient à leur approche. Il s'arrêta un moment pour un face-à-face avec un chevreuil aux yeux tendres avant de le voir s'en aller en de grands bonds.

Distancé par les trois hommes, il ne vit pas son père et le premier guide couper la route à la famille d'ours de telle façon que le mâle se trouva à leur gauche et la femelle et ses oursons à leur droite juste devant Vadim. Le général arma son fusil, pointa l'ours, tira et abattit le géant.

Acculée et ne pouvant poursuivre son chemin, la femelle repartit en arrière et se trouva nez à nez avec Vadim. Le garçon ouvrit alors ses bras, immobile, conscient de son impuissance, comme s'il confiait volontairement sa vie à l'animal. Arrivée devant lui, elle s'arrêta. Les yeux de la femelle croisèrent les siens. Quatre éclats qui se renvoient l'un à l'autre. Et elle lui donna un violent coup de patte, déchirant sa parka jusqu'à griffer son torse. Elle le fixa et poursuivit sa course, suivie par ses petits.

Quand les guides et son père arrivèrent à sa hauteur, Vadim n'avait pas bougé. Sa veste était imbibée de sang. Bras grands ouverts, il regardait le ciel.

— Ce n'est rien, dit-il au garde qui se précipitait vers lui.

— Elle aurait pu te tuer.

— Oui. Je sais. Elle aurait pu, mais ne l'a pas fait.

Le général éclata d'un grand rire.

— Ah, mon fils ! Quelle incroyable partie de chasse ! Joyeux anniversaire !

Le second guide, originaire du Kamtchatka, s'inclina devant Vadim.

— Je viens d'une tribu de nomades. Mon père était chaman et un jour il s'est retrouvé face à un ours brun. Il a eu peur. L'ours l'a senti, lui a sauté dessus et lui a dévoré une partie du visage mais il ne l'a pas tué. Ce jour-là sa vie a changé. Les hommes de mon pays disent que celui qui a survécu à l'attaque d'un ours et qui a croisé son sang à sa chair est lui-même un peu ours. Tu portes maintenant en toi un peu du monde des fauves. Mi-homme, mi-fauve.

Alors qu'il était un jeune enfant, Vadim était parfois réveillé la nuit par les cris et les pleurs de sa mère. Il n'osait bouger mais ne parvenait pas à se rendormir. En grandissant, il comprit que son père frappait celle au monde qui lui était la plus chère. Ce jour-là, Vadim se mit à lire tous les manuels d'échecs qu'il put trouver et se jura de battre le général. Et c'est ce qui advint alors qu'il venait d'avoir 16 ans.

— Je voudrais jouer avec les noirs. Vous aurez l'avantage de l'entame puisque vous jouerez avec les blancs mais je serai ensuite libre de mon jeu.

Le général regarda Vadim dans les yeux sans que l'adolescent ne cille. Sans doute était-ce la première fois de sa vie qu'il formulait une requête à son père. Et ce dernier consentit à jouer avec les pièces ivoire.

Vadim enchaîna les prises majeures, en commençant par les deux ours qui, pour le général, étaient symboliquement au-dessus de toutes les autres. Puis ce fut un cavalier, une tour, un autre cavalier, et la seconde tour.

Vadim avait préparé cette partie durant des nuits. Les centaines d'heures passées avec son père dans cette bibliothèque lui avaient enseigné une bonne connaissance de son jeu. Il avait repris son carnet en moleskine et ainsi pu appréhender ce moment dans ses moindres détails. Il voulait que cette partie soit une torture pour son père, faisant disparaître les unes après les autres ses pièces maîtresses avant de prendre sa dame, puis de déclarer : « Échec et mat » en plaçant son ours noir sur la diagonale du roi qui ne pouvait plus s'en échapper.

La partie avançait et le général devenait de plus en plus nerveux, allant même jusqu'à renverser son verre de vodka.

« Échec et mat », prononça Vadim en regardant à nouveau son père droit dans les yeux. Dans le regard du général une violence aux limites de la folie flambait.

Vadim fit tout son possible pour ne pas laisser paraître le feu qui le consumait lui-même, sa révolte.

Le général refusa de coucher son roi sur l'échiquier, signe qu'il était vaincu. Vadim prit lui-même le roi de son père et l'allongea en répétant : « Échec et mat. »

D'un geste d'une brutalité inouïe, le général balaya l'échiquier du bras envoyant au visage de son fils un cavalier dont il garde encore, trente ans plus tard, la trace au-dessus de la lèvre supérieure.

Puis le général se leva et quitta la pièce. Alors seulement, Vadim, du haut de ses 16 ans, se mit à trembler de tout son corps. À sa façon, il avait vengé sa mère.

Vadim dîna avant de rejoindre sa chambre. Dans la prairie, les chevaux saluaient le crépuscule lorsqu'il entendit les hurlements de Donatella. Les cris venaient du bureau de son père et emplissaient la maison par leur intensité.

Elle était en train de payer pour la victoire de Vadim. Cette idée fut insupportable au garçon qui, sans réfléchir, descendit l'escalier pieds nus, ouvrit violemment la porte du bureau pour trouver son père écrasant le visage de sa mère de toute la force de sa botte cavalière. Il attrapa le poignard au manche en corne posé sur le bureau tandis que, tout aussi vivement, son père dégainait le couteau de combat qu'il portait toujours à sa ceinture.

— Lâche ce poignard, rugit-il hors de lui, les yeux injectés de sang.

— Jamais.

Comme quelques heures auparavant devant l'échiquier, Vadim laissa à son père l'initiative du premier geste. Il y avait tant d'assurance dans l'attitude de celui-ci qu'il fut totalement surpris lorsque son geste s'acheva dans le vide. Vadim fit un tour sur lui-même, immobilisa la main armée de son père, et, le visage à deux doigts du sien, sans hésitation, planta sa lame entre ses omoplates.

Le regard injecté de sang, effrayé, le général lut le calme dans celui de Vadim et s'effondra.

— C'est fini, maman... Tu es libre.

— Mais toi ?

— Moi... je suis ton fils.

Chapitre 3

Entre les tours

C'est au bord de l'Abakan, une rivière sibérienne, que la prison d'Abaza a pour tradition de recevoir les prisonniers politiques russes condamnés à la perpétuité.

Malgré son parricide qui n'avait pas de caractère politique, Vadim avait tué un général de l'Armée rouge et fut envoyé là-bas. Il était alors le plus jeune prisonnier de l'établissement et fut rapidement pris sous l'aile protectrice de grands anciens.

L'atmosphère de cette prison du fait de ses occupants était bien différente de celles où croupissaient des prisonniers de droit commun.

Vadim qui n'avait jamais reçu aucun enseignement politique bénéficia d'une éducation accélérée auprès des opposants les plus solides au Kremlin. Ceux-ci lui firent découvrir la littérature russe avec leurs références dissidentes. Soljenitsyne, Chalamov, Nabokov, Pouchkine devinrent les lectures de Vadim tout comme certains livres « interdits » plus rares, traduits en français, et que ne comprenaient pas les gardiens. Le contraste entre la vétusté des conditions dans lesquelles ces prisonniers vivaient et leur érudition était saisissant.

Comment se pouvait-il qu'un régime politique puisse ainsi se priver de son élite intellectuelle, se demandait Vadim. De cette expérience, il apprit que, dans cet archipel du goulag, l'exercice de la pensée était celui qui permettait à l'homme de rester en vie et qu'il est un pain de l'esprit bien plus indispensable à l'humain que le pain noir.

Andreï Soltov, ancien professeur d'anglais à l'université de Leningrad qui partageait sa cellule, décida de lui enseigner une nouvelle langue et c'est ainsi que Vadim ouvrit les pages d'Hemingway, Faulkner et Jack

London. Ce dernier, aventurier, marin, écrivain, journaliste, militant, fut incontestablement celui qui marqua le plus profondément le jeune détenu. Car même s'il soutenait les idéaux de ses compagnons d'infortune, il se tenait toujours en retrait quand ceux-ci s'enflammaient et débattaient de la meilleure façon de faire naître une société solidaire et démocratique. Lui rêvait de partir à la découverte des grands espaces américains et de traverser le Pacifique, comme l'écrivain voyageur...

L'une des autres principales occupations des prisonniers était les échecs. Les *pousseurs de bois* pouvaient entamer une partie lors de moments collectifs dans la sinistre cour de la prison et la reprendre à l'occasion de la sortie suivante. Mais c'est dans la misérable bibliothèque que la plupart des joueurs se retrouvaient. Une bibliothèque aux murs décrépits et humides qui faisaient gondoler les pages des livres. Certains jouaient également en se criant d'une cellule à l'autre le déplacement des pièces sur deux échiquiers miroirs tracés dans la crasse, à même le sol.

Dès son arrivée, Vadim prit l'ascendant sur tous ses adversaires. Ces soixante-quatre cases allaient lui faire oublier les barreaux de la prison. Il se mit à multiplier les défis, capable de mener, et de gagner, cinquante-quatre parties simultanées avec l'ensemble des prisonniers. Il apprit également à jouer sans voir le plateau, uniquement en écoutant son adversaire lui fournir les coordonnées des pièces qu'il déplaçait alors mentalement et, en retour, en lui indiquant lesquelles jouer pour lui.

Parmi les joueurs d'échecs d'Abaza on comptait aussi des gardiens ainsi que le directeur de l'établissement, Petrov Vlazinsky. Ce dernier organisait annuellement un tournoi et invitait le vainqueur à sa table. C'est ainsi que trois années de suite, Vadim accompagna le directeur *Au canard noir*, réputé pour ses volailles confites dans de la graisse d'oie.

Lors de ces échanges, Vlazinsky se prit d'une certaine amitié pour ce presque enfant. À sa façon, lors de ces repas, le directeur tentait de réhabiliter le pouvoir soviétique, mais son invité comprit vite combien les biais de convictions pouvaient orienter un esprit et le rendre hermétique à toute autre considération.

Vadim découvrit aussi que la culture du débat attestait de la vitalité d'une démocratie. Et que, pour débattre, il faut savoir écouter, et pour que l'écoute soit la plus complète, il faut se mettre dans une telle disposition que, possiblement, le point de vue de l'autre puisse devenir le vôtre.

Petrov Vlazinsky informa le Kremlin du talent hors norme du jeune homme et c'est ainsi qu'il lui fut proposé de jouer à distance contre le champion de Sibérie.

— Cela ne m'intéresse pas, répondit Vadim à Vlazinsky.

— Mais vous ne pouvez pas refuser une telle proposition.

— Et si je refuse, qu'allez-vous faire ? M'emprisonner ?

— Réfléchissez vingt-quatre heures, Vadim.

De retour dans sa cellule, il informa son compagnon de la proposition qui lui était faite et de son intention de confirmer son refus.

— Mais pourquoi refuser, Vadim ?

— Parce que je joue comme je veux, avec qui je veux et quand je veux. C'est ma seule liberté.

— Je comprends, mais si tu gagnes...

— Si je joue, je gagnerai.

— Alors joue. Joue pour nous. Joue pour que nos familles sachent que dans les prisons sibériennes les hommes que l'on enferme restent debout.

Vadim gagna sept parties d'affilée contre le champion sibérien.

Ovationné par toute la prison, il devint le symbole d'une certaine victoire de la liberté sur l'oppression.

À la veille de ses 20 ans, il fut de nouveau convoqué par le directeur de la prison. Ce dernier le fit asseoir et mit du temps avant d'engager l'échange, tripotant un briquet dans ses mains et cherchant visiblement ses mots en fixant une scène de chasse à l'ours d'un tableau au mur.

— Le Kremlin m'a appelé. La semaine prochaine se déroule à Genève le Championnat du monde d'échecs. Vivreka, le champion russe, est gravement malade et dans l'incapacité de jouer. C'est lui le tenant du titre. Les États-Unis ont refusé le report du championnat, mais acceptent qu'un autre joueur représente l'Union soviétique.

— Ce n'est pas la peine de continuer. Je ne porterai pas les couleurs d'un pays totalitaire alors que je partage les valeurs incarnées par son adversaire.

— Si vous jouez, vous êtes libre.

Le sourire aux lèvres, le directeur acheva l'échange :

— Vous avez vingt-quatre heures, mais vous allez accepter.

Le lendemain, Vadim poussa de nouveau la porte de Vlazinsky :

— Alors ?

— Oui.

— La liberté, ça ne se refuse pas.

— J'accepte à deux conditions. La première, c'est que je veux jouer masqué et de façon anonyme pour que jamais mon nom ne soit associé à l'URSS. La seconde, c'est que ce n'est pas moi que vous libérerez, mais Andreï Soltoï qui partage ma cellule et qui m'accompagnera à Genève.

Laissant son interlocuteur sans voix, Vadim se leva ; avant de quitter le bureau du directeur, il ajouta en souriant :

— Vous avez vingt-quatre heures pour accepter.

Le Kremlin accepta. Ce jour-là, Vadim renforça encore davantage son statut de héros.

Soltoï tenta de lui faire changer d'avis :

— Vadim, tu es jeune, pourquoi m'offres-tu ta liberté ?

— Car il est plus utile pour l'avenir du peuple russe que tu quittes les murs de cette prison et rejoignes ceux qui feront de ce pays un pays libre. Je ne suis qu'un joueur d'échecs. Et puis, tu vois, même emprisonné, jouer me donne un peu le sentiment de servir à quelque chose. N'est-ce pas ici que j'ai appris les mots de Soljenitsyne : « Un homme est heureux tant qu'il décide de l'être, et nul ne peut l'en empêcher ? »

Escorté par deux agents de sécurité soviétiques, Vadim s'installa à l'hôtel Richemond, au bord du lac Léman. Auparavant, il déposa Andreï Soltoï à l'ambassade du Royaume-Uni où les deux hommes s'embrassèrent, les yeux humides.

— Merci, Vadim.

— Bientôt tout cela sera derrière nous et nous nous retrouverons.

— Je l'espère.

— J'en suis sûr. La justice est la plus belle des mauvaises herbes, elle gagne toujours...

Durant tout son séjour à Genève, il garda sur le visage un masque de cuir mais fut obligé de porter un brassard rouge de l'Union soviétique. Tout un étage de l'hôtel avait été réservé à sa délégation tandis qu'un autre était dévolu à Dein Lawson, le champion américain venu en famille.

Le 19 avril 1983, à dix heures du matin, la finale du Championnat du monde commença dans un grand salon d'apparat aux baies vitrées ouvertes sur le lac Léman. Les médias du monde entier étaient là. Vadim avait été

surnommé par les journalistes intrigués : « Le rouge masqué ». Le championnat dura six jours afin d'alterner jours de repos et jours dédiés au « tournoi des géants ». Vadim n'accordant aucune interview, la légende naquit et raconta que le champion russe était certainement profondément défiguré et qu'il avait choisi l'anonymat pour ne pas risquer d'être un jour kidnappé par les services secrets américains.

Il régnait dans le salon un silence de plomb. Vadim gagna le tirage au sort mais fit le choix surprenant des noirs.

Lawson ouvrit : D4-D5.

Vadim joua et perdit la première partie et les quatre suivantes.

Si Lawson gagnait la prochaine partie et Vadim les six autres, c'était l'ex æquo : six partout. Si Vadim perdait les deux suivantes, les États-Unis gagnaient par sept à zéro.

Alors que les joueurs étaient en repos après la cinquième partie, un agent de sécurité frappa à la chambre du champion soviétique.

— Suivez-moi.

— Où ?

— Suivez-moi, répéta l'agent en lui tenant fermement le bras.

Une Brabant noire aux vitres fumées était garée devant l'entrée du Richmond. Vadim fut poussé sans ménagement à l'arrière de la voiture tandis que le barbouze s'asseyait à sa droite et qu'un homme en costume sombre le bloquait à sa gauche. La voiture traversa Genève à vive allure et rejoignit un portail gris qui s'ouvrit à son arrivée. Le drapeau de l'URSS flottait sur le bâtiment blanc. À l'entrée de l'ambassade, un autre homme le prit en charge et le conduisit dans un bureau où les portraits de tous les dirigeants de l'Union soviétique couvraient les murs.

— Asseyez-vous. Quand le téléphone rouge sonnera, décrochez.

Devant lui, un téléphone gris et un autre rouge. Sur le bureau, une photo d'un homme avec sa femme et deux jeunes enfants. Dans un autre, plus grand et doré, Vadim reconnut le même homme qui serrait la main du Premier secrétaire du Parti communiste. Il en déduisit qu'il était dans le bureau de l'ambassadeur.

Le téléphone rouge sonna. Vadim décrocha.

— Allô...

— Vadim Sédov ?

— Oui.

— J'ai bien connu votre père. Votre mère aussi...

Pour l'avoir entendu de multiples fois lorsque ses allocutions officielles étaient diffusées par les haut-parleurs de la prison, Vadim reconnut immédiatement la voix du maître du Kremlin.

— Donatella, c'est bien cela ?

— Oui, répondit Vadim d'une voix blanche.

— Vous savez que j'ai moi-même été plusieurs fois champion d'échecs.

— Oui. Je sais...

— Alors écoutez-moi bien, jeune homme. Je sais que vous faites exprès de perdre. Il n'est pas question d'un match nul avec les Américains. Si vous perdez encore une seule partie, vous ne reverrez jamais plus votre chère mère.

Vadim s'était figé. Incapable de dire un mot.

— Je me suis bien fait comprendre ?

— Oui.

Les Soviétiques restèrent donc champions du monde.

À l'issue de la cérémonie au cours de laquelle Vadim reçut sa médaille, l'homme qu'il avait vu dans les cadres sur le bureau de l'ambassade s'avança vers lui et, dans un excellent français, lui dit :

— Si vous le voulez bien, j'aimerais vous inviter à dîner à l'ambassade ce soir, avant votre retour sur la terre de notre mère patrie.

— Ai-je vraiment le choix ?

— Oui. Pleinement.

Surpris par l'élégance de son interlocuteur et par cette langue qui portait dans son sillage la mémoire de l'enfance, Vadim accepta.

Dans la salle à manger de l'ambassade, trois couverts étaient disposés.

L'ambassadeur invita Vadim à s'asseoir.

— Peut-être que dans ces murs vous pouvez découvrir votre visage. Je connais votre identité et l'homme que nous attendons également.

Alors que Vadim dénouait les lacets de cuir de son masque, quelqu'un frappa discrètement à la porte. L'ambassadeur fit signe à un agent d'aller ouvrir.

Vadim tarda à reconnaître celui qui entra dans la pièce. Ou plutôt commença par refuser de le reconnaître.

— Ce n'est pas possible... Pas toi...

— Si, Vadim. C'est moi.

— Paul !

— En chair et en os.

— Je vous laisse un instant à vos retrouvailles avec monsieur d'Ingrincourt.

Alors que leur hôte s'éclipsait, Paul prit Vadim dans ses bras et lui murmura à l'oreille :

— Il y a des caméras et des micros partout. Je suis ambassadeur de France en Suisse. Celui qui nous reçoit est un peu devenu un ami. Il va te faire une proposition que tu dois accepter. Le régime soviétique ne tardera pas à s'effondrer. Tu dois continuer à jouer.

Vadim pleurait. Lui qui n'avait jamais pleuré une seule fois depuis qu'il avait tué son père. Là, devant celui qui lui avait tout appris, se réveillaient des vestiges de l'enfant qui demeurait en lui.

Lorsque le diplomate russe revint, il sourit à son homologue français.

— Je suis heureux d'avoir permis à Paul de vous retrouver. Il m'a souvent parlé de vous. Et je vous félicite pour cette victoire qui, n'en doutez pas, est aussi indispensable à notre pays que bien des négociations diplomatiques qui se déroulent dans mon bureau.

Vadim ne dit mot. Il était déstabilisé par la tournure des événements. Lui qui, sur l'échiquier, était le maître du jeu, se retrouvait totalement désarmé.

— Mon cher Vadim, votre exploit a été suivi par tous nos compatriotes. Au plus haut niveau. Mais je crois que vous le savez. Et même si ce moment avec mon ami Paul est fort agréable, j'ai une invitation à vous transmettre. Une invitation que vous pouvez, bien entendu, à nouveau refuser. Mais avant cela, je dois vous faire part de la décision de notre Premier secrétaire : vous ne retournerez pas à la prison d'Abaza. Non plus qu'en Sibérie. Vous allez rejoindre votre mère et serez assigné à résidence. Elle vit désormais dans une datcha proche de celle où vous avez grandi.

Vadim laissa de nouveau couler des larmes même si, au fond de lui-même, subsistait une méfiance qu'il se refusait à désarmer.

— Vous ne dites rien...

— Que dois-je dire ?

— Peut-être « merci », lui souffla Paul.

— J'ai sans doute du mal à remercier ceux qui torturent, qui bâillonnent, qui tuent les hommes et les femmes qui luttent pour la liberté.

L'ambassadeur reprit en souriant :

— La fougue. La fougue de la jeunesse. Mais peu importe. Il est temps de vous transmettre une invitation personnelle émanant du plus haut sommet de l'État : le président de l'Union soviétique voudrait vous recevoir, à Moscou, pour jouer avec lui.

Vadim, ayant un peu retrouvé ses esprits après un long silence, se rappela les mots de Paul.

— J'accepte. Mais je ne jouerai pas avec lui, plutôt contre lui.

— La fougue doublée de l'arrogance de la jeunesse. Vous jouerez comme il vous plaira.

C'est ainsi que, dix jours plus tard, le jeune homme franchissait les portes du Kremlin pour jouer six parties d'échecs avec le chef de l'État russe. Mais, une fois encore, Vadim osa soumettre à son adversaire un enjeu particulier :

— Accepteriez-vous, pour chaque pièce maîtresse que je vous prendrai, de libérer un prisonnier d'Abaza ?

— Vous n'avez pas froid aux yeux et je vous sais être un redoutable joueur. Bien plus que votre père qui ne m'a jamais battu. Alors je vais accepter votre proposition, mais en la limitant à un détenu par dame que vous parviendrez à me prendre.

Vadim joua tactiquement, ainsi son objectif n'était plus de mettre en échec le roi de son adversaire, mais de prendre ses dames. Sur six parties, il en perdit trois, mais six hommes furent libérés de la prison sibérienne sans que jamais personne n'en connaisse la raison car il avait promis au président russe de tenir cette négociation secrète.

Chapitre 4

La dame de cœur

Les années passées sans son fils avaient creusé les traits de Donatella mais Vadim retrouva la tendresse de son regard et la bienveillance d'une mère.

Après le départ en Sibérie de son garçon, Donatella avait sombré dans une profonde dépression. Et celui qu'elle accueillit n'avait plus rien d'un enfant. Les mèches de ses cheveux blonds et bouclés cachaient partiellement ses yeux du même vert que ceux de son père dont il tenait aussi la mâchoire carrée.

Les mots de Vadim étaient rares. Certains soirs, il tentait de raconter à sa mère ce qu'il avait appris auprès de ses compagnons d'Abaza : comment la démocratie était née en Grèce, les fondements de la République romaine, l'avènement de la Révolution française et à quel point il ne croyait pas que la formation d'une seule élite suffisait à conduire le destin d'un peuple. Mais Donatella se lassait vite de ces conversations. Elle passait de longues heures à jouer du piano, à peindre des natures mortes ou à se promener dans le grand parc, le regard vide, accompagnée d'un lévrier afghan. L'interrogeant sur ce qu'était devenue sa jument, il apprit qu'un homme du centre équestre de Moscou était venu la chercher de même que le cheval du général.

En réalité, Vadim s'ennuyait. Les parties d'échecs avec les prisonniers et les gardiens d'Abaza lui manquaient. Car le jeu d'échecs, ce ne sont pas seulement deux cerveaux qui s'affrontent ; ce sont aussi des regards, des mouvements, des mains qui parfois se frôlent, des sourires et des colères, des spectateurs qui réagissent et faisant ressembler l'atmosphère à la météo de l'archipel de Bréhat : pas une journée similaire à une autre, pas une seule

heure jumelle de celle qui la précède, pas une partie d'échecs qui se ressemble.

Dix puissance cent vingt est le nombre de parties différentes que peut générer un échiquier, soit cent vingt zéros derrière le 1. À titre de comparaison, il n'existe « que » dix puissance quatre-vingts atomes dans l'univers visible, soit un milliard de milliards de milliards fois moins que de parties d'échecs possibles...

En attendant les tournois où il continuait de représenter l'Union soviétique, Vadim passait donc ses journées à jouer contre lui-même.

L'échiquier, entre deux fauteuils dans un petit salon, était tour à tour considéré de l'un des sièges, dos à la fenêtre, puis face à la vue sur le jardin.

Cet exercice de dissociation était à la limite de la schizophrénie. Pourtant, Vadim parvint à une forme de dédoublement de personnalité éphémère sans tomber dans la folie. Il jouait avec les noirs et un autre lui-même, qu'il avait surnommé Midav, l'anagramme des lettres de son prénom inversé, avait les blancs. Chaque fois qu'il se levait pour changer de place, Vadim fermait les yeux pour devenir Midav. Une même enveloppe pour deux esprits. Cet exercice conduisit le jeune homme à appréhender progressivement en lui la coexistence de plusieurs caractères qui finirent par se traduire dans son jeu, ou plutôt dans ses jeux. À Vadim un calme, une lenteur, une patience, une maîtrise froide de l'échiquier ; à Midav une vivacité, une clairvoyance, une audace presque brutale. Lorsque Vadim perdait, il se levait doucement, se rendait à la fenêtre qu'il ouvrait et respirait l'air frais de la forêt. Quand Midav était mis en échec, il posait rageusement son roi contre le plateau et quittait la pièce, comme vexé.

« Le rouge masqué » était désormais l'identité officielle de Vadim lors des championnats internationaux. Les invitations parvenaient directement au Kremlin qui choisissait les tournois auxquels il participerait. Après Londres, Varsovie, Pékin, vint Paris.

Pour chacun de ses déplacements, il était accompagné des deux mêmes agents, deux frères : Youri et Vlad. Vadim ne quittait jamais l'hôtel où se déroulaient les compétitions, à l'exception d'un dîner rituel à l'ambassade soviétique où l'ambassadeur en place le recevait avec quelques sommités résidant dans le pays hôte.

Il était minuit lorsque la délégation soviétique prit possession de ses appartements au Crillon après un vol Moscou-Paris dont l'atterrissage à Roissy fut retardé à cause d'un violent orage de fin de journée. En arrivant, passablement secoué par les turbulences du voyage, Vadim se coucha sans attendre et s'endormit comme une masse.

Dix heures plus tard commençait le Tournoi de Paris. La suite de Vadim était attenante à celle de ses agents qu'il devait obligatoirement traverser afin qu'ils l'escortent pour rejoindre la salle où le tournoi avait lieu.

À son réveil, lorsqu'il ouvrit les rideaux et découvrit la place de la Concorde, un grand soleil envahit toute la pièce. Accoudé au balcon, Vadim embrassait Paris du regard. De l'autre côté du pont qui enjambait la Seine, l'Assemblée nationale où flottait le drapeau tricolore. Il repensa à ses amis d'Abaza, à Andreï Soltov qui vouait une admiration sans borne à la France, « patrie des droits de l'homme et terre de toutes les libertés » comme il aimait à le dire en français, roulant les *r* avec son bel accent russe. Et Paris – mais le ressentent-ils encore, ceux qui y vivent ? –, contenait dans ses ruelles, ses cafés et sous ses toits, un charme romantique propre à nourrir l'imaginaire de bien des jeunes idéalistes partout dans le monde.

Un chariot avec un copieux petit déjeuner l'attendait dans le salon jouxtant sa chambre, cependant son regard ne s'attarda pas sur les corbeilles de fruits et autres viennoiseries qui lui tendaient les bras mais buta sur l'échiquier qui avait été disposé devant une méridienne. Lors des championnats, il était, en effet, de coutume de mettre à la disposition des joueurs un plateau de jeu dans leurs appartements. Mais celui qu'on lui avait disposé était très particulier ; il n'en existait qu'un seul au monde. Un échiquier où les fous sont remplacés par des ours...

Devant le plateau de jeu de son père, Vadim fut pris de tremblements, incapable de bouger, le regard figé sur cet ours blanc, première prise dérobée à son père lors de leur ultime partie. Comme si cela s'était déroulé la veille, le jeune homme se souvenait de ce mouvement du cavalier qui s'était déplacé de A5 pour prendre l'ours en E7.

Vadim n'entendit pas Youri entrer dans la pièce et lui parler.

— Bonjour Vadim. Bien dormi ? Je reviens vous chercher dans trente minutes.

Youri qui s'était avancé vit la main de Vadim trembler.

— Ça ne va pas ?

L'homme se plaça entre Vadim et l'échiquier.

Alors seulement le champion répondit :

— Qui a mis cet échiquier dans ma chambre ?

— Je ne sais pas. Vous connaissez ce jeu ?

— Oui... c'était celui de mon père. Renseignez-vous. Dites que je ne peux pas jouer pour le moment. Demandez un report du début du tournoi.

Assis sur la méridienne, il regarda de nouveau le plateau avec lequel il avait appris à jouer. Une à une, il considéra chacune des pièces et vit qu'il manquait désormais une oreille au cheval noir. Sans doute un dommage collatéral à la colère du général après sa défaite. Ces statuettes de bois faisaient remonter à la mémoire de Vadim, tel un film en accéléré, les innombrables parties jouées avec son père. Défilaient devant ses yeux des suites de coordonnées algébriques : F5-F1 pour le mouvement d'une tour, C1-H6 pour celui d'un ours, D1-A1 pour le premier grand roque qu'il fit alors qu'il n'avait que 9 ans.

Vadim fut pris de vertige et s'allongea sur la méridienne.

— C'est une femme de chambre qui a déposé l'échiquier dans votre chambre. Une fausse femme de chambre, l'informa Youri à son retour.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que le groom de l'ascenseur se souvient très bien d'avoir vu une femme blonde monter à cet étage avec un plateau d'échecs et une boîte en acajou où il supposa qu'étaient rangées les pièces.

— Oui, c'est cette boîte... Elle ne quittait pas la console de la cheminée du salon où nous jouions.

— Le groom n'ayant jamais vu cette femme de chambre, il lui demanda son prénom et si elle était nouvelle. Elle lui confirma qu'elle venait d'être embauchée et qu'elle s'appelait Élise. En réalité, cette femme avait emprunté au vestiaire du personnel sa tenue et la réception m'a confirmé qu'aucune nouvelle employée n'avait été recrutée récemment. Le groom m'a simplement précisé qu'elle était jeune, blonde, les yeux bleus... Je vais prévenir l'ambassade de cet incident.

— Non. N'en faites rien.

— Désolé, Vadim, mais tout le monde sait que vous avez demandé un décalage du tournoi, et en premier lieu les services de notre ambassade. Je

vais devoir donner une explication.

— Dites que j'ai eu une intoxication alimentaire...

— OK. Mais alors, descendez jouer.

Pour la première fois depuis que « le rouge masqué » était apparu dans les compétitions mondiales, il concéda deux parties sur quatre, face au champion du Japon.

Le lendemain matin, Youri frappa à la porte de la chambre de Vadim.

— Bonjour. Bien dormi ?

— Pas dormi...

— Vous avez reçu ce pli. Je n'ai plus le choix. Nous allons demander une enquête.

Vadim s'empara de l'enveloppe précédemment ouverte par l'agent russe et déplia une feuille où était écrit : « L'homme est une créature frivole, spéculaire, qui, à l'instar du joueur d'échecs, s'intéresse plus à la réalisation d'un but qu'au but lui-même. Dostoïevski »

— Nous allons relever les empreintes digitales dans cette chambre, sur le jeu d'échecs et sur cette enveloppe. Quelqu'un cherche à vous déstabiliser.

— Je comprends...

— Ça va aller ?

— Oui.

Effectivement, Vadim gagna le tournoi de Paris non sans garder à l'esprit les mots de Dostoïevski.

Il percevait bien qu'il y avait dans chaque partie qu'il jouait un combat qui, au moment même où l'adversaire couchait son roi sur l'échiquier, relevait du passé. La partie gagnée sitôt oubliée, le joueur d'échecs n'est plus tourné que vers la suivante. Quête sans fin. Quête où victoire après victoire, instrument d'enjeux diplomatiques, Vadim était un soldat envoyé au front. Quel sens profond donner à ces victoires ?

D'autres mots, ceux de Soljenitsyne lus dans sa prison, lui revinrent à l'esprit : « Les victoires sont nécessaires aux gouvernements, les défaites aux peuples. Après la victoire, on veut d'autres victoires encore ; après une défaite, on veut la liberté, et généralement on l'obtient. Les défaites sont nécessaires aux peuples comme les souffrances et les malheurs à l'individu : ils vous obligent à approfondir votre vie intérieure, à vous élever spirituellement. »

En montant dans le vol d'Air France qui allait le ramener à Moscou, Vadim en était là de ses pensées. Y avait-il un but à sa vie ? Une autre finalité que celle de vivre chaque jour l'un après l'autre ? Andreï Soltoï et ses amis se battaient pour un idéal. Lui-même avait mis son talent à profit pour libérer des hommes. De cela il pouvait tirer un sentiment d'utilité évident. Mais quel était le sens d'une vie assignée à résidence auprès de sa mère ?

L'hôtesse se pencha pour lui attacher sa ceinture. Puis elle lui tendit une pochette.

— Vous parlez français ?

— Oui.

— Nous allons bientôt fermer les portes de l'appareil. Vous trouverez à l'intérieur les consignes de sécurité et le catalogue des produits en *duty free* que vous pouvez acheter à bord.

— Merci, madame.

— Bon vol, monsieur !

L'avion décolla, le dîner fut servi peu après. Youri s'était endormi, la tête contre le hublot. Vlad, sur le siège arrière, lisait. Vadim voulut choisir dans le catalogue de la compagnie aérienne un parfum français à rapporter à sa mère. En glissant sa main dans la pochette il eut un frisson. Ses doigts rencontrèrent le cuir granuleux d'un carnet en moleskine noir où la dorure de certaines lettres s'était légèrement effacée avec le temps : VADIM. À l'intérieur, sur les premières pages, l'écriture d'un enfant, puis celle plus affirmée d'un jeune homme. Des pages et des pages écrites au crayon, la mémoire d'une vie réduite à une succession d'abscisses et d'ordonnées.

Vadim glissa discrètement le carnet dans sa veste, détacha sa ceinture et se leva. Il croisa le regard de Vlad qui pensa certainement qu'il se rendait aux sanitaires.

De l'avant à l'arrière de l'appareil, nulle trace de l'hôtesse de l'air.

Imaginant qu'elle ait pu rejoindre le cockpit, il demanda au steward où était la jeune femme blonde à qui il devait rendre son stylo.

— Vous avez dû confondre. Pauline, Clémence et Julie sont brunes, et Camille est rousse. Elles sont toutes dans la cabine.

Vadim rejoignit sa place.

Jeune, blonde, les yeux bleus.

Élise ?

Chapitre 5

La blanche hermine

Paul d'Ingrincourt avait raison. La dislocation de l'Union soviétique advint dans la foulée de l'arrivée au Kremlin de Mikhaïl Gorbatchev en 1985. En reconnaissant l'indépendance des anciennes républiques, le Soviet suprême actait la disparition de l'URSS. C'est ainsi que la carte de l'Europe fut modifiée et que le 26 décembre 1991, pour la dernière fois, le drapeau rouge à la faucille et au marteau fut descendu.

Toujours à l'est de l'Europe, symbole d'une période définitivement révolue, le mur de Berlin avait déjà disparu en 1989 et provoqué la réunification des deux Allemagne. Avec la disparition de l'URSS et la chute du mur allemand, la guerre froide qui marqua toute la période de l'après-guerre prit fin.

La Perestroïka, politique de transformation démocratique, économique, sociale et éthique, menée dès son arrivée au pouvoir par Gorbatchev, conduisit rapidement à la libération des prisonniers politiques et à la fermeture des fameuses geôles sibériennes. Vadim, comme ses anciens amis incarcérés, retrouva sa liberté de mouvements dès 1985.

Mais cette année fut aussi celle du décès de Donatella, fatiguée de vivre, emportée à la suite d'une pneumonie à laquelle elle fut incapable de résister. Le fils accompagna les derniers instants de sa mère. Alors qu'elle ne parlait plus, son ultime geste fut de détacher le médaillon qu'elle portait à son cou et sur lequel figuraient un blason d'hermine barré d'une ligne rouge et les mots « *Enez vriad* ».

Sa mère étant toujours habillée de la façon la plus rigoureuse, une collerette en dentelles jusqu'au cou, jamais auparavant Vadim n'avait remarqué ce pendentif. Il l'accrocha à son cou, intrigué.

La mort de Donatella intervint quelques semaines avant l'ouverture du dernier tournoi d'échecs de l'année qui se déroulait à Moscou. Vadim, désormais libre, hésitait à y participer. Il était fatigué, passablement perdu et las d'une vie solitaire. Par ailleurs, il ne savait plus si le masque qu'il portait sur le visage avait encore une signification alors que le totalitarisme soviétique était mort et que s'ouvrait une nouvelle page démocratique de l'histoire... Tout au plus pouvait-on l'espérer. Une page d'espoir née de la souffrance et des malheurs des peuples évoqués par Soljenitsyne. Et c'est dans cet état d'esprit, traversé de doutes, les repères du passé s'effaçant un à un, qu'il prit la décision que le Championnat du monde moscovite serait sa dernière participation. Son identité masquée était désormais bien trop lourde à porter. Vadim était également sous le coup des événements advenus lors du tournoi parisien sans que, depuis, aucune énigme ait été résolue. Régulièrement il repensait à celle qu'il appelait toujours Élise. Il avait le pressentiment que ce serait en s'exposant davantage qu'il pourrait provoquer le destin. Qu'avait-il à perdre ?

Nombreux étaient les journalistes et les délégations étrangères à avoir rejoint la capitale russe, profitant des frontières désormais ouvertes.

Alors que les parties s'enchaînaient, sans difficulté pour Vadim, il découvrait l'exercice de la liberté. Retirant son masque qu'il laissait dans la chambre de son hôtel, il partait marcher dans les rues et poussait les portes des cafés. Il aimait s'attabler devant un chocolat chaud et regarder les gens. Lui qui n'avait jamais côtoyé personne d'autre que les prisonniers et les gardiens d'Abaza ne savait comment entrer en relation avec eux. Il observait ce monde dont il n'était pas et se sentait maladroit, empêché à l'idée même de prendre l'initiative d'un échange.

De retour à son hôtel, alors qu'il se rendait masqué vers le grand salon du tournoi, il fut abordé par une grande femme brune, les pommettes saillantes piquées de quelques taches de rousseur, les yeux clairs et s'adressant à lui directement en français.

— Bonjour, je m'appelle Aude, et je sais qui vous êtes.

— Bonjour, et qui suis-je ?

— Vadim Sédov, le fils du général.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire cela ? poursuivit Vadim après un temps d'arrêt.

— Cette marque, au-dessus de votre lèvre.

Laissant à son tour le temps nécessaire à son interlocuteur pour digérer son effet, Aude finit par enchaîner :

— Je vous propose que nous dînions ensemble.

— D'accord. Vous m'intriguez.

— Ne craignez rien, je suis une amie.

— Je n'ai pas d'amis.

— Alors acceptez que je sois la première. Retrouvons-nous au Metropol à vingt heures. À tout à l'heure.

Vadim traversa lentement le restaurant du légendaire hôtel moscovite et rejoignit la jeune femme déjà attablée.

— Bonsoir, Aude.

— Bonsoir, Vadim. Vous avez gagné ?

— Oui.

— Cela n'est-il pas lassant, à force, de gagner si facilement ?

— Je ne gagne pas facilement. Chaque partie à ce niveau-là ne se gagne pas sans difficulté. Sous-estimer un adversaire, c'est l'assurance de perdre. Mais vous n'êtes pas venue pour me parler d'échecs ?

— Non... Mais détendez-vous, Vadim. Commençons par commander quelque chose à boire. Champagne ?

— Je ne bois pas d'alcool.

— C'est pas très drôle, ça.

— Je ne cherche pas vraiment à être drôle...

— Bon... Alors je prends un verre de vin blanc. Et vous ?

— Un citron pressé chaud.

— Effectivement, vous êtes très sage.

Vadim percevait bien qu'il n'avait pas vraiment tous les codes habituels pour vivre en démocratie... Heureusement, Aude conservait sa bonne humeur et finit même par arracher un sourire au champion d'échecs.

— Vous gardez toujours votre manteau quand vous dînez au restaurant. C'est au cas où il faille partir précipitamment ?

— Excusez-moi.

Vadim ôta sa longue veste fourrée qu'il accrocha à une patère en laiton. Il portait une chemise blanche aux manches bouffantes. Son col ouvert laissait apparaître le médaillon de sa mère.

— Qu'avez-vous donc à me dire ?

— Mon nom est d’Ingrincourt, je suis la petite sœur de Paul.

— Je savais effectivement qu’il avait une sœur. Il me parlait souvent de vous. Vous appartenez à l’équipe de France d’équitation ?

— Oui, enfin j’appartenais. C’est du passé. J’ai laissé ma place aux jeunes. C’est Paul qui m’envoie. Il a appris la mort de votre mère et se devait d’honorer une promesse qu’il lui avait faite.

— Pourquoi n’est-il pas venu lui-même ?

— L’actualité diplomatique est telle qu’il lui est impossible de quitter Genève. Il ne voulait pas non plus vous dire par téléphone ce que je vais vous dévoiler.

— Qu’est-ce qui me prouve que vous dites vrai et que vous êtes vraiment sa sœur ?

La jeune femme sortit un passeport français qu’elle tendit à Vadim.

— Vous rigolez. Les faux sont monnaie courante.

— Alors croyez-moi ou ne me croyez pas, peu importe.

Contrariée, Aude fit une moue qui amusa Vadim.

— Je pense pouvoir vérifier que vous n’êtes pas une usurpatrice. Savez-vous me dire quel était le nom de mon cheval ?

— Althéa, une jument.

— Et la particularité de l’échiquier avec lequel je jouais contre mon père ?

— L’absence de fous, des ours avaient pris leur place.

— OK. Je vous crois et je vous écoute...

— Donatella, votre mère, n’était pas russe mais française. De son vrai nom : Morgane Favenec. Subjuguée par l’idéal communiste, elle quitta sa famille à sa majorité pour rejoindre la Russie, subissant du même coup la colère de ses parents qui la rejetèrent. Lorsqu’elle rencontra votre père il n’était qu’un jeune officier, excellent cavalier, promis à un bel avenir. Il épousa votre mère à la condition qu’elle change de prénom, renonce à sa nationalité et adopte la sienne. Jamais un officier soviétique marié à une Française n’aurait pu avoir la carrière qui fut celle de votre père autrement. Donatella accepta et votre père brûla son passeport français.

Vadim était bouleversé. Pendant tout ce temps, sa mère avait vécu comme une exilée, sans retour possible dans sa patrie d’origine, sous le joug tyrannique et violent de son mari. Il repensait aux heures passées avec elle, partageant le bonheur de découvrir les grands écrivains français et comprit mieux pourquoi elle avait tant de mal à s’intéresser aux

considérations politiques de son fils à son retour de prison. Elle n'y croyait plus et avait trop sacrifié sur l'autel des grandes idées.

— C'est tout ?

— Non. Votre mère avait un frère. Chaque été, Paul, lorsqu'il rentrait en France, transportait secrètement une lettre de Morgane qu'il postait à son intention en arrivant à Paris. Votre oncle, Yann Favenec, vit toujours. Il habite Bréhat, une île au nord de la Bretagne.

— Paul veut que j'aille le voir ?

— Paul ne veut rien. Votre mère lui a simplement demandé, à sa mort, de vous dévoiler ses origines et l'existence de ce frère. Désormais, il a respecté sa promesse. Vous êtes libre de faire ce que vous voulez.

— Je vous remercie. Vous êtes venue exprès à Moscou pour me dire cela ?

— Oui, aux frais du contribuable français. Mais je compte bien jouer les touristes maintenant que je me suis acquittée de ma mission. Ah... j'oubliais. Ceci est pour vous.

Dans l'enveloppe que lui tendit Aude, se trouvait un bristol où était écrit :

Yann Favenec
La Gabinière
Chemin de l'Allegoat
22870 Île-de-Bréhat

Bonne chance, Vadim !

Paul

— Merci. J'ai encore une question. Savez-vous ce qui est écrit sur ce médaillon ?

— L'hermine est utilisée sur le drapeau de la Bretagne. J'en déduis que ces mots sont du breton mais, je suis désolée, je ne le parle pas.

Chapitre 6

L'archipel

Le mois de juin est le plus beau moment de l'année à Bréhat. Celle que l'on surnomme « l'île aux fleurs » explose de couleurs. Les massifs d'azalées, de camélias, de fuchsias, d'hydrangeas aux teintes multiples fleurissent à foison. Plus tard, les premiers bourgeons d'agapanthes, signature bleue de l'île, éclosent, tandis que les senteurs des grands pins se mêlent à celles des eucalyptus.

Aujourd'hui l'île est très prisée, mais il y a trente ans, quand je rencontrai Vadim pour la première fois, seules de grandes familles aux racines bretonnes y venaient en villégiature. Nous n'étions que cinq cents le reste de l'année à vivre une insularité que certains ne supportent pas, ne serait-ce que quelques jours.

Le débarcadère du bac en provenance de la pointe de l'Arcouest se situe sur l'île sud. Les deux principales îles de Bréhat sont reliées par un petit pont qui résiste à tous les temps, l'image de l'île, le pont ar Prat, appelé aussi « pont Vauban » en souvenir de son passage en 1695. La Gabinière se trouve sur l'île nord. Parmi les quatre-vingt-quatre autres îles de l'archipel, seules Béniguet et Logodec sont habitées. À Bréhat, on ne se déplace qu'à pied, à vélo ou en bateau. Moins de quatre kilomètres séparent les deux extrémités de l'île, raison pour laquelle j'avais décidé d'aller chercher Vadim à pied, traînant simplement une vieille carriole pour ses bagages.

Trois semaines plus tôt, j'avais reçu une lettre postée de Genève.

Monsieur,

J'ai récemment découvert notre parenté. Je suis le fils de Morgane. Je voudrais venir vous rencontrer. J'aimerais me rendre à Bréhat le 10 juin, par le premier bac matinal.

Vous pouvez me répondre en adressant votre courrier à mon intention, aux bons soins de Paul d'Ingrincourt, ambassadeur de France en Suisse.

Respectueusement,

Vadim Sédov-Favenec

J'avais répondu que j'attendrais mon hôte au débarcadère du Port-Clos, à 8 heures. J'espérais cette rencontre depuis près de trente ans... Durant les vingt premières années, je reçus, sans pouvoir y répondre, de longues lettres de ma sœur. Je découvris ainsi qu'un fils était né d'un mariage dont je percevais, malgré la délicatesse des formules utilisées par Morgane, qu'il ne ressemblait plus en rien aux idéaux enflammés ayant présidé à cette union. Vingt lettres qui racontaient l'intimité de celle, de cinq ans mon aînée, qui avait tant compté pour l'enfant que je fus. Puis plus rien. Un long silence dont je finis par croire qu'il pourrait être éternel.

Les premiers bateaux qui accostent sur l'île sont empruntés par ceux qui y travaillent et vivent à Paimpol. J'identifiai facilement Vadim sans pourtant l'avoir jamais vu. Il se tenait à la proue, le col d'une parka en cuir fourrée remonté jusqu'aux oreilles. Ses cheveux blonds battus par le vent fouettaient son visage. C'était une journée bretonne, où les nuages jouent avec le soleil, la mer moutonne et le vent fait battre les volets mal accrochés des maisons. La marée était presque haute, permettant l'accostage des embarcations au plus près. Vadim remonta de la cale, un baluchon de marin blanc sur l'épaule.

Je ne sais qui des deux fut le plus ému. Empruntés dans nos gestes, nous nous sommes d'abord regardés puis souri. Nous aurions pu mettre sur le dos du vent nos yeux embués mais je savais bien que, ce jour-là, l'émotion était la plus forte. Je finis par tendre les mains et par le prendre dans mes bras.

- Bonjour, Vadim. Bienvenue à Bréhat.
- Bonjour... Puis-je vous appeler « mon oncle » ?
- Tu peux. Mais tu peux aussi m'appeler Yann.
- Alors bonjour, oncle Yann, dit-il en souriant.

Nous traversâmes l'île côte à côte. J'étais comme un guide touristique, lui montrant la place du bourg, la mairie, la petite poste et l'église Notre-Dame-de-Bréhat où sa mère et moi fûmes baptisés.

- Tu veux voir la tombe de tes grands-parents ?
- Si vous voulez...
- Tu peux me tutoyer, tu sais.

Je l'emmenai près d'un caveau en granit, de cette pierre rosée des maisons bréhatines, au fronton duquel était gravé le nom FAVENEC sous lequel figuraient deux prénoms : YVES et CAMILLE.

Vadim ne savait pas encore trop que faire de ce nom qui venait de si loin. Car avant d'être celui de sa mère, il avait été celui de gens qui avaient rejeté leur fille, alors qu'elle avait à peine 20 ans, à cause de son idéal.

Devant la tombe, Vadim me dit :

— Ma mère est morte.

— Cela explique le silence dans lequel j'étais depuis sa dernière lettre.

J'étais triste bien entendu d'apprendre que jamais je ne reverrais Morgane, mais la présence de Vadim était un cadeau comme la vie sait si bien en faire.

Vadim aima le nord de l'île, plus sauvage, aux jardins moins entretenus. Là vivent encore quelques maraîchers et un troupeau de vaches. C'est ici que depuis cinquante ans je cultive mon jardin. Ou plutôt une pépinière spécialisée dans les fleurs de Bretagne, en particulier les agapanthes. Le plus au nord de Bréhat, la lande de bruyères va à la rencontre des rivages de l'île. On se croirait en Irlande.

— La maison n'a pas beaucoup changé avec le temps. Tu dormiras dans la chambre de Morgane. Face au phare du Paon.

Vadim remarqua l'échiquier sur une table basse du salon.

— Qui jouait aux échecs ?

— Ton grand-père a appris à jouer à Morgane et à moi. Elle aimait beaucoup jouer. Tu ne le savais pas ?

— Non.

Trois lettres emplies de tristesse. Comme si le jeune homme comprenait un peu plus qu'il avait vécu aux côtés d'une mère étouffée de toute part. Interdite d'être elle-même. L'ombre d'une mère. Une femme aux promesses écrasées.

Vadim était très silencieux. Je voulais respecter son rythme et le laisser s'ouvrir ; surtout ne rien forcer.

— C'est bientôt marée haute, je vais aller remonter mes casiers. Tu veux venir avec moi ?

— Avec plaisir. Ce matin, c'était la première fois que je prenais un bateau.

— Ici, c'est la marée qui donne le tempo. Si le temps n'est pas très beau quand tu te lèves, tu sais qu'il a une chance de le devenir à la bascule de marée. Et inversement, tu verras...

J'avais hérité de mon père une goélette à laquelle je consacre autant de temps en mer qu'à restaurer ses voiles, changer les écoutes, lustrer les cuivres ou vernir les bois extérieurs.

Passé les quelques coups de main que je lui demandai pour larguer les amarres et remonter les pare-battages, Vadim alla s'asseoir à l'avant du bateau, cueillant quelques embruns lorsque l'*Aorora* prenait la houle de front. La mer était plutôt calme. J'étais profondément heureux de l'accueillir à Bréhat, il était le dernier lien avec ma sœur tant aimée.

Avant d'aller chercher les casiers au large de Lavrec, je voulus faire le tour de l'île pour lui donner une vue d'ensemble de l'archipel. Le profil de Bréhat n'est pas le même vu de la mer ou de la terre. Toute la Bretagne possède ce double visage. Bien différents sont ceux de l'Argoat, c'est-à-dire des bois et des bocages, de la Bretagne intérieure, et ceux de l'Armor, vivant sur le littoral, le regard tourné vers la mer.

De temps en temps, je lui criai :

— Là-bas, c'est la Corderie. Les bateaux y jettent l'ancre et profitent de petites cales pour débarquer. Et là, la croix de Maudez. Ta grand-mère venait souvent s'asseoir à son pied pour y regarder le soleil se coucher. Tu vois l'amer du Rosedo ?

— Oui, à quoi ça sert ?

— C'est comme les phares et les balises, ce sont des repères pour guider les bateaux. Là-bas, c'est la plage du Guerzido. C'est la seule vraie plage de sable. Juste au-dessus, le café de la Potinière qui porte bien son nom. Tout ce qui se passe sur l'île s'y dit, les bonnes nouvelles comme les mauvaises. Enfin, il faut quand même se méfier des ragots.

Le soir, près de la grande cheminée, Vadim enleva son pull marin et je découvris le pendentif à son cou.

— Tu portes le médaillon de ta mère ?

— Oui. Elle me l'a donné le jour de sa mort, sans dire un mot. Vous le connaissez donc. Qu'est-ce qu'il signifie ?

— Ce sont les armes de Bretagne avec cette ligne rouge dite « de bâtardise », car l'île fut donnée à Jacqueline de Bretagne, fille naturelle

d'Arthur III. Morgane a reçu ce médaillon de sa mère le jour de sa première communion.

— Et qu'est-il écrit ?

— Tout simplement « île de Bréhat ». Tu sais, Vadim, ta mère aimait profondément cet endroit. Elle le parcourait souvent seule et connaissait ses moindres recoins. Matin et soir elle se rendait à la plage de Guerzido et, été comme hiver, elle s'y baignait. À 12 ans elle participa au tour de l'île à la nage et, deux ans plus tard, c'est elle qui arriva en tête. De nombreuses vieilles familles de l'île s'en souviennent encore.

— Mais pourquoi votre père l'a-t-il ainsi rejetée ?

— Tu sais, même si notre père était marin, mes parents n'ont jamais vraiment quitté Bréhat. Ils étaient de fervents pratiquants et avaient un grand respect des traditions. Mon père n'était pas marin pour voyager, mais parce que son père l'était avant lui et qu'il fallait gagner sa vie. Ce n'était pas un bavard mais il aimait sa fille, n'en doute pas. Chaque année, après le départ de Morgane, à sa date anniversaire, il disait une prière pour elle, en breton. Car chez nous on parlait breton. À l'époque, dans ces milieux conservateurs, le communisme était à combattre. Mon père n'admit pas que l'éducation de sa fille ait pu conduire celle-ci à un tel choix. C'était comme une insulte à tout ce qui structurait sa vie. Il faut lui pardonner, Vadim. D'ailleurs, ta mère lui avait pardonné.

— Comment le sais-tu ?

— Ses propres mots... C'est le bon moment pour que je te donne ses lettres. Prends ton temps pour les lire.

Je suis allé chercher la boîte dans laquelle se trouvaient les vingt lettres et la lui ai donnée. Le laissant devant le feu découvrir les mots d'une vie, je suis monté dans ma chambre. Il allait voir se dévoiler une mère dont il ne connaissait qu'un visage.

Mon frère, Mon frère qui me manque, Mon petit frère, Mon petit Yann,

Chaque lettre s'ouvrait ainsi par quelques mots attestant de l'affection de la grande sœur pour son cadet. Puis elles se prolongeaient par de longues descriptions de la nature et des saisons.

L'hiver est arrivé à Moscou. À Bréhat, nous ne savons pas ce qu'est l'hiver. Ici, durant de longs mois le paysage déploie toutes les nuances du blanc au gris...

C'est au mois d'avril que je t'écris. Avril, c'est le combat entre l'hiver et le printemps. Certains matins, le givre sur les bourgeons fait craindre que jamais les beaux jours ne reviennent, mais toujours la lumière gagne sur la nuit.

C'est la saison des amours pour les oiseaux du parc qui ne cessent de chanter. Tu aimerais ce moment où tout semble naître à nouveau. Dans l'érable devant la fenêtre de ma chambre, des mésanges ont fait leur nid...

Puis Morgane donnait des nouvelles de Vadim, racontait l'épanouissement de ses talents. Fière comme une mère, elle évoquait la rigueur de son fils à l'épée, sa souplesse lorsqu'il montait Althéa et les parties d'échecs avec son père.

Chaque jour, je fais découvrir à Vadim les grands écrivains de notre pays. Le général a accepté que son précepteur soit un jeune Français issu de Polytechnique, ainsi le lien à ma terre natale perdure.

Et puis il y avait ces passages douloureux où, malgré les précautions prises par Morgane pour ne pas trop inquiéter Yann, les mots étaient bien là. La dureté de l'époux pas très aimant. Sa solitude. Le passeport déchiré et l'impossible retour en France.

Dans les premières lettres, Morgane décrivait avec enthousiasme les grandes valeurs communistes. Ce sens du partage et de la communauté qui lui rappelait les mots entendus à l'église et la fraternité catholique. Mais rapidement elle fit part de ses désillusions : l'autoritarisme des hiérarques, l'impossibilité de toute discussion, de tout dialogue pouvant risquer de remettre en cause les grands dogmes, même avec son propre mari... Petit à petit s'installèrent entre les lignes les traces d'une nostalgie rapidement remplacée par de la tristesse. Seules les évocations de Vadim finissaient par apporter de la lumière aux écrits.

Cet enfant brille de l'intérieur. Il sait s'adapter à chacun avec intelligence. De Paul il tire le meilleur et veille à être à la hauteur de son instructeur. Je vois bien qu'il aime la subtilité de la langue française. Avec son père, il accepte sans s'en plaindre que l'échange soit réduit à ces seules parties d'échecs.

Enfin, Vadim découvrit ces mots qu'il relut à plusieurs reprises : « Au moins le général a accepté cet enfant. » Et les dernières lettres, qui font bel et bien référence aux tensions grandissantes entre son père et lui.

Vadim a les boucles de tes cheveux blonds mais aussi le tempérament du granit des Bretons et de la puissance russe. Mélange fougueux mais détonnant. Un jour, cela finira mal pour le fils ou pour le père. On ne vit pas toute une vie sous la cravache de son père.

Je retrouvai Vadim le lendemain matin endormi sur le canapé devant la cheminée froide, les lettres éparses sur le tapis. Je relançai le feu et déposai un mot sur la table : « Je pars chercher du pain. »

À mon retour, sous mes propres mots, il avait écrit : « Je vais me baigner à la plage du Guerzido. »

Nous passâmes ainsi dix jours ensemble. Vadim, matin et soir, allait nager à Guerzido. À l'aube, il me rejoignait au jardin. Il fut surpris du temps que je passais le dos courbé, le visage au plus près des plantes ou la main grattant la terre, recueillant les graines qui deviendraient le lendemain des bouquets.

— À quoi ça sert ?, demanda-t-il.

— Quoi, les fleurs ?

— Oui... tout ce temps passé pour des fleurs qui meurent dès l'hiver venu. Un travail à recommencer en permanence ?

— C'est exactement à cela que ça sert, Vadim. À recommencer. À ne jamais croire que c'est fini, que l'on a tout maîtrisé. C'est par leur inutilité la plus totale que la beauté des fleurs est indispensable au monde. Dans ma petite pépinière je fais grandir des agapanthes pour lesquelles je reçois des commandes qui partent dans tous les pays. Ce n'est pas moi qui voyage, mais les fleurs. Un jour j'espère parvenir à créer une agapanthe rouge.

À marée haute, nous allions naviguer sur *L'Aorora* et remonter les casiers.

— Pourquoi le bateau porte-t-il ce nom-là ?

— Avant il s'appelait *Le Crépuscule*. À la mort de mon père, j'ai voulu le rebaptiser. Cela signifie « l'aurore » en breton, une façon de forcer le destin. Je venais de lire les mots de Nietzsche : « Il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui. »

— Effectivement, c'est davantage porteur d'espérance.

Le soir, j'allumais un feu et nous parlions. Vadim me racontait sa vie. Autre mise en perspective que celle, épistolaire, de sa mère, les versions s'éclairaient l'une l'autre. Il était l'illustration de cette incroyable capacité d'adaptation d'un être humain, trouvant des ressources là où l'on n'imagine pas qu'il en existe. J'étais bouleversé par le chemin de ce garçon, mon neveu, qui m'était généalogiquement si proche et dont le récit m'était pourtant si étranger. Il s'en serait fallu de peu que son destin soit celui d'un marin-pêcheur breton, embarquant à Paimpol sur les terre-neuvas qui partaient vers les mers du Nord, puis revenant au pays pour y retrouver les siens.

Vadim, lui, parlait de sa vie sans vraiment d'émotions. Alors que je l'interrogeais sur cette apparente neutralité, il me répondit :

— J'ai vécu comme un roi sur un échiquier. J'ai essayé de tenir sans jamais me coucher. Il y avait peu de place pour une sensibilité qui aurait pu me coûter cher, que ce soit avec le général, en prison, ou lorsque le sort de ma mère dépendait d'une partie d'échecs. Depuis que je suis ici, que je lis les lettres de ma mère, je perçois bien qu'il y a une autre manière d'être et que celui qui a peur tue le meilleur de lui-même. Il faut maintenant que je m'apprivoise, que je cherche cette autre part.

À la nuit tombante, je le laissai seul devant le feu avec un livre qu'il avait choisi dans la bibliothèque de Morgane, *Le Rivage des Syrtes* de Julien Gracq. Durant tout son séjour, Vadim ne dormit jamais dans sa chambre, préférant une couverture sur le canapé devant la cheminée.

Un matin, je trouvai un mot en me levant :

Je vais faire le tour de l'île à la nage puis je pars.
Merci d'être mon oncle.
Je reviendrai à Bréhat.

Vadim

Chapitre 7

La Sérénissime

Vadim rentra à Genève où Paul d'Ingrincourt l'avait déjà accueilli avant son départ pour Bréhat. Les retrouvailles entre les deux hommes avaient été très émouvantes.

Paul tenta d'intéresser Vadim au devenir de la nouvelle Russie où Andreï Soltov, son ancien compagnon de cellule, était retourné et présidait désormais l'université de Saint-Pétersbourg. Mais Vadim lui dit un jour :

— Autant j'aime la réflexion stratégique qui permet de gagner une partie d'échecs, autant je n'aime pas les stratégies politiques où les hommes ne sont plus que des pions. J'en ai été un sur l'échiquier de l'Union soviétique. Je ne suis pas certain d'avoir envie de le redevenir, même sous un nouveau régime.

De ces conversations, il ressortit que Paul n'en savait pas beaucoup plus sur les états d'âme de Donatella que ceux qui étaient relatés dans les lettres à son frère et dont il n'avait été que le facteur.

Paul entreprit alors Vadim sur sa façon d'envisager l'avenir.

— Que comptes-tu faire désormais ? Qui va devenir le champion du monde d'échecs ?

— À Moscou, j'ai décidé de jouer ma dernière partie.

— En tant que « rouge masqué » ?

— Non, pas seulement.

— Tu ne crois pas que c'est un peu du gâchis ?

— Pour qui ? Un autre prendra ma place.

— Pour toi... tu as un tel talent.

— Je me suis rendu compte en lisant les lettres de ma mère et en passant ces quelques jours à Bréhat que ce talent est bien inutile si celui qui l'exerce

est insensible. S'il n'est même pas en mesure de se rendre compte que sa propre mère souffre en silence.

— Mais tu n'y es pour rien, Vadim. Tu étais dans un système.

— C'est bien ce que je te dis, ce système-là, ce qu'il a fait de moi, je n'en veux plus.

— Et tu crois que les Russes vont te laisser tranquille ?

— Je pourrais demander la nationalité française. Puisque ma mère était française...

— Et jouer sous les couleurs tricolores ?

— Tu vois, Paul, toi aussi tu es dans le système. Tu penses comme eux. Je suis en train de te parler de mon identité et toi tu te dis que ça pourrait être un joli coup de récupérer un champion du monde d'échecs français. Alors que je veux devenir un homme, un être humain qui sent son cœur battre.

— Je comprends. Permets-moi quand même de te proposer de m'accompagner pour être spectateur d'une partie d'échecs un peu spéciale, à Venise.

— À Venise !

— Oui, tu connais Deep Blue ?

— Oui, l'ordinateur d'IBM qui a battu Garry Kasparov et dont on dit qu'il est invincible par un homme.

— C'est cela. Une jeune Tibétaine va le défier à Venise dans le cadre d'un gala de bienfaisance au profit du Tibet libre.

— Et donc elle va perdre...

— Je ne sais pas, mais ce qui est particulier dans cette histoire, c'est qu'elle jouera derrière un paravent pour ne pas être reconnue par les Chinois qui ne veulent pas entendre parler de l'indépendance de cette province. Ça ne te rappelle pas quelque chose ? La façon dont elle a pu quitter la Chine pour venir à Venise est un mystère. Elle sera accompagnée par le dalaï-lama qui viendra d'Inde pour l'occasion et sera le seul à prendre la parole.

— À nouveau les échecs comme instrument diplomatique... Effectivement, tu m'intrigues. L'attaque de Venise est l'une des ouvertures les plus célèbres qui permet en quatre coups la mise en échec du roi adverse par un fou.

Après l'archipel de Bréhat, la lagune vénitienne était une nouvelle étape aquatique sur le chemin de Vadim. Qu'est-ce qui peut ainsi pousser l'homme à coloniser des univers si particuliers où leur présence devient un défi au temps et aux éléments ?

Vadim découvrit ainsi la lagune et fut fasciné par l'histoire de la cité des Doges. La ville flottante de l'Adriatique lui fit l'effet d'une grandiose fable. Il aima ce territoire marin dont l'histoire débuta comme terre d'exil de réfugiés avant de devenir une république faisant la loi sur l'ensemble de la Méditerranée. La Casa Frolo sur l'île de la Giudecca hébergeait le consulat français et c'est là qu'avec Paul ils furent logés. De l'ancienne île-jardin de la Giudecca, la vue sur Venise est la plus belle.

Afin d'assurer la sécurité de la jeune Tibétaine, la partie d'échecs contre Deep Blue se déroulait sur la petite île de Poveglia, l'ancien lazaret où étaient mis en quarantaine les équipages venant de ports où sévissait la peste. Plus de cent soixante mille corps y furent brûlés. Pour accéder à cette île interdite au public, un sublime vaporetto vernissé sur lequel flottait le drapeau tricolore vint chercher Paul et Vadim à la Giudecca. Tout autour de Poveglia, des femmes en blanc, un bandeau doré autour du front, surveillaient les arrivants sur l'île.

— *La garde blanche*, indiqua Paul à Vadim. Ce sont des femmes qui pratiquent les arts martiaux et assurent la sécurité de grandes réunions diplomatiques au service de la paix dans le monde. Un mécène suisse est à l'origine de la création de cette organisation. Leur formation se déroule dans un ancien monastère au bord du lac de Neuchâtel.

Vadim et Paul traversèrent un cloître embaumant les effluves des rosiers grimant sur les vieux piliers de pierre et furent conduits à l'intérieur d'un immense bâtiment. Ils pénétrèrent dans une grande salle aux murs blanchis à la chaux au centre de laquelle était disposé un échiquier, un fauteuil et un ordinateur. Attendaient déjà quelques spectateurs et plusieurs télévisions internationales. De grandes oriflammes aux couleurs du Tibet libre tombaient des poutres de la charpente. Vadim s'assit aux places qui leur étaient réservées pendant que Paul allait saluer les ambassadeurs de plusieurs pays soutenant la démarche tibétaine. Face à eux, le dalaï-lama entouré de quelques moines, eux aussi en exil en Inde.

Paul commenta :

— Là où nous sommes se trouvait l'ancien hôpital psychiatrique, célèbre pour des lobotomies pratiquées principalement sur des femmes dans l'espoir de soigner la schizophrénie et l'épilepsie. Je trouve que nos hôtes ne manquent pas d'humour d'avoir choisi ce lieu pour un affrontement si particulier entre deux cerveaux.

— Tu sais, Paul, je ne considère pas vraiment cette machine comme un cerveau. Ceux qui l'ont conçue certainement, mais Deep Blue n'est qu'un tas de ferraille. As-tu lu *Le Guide du voyageur galactique* ? C'est un livre de science-fiction écrit par Douglas Adams qui traite du sens de la vie. Dans ce récit, une réponse est proposée, le chiffre 42. Mais personne ne sait à quelle question précise répond ce chiffre. Les hommes décident alors de créer un supercalculateur pour trouver la question, ils le baptisent « Deep Thought » ce qui signifie « Pensée profonde ». Le seul problème, c'est qu'au bout de 7,5 millions d'années, le superordinateur n'a pas trouvé. C'est en référence à ce livre qu'IBM a donné son nom à sa machine.

— Belle histoire... J'espère que tu mettras moins de 7,5 millions d'années à trouver le sens de ta vie, répondit Paul en souriant.

Quand l'ensemble des invités fut réuni, quatre femmes de la garde blanche entrèrent, accompagnant celle qui allait défier Deep Blue. On ne pouvait voir de la Tibétaine que ses seuls pieds nus.

Elle s'assit devant l'échiquier et sortit les mains du paravent par une fente réalisée à dessein.

Sur un grand écran apparut l'échiquier. En haut Deep Blue, en bas les mains de son adversaire. Un grand coup de gong marqua le début de la partie. Un ingénieur d'IBM déplaçait les pièces en fonction des résultats de l'ordinateur.

Vadim, après les premiers coups joués, chuchota :

— Drôle de clin d'œil, l'ouverture de la joueuse s'appelle le « piège sibérien ».

— Et alors...

— C'est bizarre. Elle semble maintenant changer de stratégie en sortant un fou. Elle va le perdre.

Effectivement Deep Blue prit le fou noir.

La jeune femme jouait lentement et l'ordinateur calait son temps de réponse très exactement sur celui de son adversaire.

La Tibétaine enchaîna en avançant son pion de deux cases : A2-A4.

— Je ne comprends pas ce qu'elle fait. Deep Blue va prendre son cheval.

Tous ceux qui connaissaient les échecs devaient être comme Vadim, sachant désormais l'issue de la partie inéluctablement en faveur de la machine. Les coups s'enchaînèrent dans un silence total.

C'est alors que Vadim fut troublé par autre chose que le jeu : cette bague à l'annulaire de la main gauche de la joueuse. Un anneau noir avec un point blanc en son centre.

— Qu'est-ce qu'il y a, Vadim ?

— Ces mains. J'ai déjà vu ces mains avec cette bague. Mais je ne sais plus où...

La joueuse avança sa dame en H5.

— Il est foutu.

— Qui ?

— Deep Blue. Ce coup est génial. En trois coups il est mat.

— Ce n'est pas possible.

— Si. D'ailleurs, regarde, il le sait.

L'ingénieur d'IBM prit le roi blanc et le coucha.

La salle applaudit.

Le gong retentit une nouvelle fois et la championne tibétaine quitta la salle comme elle y était entrée.

C'est alors que le dalaï-lama sourit, se leva et prit la parole.

— Il n'y a pas plus libre que l'esprit. C'est par l'esprit que, même au plus profond des prisons, l'homme reste oiseau. L'esprit abolit les frontières. Aucune dictature, aucun totalitarisme, ne pourra jamais écraser l'esprit de ceux qui luttent pour la justice et n'ont entre les mains que le pouvoir du cœur. Tel le vent qui transporte le pollen des fleurs, l'esprit est le véhicule de l'amour. Jamais une machine n'aura le pouvoir des fleurs ni la puissance de l'amour.

L'homme à la *kesa* pourpre salua et quitta la salle sous les applaudissements renouvelés d'une assemblée debout.

En rejoignant le vaporetto qui les attendait, Vadim était absorbé dans ses pensées.

— Quelle incroyable victoire ! lui dit Paul.

— Quel beau message surtout ! Il m'a rappelé les mots de Soljenitsyne sur la libération des entraves matérielles de l'humain par la découverte de la spiritualité.

— Oui. Double victoire : diplomatique et sur Deep Blue.

— Paul, peux-tu en savoir plus sur cette joueuse ? Je suis certain d’avoir déjà vu ces mains. Ce ne sont pas les mains d’une Asiatique. Je suis certain d’avoir déjà vu cette bague sur ces doigts.

— Ça ne va pas être facile mais je peux essayer. L’ambassadeur de Suède m’a indiqué qu’à peine la partie terminée, un hélicoptère l’a embarquée pour l’aéroport où un avion l’attendait pour rejoindre l’Asie.

Chapitre 8

À la source

Un mois après son retour à Moscou, Vadim reçut un appel de Paul.

— Si tu es toujours intéressé par Venise, il faut que tu viennes.

— Tu m’envoies une invitation ?

— Oui.

Vadim ne pouvait sortir de Russie facilement et savait que, même sous le nouveau régime, les services de renseignements surveillaient toutes les personnalités. Il était assurément sur écoute. Les invitations de l’ambassadeur de France en Suisse avaient valeur de laissez-passer.

— Elle s’appelle Kam Yil, elle a 25 ans. Elle a grandi en Chine, à Shangli, au sein de l’école de Wiangsu dans la province du Sichuan. Je n’en sais pas plus... Certains pensent qu’elle vit au Népal, d’autres en Chine, d’autres enfin au Tibet. Tu imagines bien que je ne pouvais te dire cela par téléphone.

— C’est quoi, l’école du Wiangsu ?

— Un établissement où sont formées les élites chinoises. Il en existe dans chaque province. Ceux qui y sont envoyés sont des enfants de hauts dignitaires du Parti communiste.

— Alors je pars pour Shangli. Compte tenu des relations entre la Russie et la Chine, j’aurai un visa sans problème.

— Autre chose, Vadim. Son précédent déplacement international fut à Paris, lors du tournoi que tu as gagné au Crillon.

— Que faisait-elle en France ? Elle n’a pas participé à ce tournoi, si ?

— Je ne sais rien de plus...

Alors que Vadim s'installait dans l'avion qui allait le ramener à Moscou et qu'il s'apprêtait à boucler sa ceinture, il se figea. Brutalement, la mémoire lui revint.

Élise... La bague noire avec le point blanc. C'est celle que portait la jeune femme qui lui avait déposé la pochette avec son carnet en moleskine alors qu'il s'apprêtait à décoller de Paris.

Il commença par tenter de se raisonner. Il devait exister des centaines de bagues identiques à celle-là. Une telle hypothèse était vertigineuse.

Et pourtant, durant tout le vol, il ne fit que renforcer sa conviction : Kam Yil et Élise n'étaient qu'une seule et même personne. Les échecs étaient le point pivot qui rendait le rapprochement indéniable. Cette évidence n'élucidait pas la question cruciale qui se posait désormais : pourquoi cette femme s'intéressait-elle à lui, pourquoi celle qui venait de battre devant le monde entier Deep Blue, tout en servant une cause éminemment respectable, était-elle venue à Paris pour lui rapporter l'échiquier de son père et son carnet de notes ?

Les mots de Dostoïevski lui revinrent à nouveau : « L'homme est une créature frivole, spécieuse, qui, à l'instar du joueur d'échecs, s'intéresse plus à la réalisation d'un but qu'au but lui-même. »

Quel était le but de Kam Yil ?

Que se jouait-il entre eux ?

Vadim fit le choix du Transsibérien pour rejoindre Pékin. Le champion d'échecs savait que l'urgence n'était pas la meilleure des conditions pour penser ni pour agir. Il avait face à lui la femme qui avait battu Deep Blue. Cette femme le cherchait sans rien faire pour qu'il la trouve. Jusqu'à cet instant, elle avait plusieurs coups d'avance. Ce voyage en train devait donc lui permettre de rassembler ses esprits et de mieux comprendre Kam Yil.

Il avait dans sa besace quelques livres afin d'en apprendre davantage sur la Chine et le Tibet. Durant ces heures de voyage, il découvrit notamment les *Quatre Nobles Vérités* de la doctrine du Bouddha qui résonnèrent en lui tel le gong qui avait retenti sur l'île vénitienne : la vérité de la douleur, la vérité de l'origine de la douleur, la vérité de la cessation de la douleur et la vérité de la voie qui mène à la cessation de la douleur.

À la façon des mots de Dostoïevski ou d'Aldo, le personnage de Gracq dans *Le Rivage des Syrtes* qui veut transgresser les règles de la cité d'Orsenna et franchir la frontière interdite, Vadim comprit que le chemin de

vie sur lequel il se trouvait désormais était davantage parsemé de questions que de certitudes. Que les certitudes étaient une forme de facilité moins dérangeante que l'intranquillité dans laquelle il évoluait désormais. Mais avait-il le choix ? Pouvait-il faire autrement que s'engager plus ? Oser le pas vers l'inconnu, oser la question sans réponse, oser se libérer des rassurantes amarres de son histoire et partir vers le large. Risquer de vivre...

Il s'appliqua à reconnaître, derrière les cicatrices de son histoire, quelles en étaient les blessures. En regardant les paysages steppiques défiler devant ses yeux, il nomma ces douleurs. Y a-t-il une douleur universelle que portent en eux tous ceux qui habitent le monde ? Dès la naissance, celui qui vient au monde est-il condamné à un incessant combat ?

De la vérité, Vadim perçut bien que sa vie était la résultante de bien des maux tus, de secrets enfouis au creux le plus intime de celle qui l'enfanta. La vérité est-elle un état d'être, une ambition, une quête inaccessible ?

Il éprouva combien vivre était un art plus subtil que les innombrables combinaisons d'une partie d'échecs. Et quelle était cette voie libératrice évoquée par le Bouddha ? Comment s'y engager ? Où la trouver ?

Traversant les montagnes de Mongolie, il repensa aux mots du dalaï-lama entendus à Venise. L'homme devient-il un cavalier de l'esprit lorsqu'il s'engage sur un chemin parsemé de questions ? L'esprit et la raison peuvent-ils cohabiter ou la raison n'est-elle qu'une citadelle aux murs infranchissables où l'esprit s'éteint à petit feu ? Pouvait-il y avoir une intelligence spirituelle ?

À Pékin, Vadim ne s'attarda pas. Il monta dans un train au confort rudimentaire qui allait lui permettre d'atteindre Chengdu, capitale de la province du Sichuan. Plus que les livres, l'observation des comportements de ses compagnons de voyage lui en apprit beaucoup sur la société chinoise. Malgré l'austérité, la simplicité des repas, la vétusté des trains, il fut surpris par le respect qui présidait aux relations entre les uns et les autres. À tout moment des marques d'attention lui étaient portées. Les familles voyageaient avec leurs volailles et les enfants jouaient en veillant à ne pas déranger leurs voisins.

Dans cet espace de grande promiscuité, ce voyage de deux jours qui aurait pu être éprouvant offrit au contraire à Vadim une forme d'infusion dans un mode de vie où le temps s'écoule bien différemment qu'ailleurs.

Une absence de heurts apparents ou de voix qui s'élèvent illustrait une équanimité reposante.

Enfin, après plusieurs heures de bus, Vadim atteignit Shangli, préfecture tibétaine enclavée dans la province du Sichuan. Le village était entouré d'une rivière que bordaient de vieilles maisons en bois parfaitement entretenues. Un vieux pont en pierre reliait les deux rives de Shangli. Des fleurs aux jardinières des balcons complétaient un tableau très soigné.

L'école de Wiangsu était à l'écart du village dans un grand parc arboré et un homme en tenue traditionnelle en gardait l'accès. Vadim eut du mal à se faire comprendre et finit par être conduit à un secrétariat où il s'exprima en russe, en français, puis en anglais et pour finir par écrire sur une feuille de papier : « Kam Yil ». Alors seulement son interlocutrice lui désigna un banc et s'en alla avec le bout de papier.

Une heure, puis deux, puis trois passèrent sans que rien n'advienne. Durant ce temps, Vadim vit des enfants passer devant lui, deux par deux, tous habillés d'une même tenue bleue boutonnée jusqu'au cou. Un écusson représentant un cygne sur un lac au pied d'une montagne était apposé sur chaque chemise. Les enseignants aussi portaient cet uniforme. En passant à sa hauteur, les enfants le regardaient, intrigués, puis riaient discrètement. Depuis Chengdu, il n'avait pas croisé d'autre Occidental. Vadim comprit qu'entre chaque classe les enfants se rendaient dans le parc en récréation. Il était 18 heures quand, enfin, un homme vint à sa rencontre et, en s'inclinant, entama la conversation dans un anglais très appliqué :

— Bonjour, monsieur Kam Yil.

— Bonjour monsieur, Je ne m'appelle pas Kam Yil mais Vadim. Je suis ici car je cherche une ancienne étudiante du nom de Kam Yil.

Tendant la feuille où il avait écrit le nom de la jeune femme, l'homme dit en souriant :

— Je ne crois pas que notre secrétaire ait bien compris vos mots. Elle a seulement attendu que j'aie fini mes cours pour me demander de vous rejoindre. J'enseigne ici l'anglais mais seulement depuis cinq ans. Je ne connais aucune étudiante du nom de Kam Yil.

— Elle n'est plus étudiante ici. Elle a 25 ans. En réalité, j'aimerais rencontrer la personne qui lui a enseigné les échecs.

— Je vais me renseigner mais nous n'avons pas d'enseignant dédié à cela. Je m'appelle Li. Je reviens.

Une nouvelle heure passa avant de revoir le professeur d'anglais accompagné d'une femme tout habillée de noir.

— Je vous présente Yihuan, professeure de mandarin.

La femme, de longs cheveux noirs, un visage doux et les yeux en amande s'inclina. Vadim fit de même.

— Yihuan a enseigné à Kam Yil. Elle demande pourquoi vous la recherchez ?

— C'est une longue histoire. Sachez que je ne lui veux aucun mal.

Li assurait la traduction de leur échange. Comme la nuit tombait, il proposa de poursuivre la conversation dans un restaurant de Shangli. Vadim sentait une extrême prudence chez la professeure de mandarin qui finit pourtant par accepter l'invitation.

Durant le repas, Vadim raconta à grands traits son histoire mais, afin de protéger celle qu'il cherchait, se garda de trop en dire sur la jeune femme et se contenta d'expliquer qu'il avait entendu dire que Kam Yil était une grande joueuse d'échecs, raison pour laquelle il la cherchait. Yihuan finit par lui dire que la jeune fille était arrivée très jeune à Shangli, qu'elle était orpheline, qu'elle n'était pas d'origine asiatique et avait les yeux bleus. Qu'elle était la plus brillante de ses élèves. Mais qu'à 16 ans elle avait disparu et que, depuis, elle ne l'avait jamais revue.

— Est-ce vous qui lui avez appris les échecs ?

— Non, c'est son professeur de calligraphie, maître Shuan, qui lui enseigna le noble jeu. Mais il n'est plus professeur maintenant. Il est très âgé.

— Savez-vous où il habite ?

— Revenez demain, à la fin des cours. Nous verrons.

— Nous verrons quoi ?

— Monsieur Sédov, acceptez que je sois un peu méfiante vous concernant. Votre arrivée dans cette ville est un événement remarqué de tous. Votre demande est également très singulière. Revoyons-nous demain matin.

Vadim s'installa dans une pension modeste qui dominait la rivière et ne parvint pas à s'endormir. En venant en Chine, il savait qu'il n'allait pas tomber sur Kam Yil dès son arrivée, mais cette journée sur ses traces ne faisait que renforcer le mystère qui l'entourait.

Comment une enfant occidentale aux yeux bleus s'était-elle retrouvée à vivre au fin fond de la Chine avant de quitter brutalement ceux qui l'avaient accompagnée durant toute son enfance ?

Le lendemain matin Yihuan n'était pas avec Li, mais aux côtés d'un homme tout habillé de noir avec le col Mao traditionnel. Cet homme, dans un mauvais russe, se présenta comme le délégué du Parti communiste de Shangli. Sans amabilité, et visiblement très informé, il entreprit brutalement Vadim :

— Comment se fait-il que vous ayez fait tout ce déplacement sans prévenir votre ambassade, monsieur « le rouge masqué » ?

— Rien ne m'obligeait à cela. Les relations entre la Chine et la Russie autorisent ma venue avec mon seul passeport, non ?

— Que voulez-vous à Kam Yil ?

— Une histoire de joueur d'échecs, simplement.

— Je ne suis pas un idiot, vous savez.

— Mais je ne dis pas cela. Ai-je fait quelque chose de mal ?

— Pourquoi voulez-vous voir maître Shuan ?

— Car c'est un grand maître d'échecs m'a-t-on dit.

— Ne quittez pas Shangli sans passer nous voir au bureau. Nous avons prévenu votre ambassade.

Après avoir échangé quelques mots en chinois avec le fonctionnaire, Yihuan regarda Vadim, lui sourit et lui fit signe de la suivre. Ils se dirigèrent vers la sortie du village puis s'engagèrent sur un sentier à flanc de montagne. Yihuan montra à Vadim le sommet.

— Nous allons là-haut ? lui demanda-t-il.

La professeure inclina la tête.

Elle portait au bout de son bras un panier et sur son dos un sac de toile. Vadim avait récupéré son sac de marin blanc. Après deux heures de marche, elle lui tendit une gourde d'eau à laquelle elle ne but pas. Le chemin montait en lacets réguliers. Yihuan marchait d'un bon pas que Vadim suivait difficilement. Alors que le soleil était au zénith, elle se dirigea vers un bosquet de cèdres, s'assit et ouvrit le panier. Elle lui tendit une galette et un bol dans lequel se trouvait une purée.

— Et toi ? lui dit Vadim en fronçant les yeux.

Yihuan lui sourit et lui indiqua par un refus de la main que tout était pour lui. Refusant de tout manger, Vadim laissa le fond du bol et un morceau de

pain qu'il lui rendit. Mais elle rangea les restes dans le panier et se leva pour reprendre le chemin.

Vadim avait chaud et Yihuan défit le foulard autour de son cou pour le placer sur son front. Il était troublé par cette femme dont chaque geste était accompagné d'un sourire et d'un regard mêlé de tendresse et d'inquiétude.

Enfin, il distingua quelques maisons. De l'une d'elles une fumée noire s'échappait et l'on entendait le bruit lointain d'un marteau frappant une enclume. Le soleil disparaissait derrière la montagne quand ils arrivèrent. Yihuan n'avait ni bu ni mangé de la journée. Traversant le village, elle accompagna Vadim jusqu'à une maison en pierre très sombre à quelques pas de la forge. Dans une pièce dont il distingua mal les contours, à la seule lumière de la porte entrouverte, elle lui indiqua une banquette. Alors, elle retira de son poignet un bracelet en cuivre torsadé et le posa dans sa main. Il la regarda, voulut mettre le bracelet à son bras mais elle lui fit signe que non, tout en lui souriant. Puis elle s'inclina et partit. Il l'appela pour lui rendre son foulard qu'elle refusa de reprendre. Vadim posa sa main sur son cœur et il s'inclina à son tour.

Du seuil de la maison, il la vit s'engager sur le sentier du retour, son panier à la main. Sans se retourner.

Vadim entra dans la maison et s'assit sur la banquette. Il entendait le soufflet de la forge et les coups réguliers du forgeron. La fumée du bois se consumant s'échappait de la cheminée et, suivant les bourrasques, s'engouffrait dans la pièce où il se trouvait.

La nuit tomba. Il ne demeurait plus que les frappes du forgeron et le rougeoiement des braises de la forge qui était désormais la seule lumière dans la montagne. Et la fumée... Cette fumée qui lui rappela celle des jours où le vent soufflait fort et faisait refluer la cheminée devant laquelle il jouait avec son père. Il aimait l'odeur du bois brûlant.

Quand il se réveilla, la forge s'était tue et il faisait nuit.

Il sortit sur le pas de la porte et regarda le ciel d'une nuit sans lune où chaque étoile semblait ne briller que pour lui. Il se souvint des cartes célestes apprises avec Paul et les noms de Cassiopée, Orion, la Grande Ourse, tout comme celui d'autres constellations, revinrent à sa mémoire.

Certains disent que les nuits sont faites pour perdre les hommes orgueilleux. Durant ce moment, sur les contreforts d'un Himalaya si proche, Vadim, peut-être pour la première fois de sa vie, se sentit un peu en paix.

Est-ce parce qu'il avait froid, faim et soif, et qu'il n'était plus réduit qu'aux seuls besoins essentiels que ce sentiment l'habita ? Est-ce parce que les traditions chinoises et le comportement de Yihuan l'avaient à ce point dépaycé que la seule attitude possible était de laisser filer son esprit, de se détacher un peu du reste de sa vie ? Toujours est-il que, dans cet outrenoir chinois, ses pensées finirent par l'abandonner au sommeil de la nuit.

— Savez-vous que l'ennui d'un roi est à l'origine des échecs ?

C'est par ces mots que Vadim fut réveillé.

Devant la banquette où il se trouvait, un plateau avec une théière, un verre, une bougie et des galettes de pain noir.

Tendant de retrouver ses esprits, Vadim s'assit. Son interlocuteur parlait un français parfait. La voix semblait venir du fond de la pièce, mais Vadim ne distinguait personne.

— Non... je ne le savais pas.

— Un roi indien s'ennuyait seul dans son immense palais et ses magnifiques jardins. Il était craint, riche et puissant, mais son ennui était profond. Faisant part à Sissa, le brahmane qui lui enseignait la parole sacrée, de cette situation, ce dernier inventa pour lui un jeu composé de huit fois huit cases, alternant les blanches et les noires sur lequel se déplaçaient des pions. Il fallait être deux pour jouer. Ainsi le roi ne fut plus jamais seul et découvrit ce jeu aux combinaisons aussi infinies que les étoiles que tu observais cette nuit. Pour le remercier, le roi souhaita exaucer le vœu le plus cher de Sissa. Ce dernier lui proposa de lui donner tous les grains de blé qui seraient sur l'échiquier en suivant la règle suivante : poser un grain sur la première case, puis le double sur la suivante et ainsi de suite jusqu'à la dernière. Acquiesçant à la proposition de Sissa, et imaginant offrir à son sujet un sac de blé, le roi commença à disposer les grains de blé, mais constata rapidement leur croissance exponentielle et l'impossibilité de répondre à cette demande. En effet, il lui aurait fallu 18 446 744 073 709 551 615 grains, soit l'équivalent de plusieurs milliers d'années des moissons de toute la Terre. Le brahmane sourit au roi et celui-ci découvrit la sagesse de son conseiller qui ne lui demanda pas même un sac de céréales. Cependant, conquis par ce jeu, le monarque s'appliqua à diffuser les échecs jusqu'aux provinces les plus reculées de son royaume.

— C'est une belle histoire.

— Alors te voilà enfin...

— Enfin ?

— Je te connais depuis longtemps. Et je savais qu'il y avait une énergie qui habitait le sillage de Kam.

— Une énergie ?

— Oui, je ne savais pas de quoi il s'agissait, mais je savais que dans son corps céleste il existait la trace d'un autre. Cela aurait pu venir d'une vie antérieure et je découvre qu'il s'agit de toi. Vous avez tous les deux la même voûte céleste.

— Je ne comprends pas.

— Approche-toi avec ta bougie.

Vadim s'approcha de la voix et découvrit, assis sur une banquette identique à la sienne, un homme très âgé, la barbe longue et grise, les yeux blancs, aveugle.

Devant lui, un échiquier et un tabouret.

— Jouons...

— Comment ?

— Jouons, te dis-je.

Maître Shuan prit un pion blanc dans une main et un noir dans l'autre. Il les cacha derrière son dos et les tendit, poings fermés, à Vadim pour qu'il choisisse quelle serait sa couleur. Les blancs lui furent attribués par le sort.

Le vieillard fit alors pivoter l'échiquier car ils étaient de son côté.

— Mais...

— Commence donc.

Et Vadim joua. Alternant avec son partenaire les coups d'une partie la plus improbable qui soit, sur les contreforts du plateau tibétain, contre un vieillard aveugle.

Et Vadim perdit.

— Tu vois, mon garçon, l'énergie, c'est cela. Il y a tout ce que tu vois, ce que tu sais, ce que tu crois voir, ce que tu crois savoir, et tout ce qui dépasse ce que tu sais et vois. Chaque intention de ton esprit, chaque geste de ta main, chaque pion déplacé crée une énergie qui lui est propre.

Vadim resta interdit, recevant la leçon en silence, conscient de découvrir une réalité qui dépassait l'entendement. Puis il demanda au maître d'échecs :

— Vous étiez là depuis longtemps ?

— Je n'ai pas bougé depuis que tu es arrivé hier.

— Vous voulez dire que cette nuit...

— Oui, j’ai senti ta nuit, ton froid, ta faim, mais ta joie aussi devant les étoiles.

Alors Vadim raconta son histoire à maître Shuan. Sans réserve, sans chercher à taire ce qu’il savait d’Élise, devenue Kam Yil. Il avait confiance. Une confiance de la même nature que celle qu’il m’accorda à Bréhat, si ce n’est que le Vadim de Bréhat n’était plus le même que celui du village de la forge himalayenne. Être en quête est bien différent que d’être perdu.

Le jour était levé depuis longtemps quand le forgeron fit ronfler son soufflet. Maître Shuan raconta à Vadim l’histoire qu’il était venu chercher :

— Alors qu’elle n’avait que 5 ans, j’ai découvert Kam. J’étais professeur de calligraphie. Cette enfant n’était pas comme les autres. Ce n’était pas une question de peau. Tu sais, calligraphier n’est pas écrire, calligraphier n’est même pas « bien écrire », c’est plus que cela. Il y a un art du trait qui dépasse toute dimension technique. Il ne s’agit plus ni d’encre ni de papier, mais de l’esprit comme l’appellent les chrétiens, ou de la lumière comme la nomment les bouddhistes. C’est ce souffle, cette énergie qui traverse celui qui n’est plus lui-même et n’est qu’un canal. L’incarnation figurative d’une pensée céleste. Vois-tu ce que je veux dire ?

— Je m’applique à vous écouter. Vous savez, tout cela est très neuf pour moi.

— Alors profite-en, car cette nouveauté est une chance. Ne cherche même pas à trop comprendre. Cela viendra avec la nuit prochaine... Kam devint avec le temps une calligraphe exceptionnelle à laquelle rendaient même visite des professeurs d’autres provinces. Elle ne jouait pas comme les autres enfants, elle avait une soif d’apprendre insatiable. À l’issue de ses cours, elle rejoignait souvent la vieille maison que j’avais au village pour continuer à dessiner, libérée des caractères et des sinogrammes, travaillant avec différentes encres, avec des pinceaux de plus en plus grands, découvrant les pigments et transformant ma petite maison en atelier. C’est ainsi qu’un soir, alors qu’elle devait avoir 8 ans, elle me vit jouer aux échecs sur le pas de la porte avec mon voisin. Elle voulut apprendre et le fit très vite. Même si je ne comprends rien à cette histoire d’ordinateur dont vous me parliez, je ne suis pas surpris qu’elle puisse être une exceptionnelle joueuse d’échecs. Vous voyez, Vadim, cette excellence que vous avez découverte à Venise, elle ne vient pas d’une intelligence hors du commun ou d’un QI qui dépasserait tous les autres, elle provient de sa manière

d'habiter la Terre, d'une verticalité que seule la calligraphie lui a offert d'atteindre.

— Et vous, où avez-vous appris le français ?

— À Paris, à la Sorbonne...

Le vieil homme sourit en disant cela.

— C'était il y a longtemps, si longtemps...

— Vous voulez dire avant la révolution ?

— Oui, je suis un enfant de la dynastie Qing qui laissa place à la République de Chine en 1911. Je ne dois la vie qu'à ma connaissance du français. Même devenue communiste, la Chine avait encore besoin de traducteurs pour sa politique diplomatique. Mais j'ai aussi aimé l'idéal communiste ; au début en tout cas...

— Comme ma mère. Mais aujourd'hui, où est Kam ?

— Ça, Vadim, je n'en sais rien du tout. Mais avant de te raconter la suite de l'histoire, viens avec moi...

Le vieil homme se leva, s'appuya sur le bras de Vadim et ils sortirent.

— Toi, tu es ébloui, mais pas moi. Les aveugles ne sont éblouis que de l'intérieur, dit-il en éclatant de rire.

En effet, Vadim mit un moment à acclimater sa vue à la lumière extérieure. Les montagnes à l'horizon étaient enneigées. Les deux hommes se dirigèrent vers la forge.

— Voici mon fils.

L'homme ôta la protection qui lui cachait le visage, s'inclina et sourit à Vadim.

— Tu vois, Vadim, la forge aussi est un art, l'art du feu, c'est presque de l'alchimie. Comment le matériau le plus dur qui soit, le fer, peut devenir au contact du feu, et sous l'intention d'un esprit humain, une arabesque, une lame, un marteau, ou un simple clou. Il a fallu à l'homme dompter sa peur la plus ancestrale, celle qui était associée à la colère de Dieu, ou aux enfers, pour finalement faire alliance. Nous dînerons avec Chang ce soir. C'est lui le dernier qui a vu Kam et l'a accompagnée jusqu'à Lhasa.

— Lhasa ?

— Oui, la capitale tibétaine. Quand Kam a eu 16 ans, j'ai perçu les limites du système dans lequel elle évoluait. Kam pouvait aller bien plus loin, bien plus haut surtout. Seul un monastère bouddhiste pouvait l'accompagner sur son chemin. Il a fallu que je mente à l'école de Wiangsu. Sous prétexte de lui apprendre l'astronomie, j'ai obtenu qu'elle vienne

passer un mois d'été ici. Je savais que pendant tout ce mois personne ne se soucierait d'elle. C'est le temps qu'il fallait pour qu'elle quitte la Chine et rejoigne Lhassa. Je n'étais pas en capacité physique de l'accompagner mais c'est Chang qui l'a guidée. Le jour de son retour prévu à l'école, j'ai dit qu'elle avait disparu la veille. Seule Yihuan sait ce que j'ai fait. Yihuan est ma fille. Elles ont beaucoup joué ensemble. Le bracelet qu'elle t'a remis, elle aimerait que tu le donnes à Kam si un jour tu la revois. Elle le reconnaîtra.

Des larmes coulaient des yeux de l'aveugle.

Vadim était bouleversé par cette histoire et prit le vieillard dans ses bras.

— Je la retrouverai, je vous le promets. Je ne sais pas pourquoi je la cherche, et je ne sais quelle sera l'issue de cette quête, mais j'ai déjà tant appris sur ce chemin que j'irai jusqu'au bout.

— Il n'existe pas de bout, Vadim... Heureusement il n'existe aucune fin comme il n'existe aucun début. Tout n'est que cycle, mouvements et recommencements et cela afin que nous ne soyons tous plus que des enfants de la lumière.

Chapitre 9

La route du sel

Chang raconta à Vadim comment ils avaient rejoint Lhasa avec Kam, en se joignant aux nomades du sel qui franchissent chaque année l'Himalaya.

Vadim quitta maître Shuan et son fils non sans beaucoup d'émotion. Il avait décidé de suivre le même parcours que celui de Kam.

— Prends soin de toi. L'hiver arrive et bientôt les cols ne seront plus franchissables. Certaines caravanes de sel ont disparu dans l'Himalaya pour n'avoir pas voulu attendre le printemps, lui avait dit Chang.

Pour ne créer aucun embarras à ses hôtes, Vadim s'acquitta de son engagement en passant au bureau du Parti communiste de Shangli où il signala son départ. Il prit un bus quittant le village chinois pour rejoindre Mgari, proche de la frontière avec le Ladakh, où se trouvent les lacs de l'immense plaine du Changtang où les nomades venaient chercher les cristaux de sel.

Au fil de ce voyage, Vadim avait troqué ses pantalons pour les tuniques kaki de l'armée chinoise. Il portait un chapeau à larges bords, tentant de se fondre ainsi le plus possible dans la population.

Lorsqu'il me raconta son long voyage pour rejoindre le Changtang, alternant les bus et les tronçons comme passager de camions qui assuraient le ravitaillement des zones les plus reculées de la Chine, je fus admiratif de sa détermination. Il adopta une forme d'ascèse qui le conduisit à réduire ses repas au strict minimum et à dormir sur de vulgaires paillasses louées par des hôtes d'une nuit.

Il passa ensuite clandestinement la frontière du Ladakh, guidé par un berger qui lui fit franchir son premier col. Désormais équipé pour affronter le froid, Vadim trouva un guide, Raja, qui accepta de le conduire sur les

trois autres cols permettant d'atteindre Nyoma sur l'un des plus hauts plateaux désertiques du monde, à 4 500 mètres d'altitude. À chacun des cols, des ponts traversés, des murets de pierres pour soutenir le chemin, des drapeaux de prière flottaient au vent. Colorés ou usés par les jours, ils témoignaient de cette humanité en quête et dans laquelle Vadim prenait sa place. Souvent, sur ces chiffons blancs, rouges, verts, jaunes et bleus, un cheval du vent galope, escorté d'un tigre, d'un lion, d'un dragon et d'un oiseau, dont Vadim apprit qu'ils étaient les animaux mythiques qui portent les souhaits vers le ciel.

À chaque morceau de tissu étaient associés les rêves, les espoirs d'hommes et de femmes. Vadim se trouvait bien pauvre de n'être tendu vers rien, ou si peu, comme si le reste de son existence allait dépendre de celle qu'il retrouverait, ou pas...

Durant ces jours passés avec Raja, limité par l'absence d'une langue en commun, Vadim prit conscience qu'en marchant ainsi, des heures durant, synchronisant son pas avec son souffle et les battements de son cœur, il habitait une autre temporalité. Le pas qui succède à un autre pas sur un sentier était désormais devenu l'unité de mesure du temps. Réduit à la seule capacité de ses deux jambes, Vadim prit également conscience de la liberté de celui qui chemine ; une liberté profondément liée à l'autonomie de l'homme qui ne dépend plus d'aucun engin motorisé, d'aucun horaire de train ou d'avion, d'aucun autre homme pour conduire un bus sur les routes chaotiques de Chine.

La liberté de Vadim était aussi celle de l'homme que rien ni personne n'attend. Ce qui aurait pu être vécu comme de la solitude extrême était à la source de vrais instants de joie. Sentiment nouveau pour celui qui pourtant était déjà un homme.

C'est dans cet état d'esprit qu'il arriva au bord du lac Tso Moriri puis à Korzok, un village de maisons blanchies à la chaux dominé par un monastère bouddhiste où Raja et lui se quittèrent. De ces jours passés ensemble, il ne restait que des regards, des gestes pour tendre le pain, parfois un sourire qui voulait dire « tout va bien » à celui qui se retournait pour s'assurer qu'il marchait encore. Ces échanges de rien, Vadim en conserva longtemps le souvenir, me disant quand nous nous retrouvâmes que deux hommes qui marchent ensemble et abandonnent l'usage des mots établissent un lien d'un autre ordre, plus primitif, profondément lié à la terre

qui porte leurs pas, à l'air qui les enveloppe dans un même souffle, à la nuit qui les recouvre du même drap.

Vadim songea aux prières des drapeaux dont la tradition bouddhiste dit que le vent qui caresse les mots des formules sacrées leur permet de rejoindre les dieux et d'être transmis à tous ceux qu'ils croisent dans leur course. Assis sur les marches du monastère de Korzok, il regarda ce paysage d'une aridité extrême, les sommets acérés pour seul horizon et le lac dont seuls les rivages étaient cultivés.

Alors que le soir tombait, il entra dans le village, trouva une échoppe où il mangea un bol de riz accompagné de lentilles et s'enquit d'un lieu où dormir. Dans le recoin d'une maison, sur un banc recouvert d'une couverture en laine de yack, Vadim dormit la nuit la plus longue de sa vie. Une nuit qui dura tout un jour, peuplée d'images colorées, de divinités indiennes, de drapeaux de prière accrochés à chacun des lieux où il était passé, de l'encolure d'Althéa à la prison sibérienne, sur les rives de Bréhat comme sur les murs de la forge de Shuang, partout les drapeaux flottaient et lui murmuraient aux oreilles des bribes de mots dans des langues qu'il ne connaissait pas.

À son réveil, un jeune enfant assis en tailleur l'observait. Vêtu de l'habit traditionnel couleur safran, le crâne rasé, un sourire aux lèvres, il fit signe à Vadim de le suivre et l'emmena aux abords du temple auprès d'un homme qui attelait un yack. Faisant le tour de l'encolure, des drapeaux de prière étaient accrochés à une ceinture en cuir ornée de grelots. L'homme s'inclina et, en anglais, s'adressa à Vadim :

— Je m'appelle Pemba. Tu veux rejoindre Lhasa en suivant une caravane de sel ?

— Oui, je veux aller à Lhasa. Comment le savez-vous ?

— Le vent va plus vite que ton pas et ne s'arrête pas en haut des montagnes. Je suis venu faire bénir le yack qui conduira la caravane. Nous allons terminer de récolter de sel du lac de Changtang. Dans deux jours, nous partons pour Lhasa. Avec le mauvais temps qui arrive, ce sera la dernière caravane de la saison. Couvre-toi. Si tout se passe bien, nous atteindrons Lhasa en sept jours.

Accrochés aux flancs des yacks, de lourds sacs de sel donnaient aux animaux une silhouette large et trapue. En tête de la caravane marchait

Pemba, suivi de l'animal meneur du convoi que plus de cent yacks composaient. Entre chacun des yacks, un homme, responsable de la bête qui le précède et de celle qui le suit comme de tout ce qu'elles transportent. Cent hommes de tous âges mais pas une femme.

Vadim marchait derrière les nomades du sel. À plus de 6 000 mètres d'altitude, le lac de Changtang est réputé pour la qualité de ses cristaux. Quand ils arriveront dans les plaines, les nomades troqueront alors le sel contre des céréales. La route des caravanes de sel est la même que celle qu'empruntait la soie ou le thé. C'est pour le commerce que, de tout temps, les hommes ont traversé les mers et franchi les montagnes. C'est ainsi également que les femmes et les hommes, leur alimentation, leurs cultures, se sont enrichis du métissage des uns avec les autres.

Durant la journée, seuls les grognements des yacks et le bruit des pierres qui roulaient sous leurs sabots se faisaient entendre. Vadim retrouvait, avec la marche de la caravane, les sensations éprouvées avec Raja pour rejoindre le Ladakh. Ses pensées semblaient se dilater, s'étendre, se diluer avec les nuages blancs du ciel himalayen.

Le soir, les nomades dressaient un camp de tentes en lourde toile. Dans chacune d'elles un poêle en fer, unique objet qui rassemblait les hommes. Là, ils chauffaient l'eau d'un thé amer, fort et épicé qui brûla la gorge de Vadim. Les hommes rirent en le voyant rougir.

Les yacks, dehors, étaient libres de pâturer aux abords du camp.

C'est durant ces courtes soirées que Pemba raconta à Vadim que la date de départ, les lieux de campements et l'itinéraire des caravanes étaient déterminés par les astres lors d'un rituel établi suivant la tradition bouddhiste. Il lui expliqua que les cristaux de sel étaient considérés comme les larmes de la déesse Tara, figure féminine majeure du bouddhisme, car elle est la mère de tous les bouddhas.

— Tara est celle qui libère.

— Alors je vais la prier souvent, lui répondit Vadim.

Pemba ne posa jamais de question à Vadim sur ce qu'il était venu faire en Chine et ce qu'il cherchait à Lhasa. Il avait une présence qui impressionnait Vadim. Grand, les cheveux longs et bouclés, une grande moustache entourant ses lèvres, il portait un très beau manteau en poils de yack blancs. Le soir, il fumait une longue pipe, assis à l'écart des hommes. Parfois ceux-ci venaient l'interroger. Son autorité était naturelle.

— Demain nous franchirons les hautes montagnes et nous serons dans la neige. Prends ces bottes sinon tes pieds gèleront.

— Merci. Pemba, comment savais-tu que je voulais aller à Lhassa ?

— Rares sont ceux qui arrivent de Chine et qui ont les yeux verts, les cheveux blonds et la peau claire. Une seule fois une femme a poussé la porte du monastère de Korzok, elle avait marqué le chef religieux. Quand je suis allé le voir pour choisir la date de notre départ, il m'a dit : « Un homme aux yeux verts et aux cheveux blonds va arriver. Attends-le. Il va à Lhassa. »

Vadim repensa à la conversation avec maître Shuan, aux voûtes célestes qui rassemblent les destinées des hommes, au vent qui transporte les prières des drapeaux colorés, à ce que l'on croit savoir et que l'on ne sait pas, à ce que l'on croit voir et que l'on ne voit pas...

Le lendemain, la marche fut longue et pénible. Le sentier longeait les falaises de la montagne et, régulièrement, les yacks glissaient sur le sol gelé, manquant basculer dans le vide avec leur chargement. Pemba l'avait invité à marcher devant, avec lui.

Arrivant sur une vire vertigineuse, il adressa un ordre à ses compagnons et chacun banda les yeux de ses bêtes.

— Pourquoi fais-tu cela ? lui demanda Vadim.

— Les yacks ne sont pas fous et s'ils voyaient leur passage, ils ne s'engageraient pas sur ce chemin. En leur bandant les yeux, nous nous appuyons seulement sur la confiance qu'ils ont en nous. La relation entre les hommes et ces animaux massifs est étonnamment tendre. Sans doute savent-ils, les nomades du Tibet, qu'ils doivent leur existence même à ces yacks aux allures venues de la Préhistoire.

Les cent bêtes passèrent une à une. La nuit arrivant, Pemba dirigea la caravane vers un grand abri-sous-roche.

— Nous dormirons là.

— Sans tente ?

— Oui.

— On va geler.

— Si tu le veux, tu gèleras. Moi non, dit-il à Vadim avec un grand sourire.

L'abri se prolongeait en une grande grotte. Les yacks avec leurs longs poils noirs restèrent dehors et les hommes se retrouvèrent autour d'un feu de vieux bois trouvé dans la caverne.

— Tu vois, Vadim, ce bois que nous trouvons pour le feu, d'autres que nous venus en été l'ont déposé pour les nomades les plus tardifs. Cette tradition dure depuis toujours. En remerciement, à chaque passage d'une caravane, nous laissons du thé. Toutes ces couvertures en peau de yack qui nous isolent du sol sont aussi le résultat de cette tradition. Nous savons que, lorsque nous nous arrêtons ici, nous ne sommes pas obligés de débâter les yacks.

— C'est une très belle coutume.

— Oui. Mais si tu tiens vraiment à geler tu peux aller dormir dehors avec les bêtes...

Vadim sourit à son tour.

— Demain nous passerons le Goring La, le dernier col avant le lac Namtso puis Tolung. Les hommes vont retrouver leurs familles qu'ils n'ont pas vues depuis plusieurs mois. Ce soir est notre dernière nuit.

Dehors le vent soufflait fort. Le ciel était dégagé et la lune pleine, elle faisait briller les cornes des yacks qui étaient comme autant de flambeaux dressés sur les flancs de la montagne. Le grand yack de Pemba au poil noir et blanc vint vers Vadim et appuya doucement son front contre son torse. Une immense puissance maîtrisée tout en douceur. Dans l'œil de l'animal Vadim vit le reflet de son visage.

Au-dedans, les hommes parlaient fort autour du feu. Il y avait une dimension festive à cette dernière nuit. Certains s'exerçaient à la lutte, d'autres sculptaient dans le bois blanc des lauriers.

— C'est une tradition des pères, lui expliqua Pemba. Dans un bois ramassé durant leur absence, les hommes qui ont vécu leur première caravane doivent sculpter un objet qu'ils vont rapporter à leur fils.

Sortant de sous sa veste un pendentif en bois accroché à un lacet en cuir qu'il montra à Vadim, Pemba compléta :

— Ce sifflet en bois m'a été offert par mon père il y a quarante ans. J'avais alors 10 ans.

Dans un coin de la caverne, un groupe d'hommes poussait régulièrement de grands cris. Vadim s'approcha et découvrit qu'ils entouraient deux joueurs se faisant face autour du plus rudimentaire des échiquiers : soixante-quatre cases dessinées sur le sol terreux de la grotte. Vadim apprit par Pemba que les pièces avaient été sculptées par le père d'un nomade lors d'un long séjour dans cette caverne, bloqué par une tempête de neige de dix

jours. Les pièces noires le sont devenues après avoir été fumées à même le feu. Les cris des spectateurs accompagnaient chaque prise d'une pièce de l'un ou de l'autre des adversaires. À chacune d'elles, celui qui s'était fait prendre devait boire une rasade d'un alcool blanc d'une bouteille posée à même le sol.

Dans cette caverne sombre, étape mythique des nomades de la route du sel, Vadim fut touché par ce misérable échiquier qui rassemblait les hommes. Voyant les parties se succéder et les joueurs vaincus s'effondrer parfois avant même le mat sur l'échiquier, il sourit en pensant au silence religieux qui régnait dans les salons des grands hôtels des championnats auxquels il participait. Un homme au visage traversé par une grande cicatrice gagnait les parties les unes après les autres.

Il finit par tourner son visage vers Vadim et, d'un mouvement de tête, l'invita à venir jouer. Il y avait dans le seul œil du joueur un air de défi, presque arrogant. Cet homme avait le même regard que celui que lui portait le général quand Vadim lui prenait un malheureux pion lors d'une partie.

La soirée était avancée et les hommes autour de l'échiquier fixèrent Vadim, l'encourageant à répondre au défi. Pemba se rapprocha et sourit à Vadim :

— Tu as évité de mourir gelé avec les yacks, mais je crois que tu n'échapperas pas à la razzia du Mongol.

— Cet homme vient de Mongolie ?

— Oui, nous sommes nombreux à descendre des Mongols qui mirent fin au royaume du Tibet au ^{xvii}^e siècle. Güshi porte le nom du chef Khan qui installa le ^v^e dalaï-lama comme chef temporel du Tibet à Lhassa.

Assis face à l'homme balafre, Vadim offrit la dame blanche à son adversaire, lui laissant l'avantage de l'entame sans tirage au sort.

Güshi éclata de rire. De ce rire glaçant que connaissait si bien Vadim. Alors remonta à son esprit la partie d'échecs qui fit basculer sa vie du côté des hommes. Il joua comme il le fit quinze ans plus tôt avec son père. À la différence près qu'à chaque pièce qu'il perdait il devait boire...

Dès la première gorgée, Vadim s'étouffa et l'assemblée entière rit à gorge déployée.

— Qu'est-ce que c'est que cet alcool ?, demanda-t-il à Pemba.

— Du baijiu. Du sorgho fermenté pendant des mois. L'alcool le plus fort du monde. Les généraux de l'Armée rouge chinoise l'utilisaient pour

désinfecter leurs plaies. Essaie de ne pas trop perdre de pions si tu ne veux pas arriver à Lhassa allongé sur le dos d'un yack.

Sous l'effet de l'alcool auquel il n'était pas habitué, Vadim dut redoubler d'efforts pour conduire sa partie.

Güshi, malgré les parties précédentes où il avait déjà largement bu au goulot de la bouteille de baijiu semblait insensible aux degrés d'alcool de son sang et ne se départissait pas d'une attitude dominatrice.

Un cavalier, une tour, deux pions... À plusieurs reprises encore, Vadim porta ses lèvres au goulot. Mais la partie se déroulait exactement comme il l'avait prévu. Il savait que trois coups plus tard son fou serait sur la diagonale du roi et le mettrait mat. Alors il regarda son adversaire fixement, avec un simple sourire, sans arrogance. Vadim n'avait plus besoin d'humilier personne. Güshi n'était pas son père. Le Mongol connaissait lui aussi l'issue de la partie. Il se leva, sourit à son tour à Vadim, coucha son roi sur l'échiquier et lui tendit la main.

De toutes les ovations qui avaient accompagné ses victoires, celle-ci fut celle qui toucha le plus Vadim. Le passé appartenait au passé. Là, avec des hommes rustres, dans une caverne éclairée de flambeaux, les échecs redevinrent un jeu, juste un jeu pour réveiller l'intelligence humaine. Un noble jeu...

Chapitre 10

Lhasa

L'arrivée des nomades du sel à Tolung fut l'objet d'une grande liesse.

Descendant le chemin des montagnes qui entourent la vallée de Lhasa, la colonne de yacks avait été vue de loin. Des temples de la ville on entendit tout d'abord frapper les plus graves des gongs. Puis les *dungchen*, les grandes trompes en bronze, retentirent du haut des terrasses. Ces grands et longs cors étaient maniés par des jeunes gens et saluaient l'arrivée ou le départ d'hôtes éminents. Plus la caravane s'approchait de Tolung, plus venaient à sa rencontre les enfants des alentours et ceux qui retrouvaient leur père. Ils avaient le droit de grimper sur le dos des yacks.

Vadim, vêtu comme les nomades, une capuche en peau de yack sur la tête, se confondait avec les arrivants si ce n'est l'absence d'enfants ou de femme à venir le retrouver.

La caravane s'arrêta à Tolung dans un grand pâturage proche de la ville où un camp de tentes en coton était dressé. C'est là que Vadim rencontra Wangmo, l'épouse de Pemba, de longs cheveux noirs tressés, les yeux marron en amande, et habillée d'une très belle tenue traditionnelle colorée.

— Viens chez nous, au moins pour une nuit. Après tu poursuivras ton chemin.

Alors qu'ils partageaient le repas familial, un homme se glissa auprès de Pemba et lui dit quelques mots à l'oreille.

Vadim comprit rapidement que cela le concernait et demanda à son hôte ce qu'il en était.

— La police secrète te cherche.

— Qui est-ce ?

— Ce sont les héritiers des Gardes rouges qui imposèrent la Révolution culturelle chinoise au Tibet. Souvent Tibétains eux-mêmes, ils ont étudié à Pékin et ont ensuite servi le régime communiste chinois. C'est par eux que le Tibet a été annexé à la Chine en 1949. Ils surveillent tout et emprisonnent les opposants au régime. Pourquoi es-tu recherché ?

— Je voudrais te remercier, Pemba, pour tout ce que tu as fait. Mais moins je t'en dirai me concernant, plus ta famille et toi-même serez en sécurité. Sache que je ne suis qu'un joueur d'échecs. Que je n'ai rien fait que réprouve aucune religion au monde, répondit Vadim en souriant.

— Je vais t'emmener dans un lieu sûr.

— Non. Je ne suis pas venu ici pour être à l'abri, mais pour retrouver quelqu'un. Il faut simplement que je me rende au consulat français de Lhassa pour commencer.

Au centre de la vallée de Lhassa, le palais du Potala, forteresse blanche dressée vers le ciel, qui hébergea les dalaï-lamas jusqu'à ce que l'actuel soit obligé de fuir en Inde en 1959, où il demeure toujours en exil. C'était lui, ce quatorzième dalaï-lama, qui avait assisté au tournoi de Venise.

Vadim, guidé par un jeune bouddhiste, se retrouva à l'aube devant la porte close de la représentation française au Tibet. Une lourde porte devant laquelle trois marches lui permirent de s'asseoir, tel un mendiant en habits de peau comme il en existait de nombreux à Lhassa. À l'ouverture, il se leva, découvrit son visage et demanda en français à parler au consul. Introduit dans une petite salle blanche d'une grande simplicité, il lui fut demandé d'attendre.

Un jeune homme finit par l'y rejoindre.

— Bonjour, je suis le consul de France au Tibet. Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

— Bonjour. Je m'appelle Vadim. Je suis le fils du général russe Sédov et de Morgane Favenec, sœur de Yann Favenec, Française née à Bréhat. Je suis russe mais je voudrais obtenir la nationalité française comme me l'a proposé Paul d'Ingrincourt, ambassadeur de France en Suisse.

— En voilà une histoire ! Et c'est ici, à Lhassa, que vous voulez effectuer cette démarche ? Mais quelle est cette tenue dans laquelle vous êtes ?

— Je suis arrivé hier du Ladakh avec la caravane de sel. J'ai besoin de ce passeport pour être libre de mes mouvements.

— Alors vous allez commencer par vous laver. J’ai l’impression que c’est tout un troupeau de yacks qui est entré chez moi ! Je vais vous prêter des habits, puis nous parlerons.

Lorsque Vadim retrouva son hôte, il était méconnaissable, propre et rasé. Il avait passé un pantalon beige et une chemise blanche légèrement ouverte sur le médaillon de sa mère.

— J’ai demandé une communication par satellite avec Paul d’Ingrincourt. Les grandes rencontres internationales au sujet du problème tibétain se déroulant à Genève, nous nous connaissons bien. Le téléphone de l’ambassade est certainement sur écoute et j’ai le sentiment que vous n’avez pas envie de partager avec nos amis chinois ce que vous avez à dire.

C’est comme cela que j’eus des nouvelles de Vadim. Paul d’Ingrincourt m’appela pour m’expliquer la situation en me demandant de lui fournir le livret de famille des Favenec ainsi qu’en attestant sur l’honneur que je reconnaissais la filiation avec Vadim. Un pont entre Bréhat et Lhassa était créé même si, à l’époque, je ne sus rien de là où Vadim se trouvait, Paul s’étant limité à m’indiquer qu’il instruisait la demande de nationalité française de mon neveu.

— Je suis heureux de récupérer un champion d’échecs français, avait dit avec ironie Paul à Vadim au téléphone.

— Tu recevras ton passeport d’ici dix jours. En attendant ne bouge pas du consulat. Et ne crois pas que d’être français empêchera les Chinois de te mettre à la porte.

— Je sais, mais au moins l’extradition ne pourra plus être demandée par les Russes.

Vadim passa ces dix journées dans le bureau du jeune consul à poursuivre sa découverte du Tibet en consultant les ouvrages de la bibliothèque.

— Voici votre passeport, Vadim. Vous êtes désormais français. Au nom du président de la République, je vous souhaite d’être à la hauteur des droits et devoirs qui sont désormais les vôtres en respect de nos lois et de notre constitution.

Le diplomate avait mis beaucoup de solennité dans son geste. Et Vadim en fut troublé.

— Merci. J’y veillerai.

— Vous êtes désormais chez vous dans ce consulat. Restez le temps que vous voudrez.

En réalité, il ne resta pas. Il tondit ses cheveux et s'habilla tels les alpinistes européens qui venaient à Lhasa pour préparer l'ascension de sommets himalayens. Un pantalon noir en matériau technique, des chaussures de montagne, une veste en duvet rouge et un bonnet blanc pouvaient aisément faire croire qu'il en était et qu'il profitait de l'attente de bonnes conditions météo pour se balader en touriste.

Vadim se mit alors à faire le tour des temples, échangeant quelques mots avec les moines qui parlaient anglais et assistant à des cérémonies religieuses auxquelles il ne comprenait rien. Malgré cela, il se retrouva parfois emporté dans un demi-sommeil par une psalmodie accompagnée de l'odeur de l'encens. Cela lui rappelait les cérémonies dominicales des temples orthodoxes de son enfance. Mais ce qui le marqua le plus, ce furent ces moments où les moines, debout, tapaient à l'unisson sur leurs tambours. La vibration de la toile frappée l'atteignait au plus profond de lui-même et semblait faire vibrer à son tour une membrane intérieure. Il avait alors le sentiment qu'il s'échappait de son propre corps, qu'il devenait l'écho du tambour, du battement d'un cœur universel.

Lors de chacun de ces échanges, il interrogeait sans insistance les personnes qu'il croisait pour savoir s'ils connaissaient une jeune femme bouddhiste d'origine occidentale du nom de Kam Yil. En vain...

Les jours passèrent ainsi à visiter des lieux sur lesquels il avait auparavant largement lu. Il fut fasciné par le Potala, haut lieu du bouddhisme, colline où furent bâtis le palais blanc avec ses murailles et ses tourelles et le palais rouge dominé par un temple au toit doré dont la lumière vibre aux différentes heures du jour. Il visita le palais de long en large et c'est sur ses marches, un soir où les sommets enneigés s'enflammaient de la lumière rose du couchant, qu'un moine bouddhiste dans ses habits pourpres et safran vint le trouver.

— Bonsoir. Si vous recherchez Kam Yil, soyez au marché de Barkhor à la tombée de la nuit.

— Où exactement ?

— Peu importe, je vous trouverai. Vous êtes assez reconnaissable, ajouta son interlocuteur en souriant.

Le soir même, Vadim se rendit dans le quartier traditionnel tibétain au milieu des pèlerins venus de tous les coins du Tibet et qui parcouraient un

chemin de prière en suivant la circumambulation autour du monastère du Jokhang. Chacun égrenant son *mâlâ*, sorte de rosaire composé de cent huit perles autour du poignet gauche tout au long de la journée et passant à la main droite pour la prière.

Il s'attabla à la terrasse d'une échoppe pour boire un *po cha*, thé au beurre de yack, que seuls les Tibétains apprécient tant la boisson est singulière.

Un homme lui apporta son thé en ajoutant discrètement :

— Prenez la deuxième ruelle à gauche. Allez manger un maïs grillé.

La place sentait bon un mélange d'odeurs épicées et de braises brûlantes. Après avoir bu son thé, il se leva et suivit les consignes du commerçant. Il n'y avait qu'un vendeur de maïs grillé et il ne pouvait donc se tromper. L'homme le fit immédiatement entrer à l'arrière de la boutique où l'attendait un autre moine, assis, éclairé à la lueur d'une lampe à pétrole. Il se dégageait de cet homme au beau regard sombre une aura particulière.

— Bonjour, jeune homme.

— Bonjour...

— Je m'appelle Sogyal. Je suis enseignant à l'université de Lhassa. Il paraît que tu cherches Kam Yil. Comment t'appelles-tu ?

— Vadim.

— Et d'où viens-tu ?

Vadim raconta une nouvelle fois son histoire.

— Ce que tu me dis des enseignements qu'elle reçut avant moi, je le connaissais. Si maître Shuan t'a fait confiance, je peux le faire aussi. J'ai également joué aux échecs avec Kam. Mais j'ai toujours perdu, ajouta-t-il en riant.

Le lama fut très ému quand il apprit que Kam accompagnait le dalaï-lama et qu'elle avait trouvé sa manière de servir leur cause commune.

— Tu excuseras ce jeu de piste pour me retrouver, mais tu mets en danger chaque personne que tu rencontres. J'ai enseigné à Kam pour qu'elle devienne lama. C'est au monastère de Kunsang ling qu'elle est restée en retraite durant trois ans, trois mois et trois jours comme le veut la tradition.

— Kunsang ling est à Lhassa ?

— Non, Vadim. La religion, sa pratique et davantage encore son enseignement sont interdits par la Chine. Kunsang ling était un monastère secret, perdu au fond de gorges si étroites que seul un passage souterrain obstrué par une lourde pierre permettait d'y accéder. Devenue moniale,

Kam a décidé d'enseigner aux jeunes femmes des quartiers défavorisés de Lhassa, voulant favoriser l'émancipation de celles-ci. De plus en plus d'adolescentes venaient suivre ses cours. Elle était une excellente pédagogue. Au début, elle enseigna la calligraphie et le bouddhisme. Puis ce furent les mathématiques et l'anglais. Dans les rangs de ses élèves, nombreuses furent celles qui devinrent des meneuses de manifestations en faveur du Tibet libre. J'avais prévenu Kam qu'un jour cela pouvait se retourner contre elle. Son influence était telle que s'infiltra parmi ses élèves une Garde rouge chargée de la surveiller. Elle s'appelait Kema. Le jour des grandes émeutes, les Gardes rouges tuèrent ou emprisonnèrent plusieurs de mes élèves ou de celles de Kam. Elle ne dut sa vie qu'à Kema qui commença par l'arrêter avant de la conduire à la sortie nord de Lhassa. Là, elle lui dit qu'elle était libre. Qu'elle devait quitter le Tibet au risque d'en mourir si elle était capturée par la police. L'élève, en larmes, regarda une dernière fois Kam, lui demanda pardon, lui confirmant que la voie qu'elle enseignait était juste. Puis elle sortit un couteau de sa ceinture et le planta dans sa poitrine.

— Quelle horreur ! Et que fit Kam ?

— Elle confia un message écrit à un enfant qui me le porta. Ce message précisait qu'elle m'attendrait vingt-quatre heures au sommet bleu.

— Je n'ai jamais entendu parler d'un sommet bleu.

— C'est normal, il n'est mentionné sur aucune carte avec ce nom. Il s'agit du Chakpori. C'est là que se situe un monastère où Kam avait suivi des cours de médecine. Un soir, nous avons vu ensemble un rayon bleu alors que nous suivions la course du soleil se coucher sur Lhassa. J'ai rejoint Kam là-haut. Elle était dans un état de nervosité que je ne lui connaissais pas. Kam a toujours vécu dans des conditions particulières et suivi des apprentissages avec une discipline sévère. Elle connaissait l'histoire tibétaine mais d'un coup, elle en faisait partie. Elle se sentait coupable pour les jeunes femmes qui étaient mortes au nom des valeurs qu'elle leur avait transmises et était bouleversée par la mort de Kema. Ce jour-là, elle est devenue une femme.

Les yeux de Sogyal brillaient, il était visiblement encore bouleversé en relatant les événements passés.

Vadim comprenait ce que disait le lama. Lui-même, le jour de ses 16 ans, était devenu un homme, alignant ses pensées et ses actes, et devant en assumer la portée. Il découvrait avec Sogyal la suite de l'histoire de cette

femme dont il n'avait vu qu'une main, croisé un jour le visage, et dont maître Shuan lui avait raconté l'enfance.

— Et qu'a-t-elle fait ?

— Elle était perdue. Le monastère de Chakpori était désert, abandonné comme tant d'autres après la répression chinoise. Nous sommes montés sur la terrasse et je lui ai proposé une prière. La première prière qu'elle avait découverte en rejoignant Lhassa. Grâce à cela, j'ai voulu qu'elle se reconnecte avec la jeune fille qu'elle était quand elle est arrivée à Kunsang ling. Retrouver sa force, sa pureté, son engagement vital. Il ne faut jamais croire que l'enfant que nous avons été n'est pas toujours vivant en nous. Il faut juste aller le réveiller car souvent il dort à l'abri du grand arbre de notre vie. Puis le soleil a commencé à descendre vers l'horizon et nous l'avons accompagné du regard. Nous avons vu le rayon bleu, et nous nous sommes couchés, confiants en la nuit, ce moment où l'esprit quitte ses habits encombrants pour trouver la clairvoyance indispensable aux grandes décisions. À l'aube, quand je me suis réveillé, elle n'était plus là. Elle m'avait laissé un mot : « Je pars. Ne me cherche pas. Je continuerai à me battre pour un Tibet libre mais je le ferai là où je sais que personne n'en mourra par ma faute. » J'ai longtemps craint qu'elle fût morte ou emprisonnée dans une geôle chinoise puis, il y a deux ans, j'ai reçu cela dans une enveloppe venant de Lo Manthang, l'ancienne capitale du royaume du Mustang.

Sogyal montra à Vadim un foulard enroulé autour de son cou. Les yeux embués, il sourit et baissa la tête.

— Vous aimiez Kam ?

— Tout le monde l'aimait...

Chapitre 11

Les hautes lumières

La violence des policiers qui prirent la suite des Gardes rouges contrastait avec la douceur et la lenteur qui caractérisaient le mode de vie des bouddhistes et les messages portés par les moines et moniales qui peuplaient Lhasa par milliers.

Lorsque Vadim rentra au consulat, il prévint son hôte de son départ imminent pour le Mustang.

— Et vous comptez y aller comment sans repasser par une gare chinoise ?

— À cheval.

— Par la montagne ? Mais il y en a pour deux mois au moins.

— Oui, deux mois, c'est bien peu dans une vie.

— Vous ne partez pas seul ?

— Si.

Vadim avait fait part de son projet à Sojyal.

— Sur le début de ton chemin, je t'indiquerai des lamaserias qui t'accueilleront quand tu leur remettras ce mot de recommandation. Mais ensuite il te faudra un guide pour atteindre le col de Chak à plus de 4 000 mètres d'altitude. Viens demain au Potara et demande à parler au maître des chevaux. Je l'aurai prévenu. Il te donnera un *jumli*.

— C'est quoi, un jumli ?

— Un cheval originaire du territoire de Jumla, au Népal. Petit et trapu, ce sont les meilleurs pour la montagne. Tu verras.

— Mais je ne puis accepter.

— C'est ma part. Pour que tu retrouves Kam.

Dans le bas du palais blanc du Potara, des écuries avec un accès direct à la vallée accueillait une centaine de chevaux.

Tenzin accueillit Vadim.

— Tu sais monter à cheval ?

— Oui. Un peu...

— Alors choisit un cheval et équipe-le. On va voir...

Vadim fit le tour des stalles et finit par choisir un cheval gris du nom de Sikâri.

— Tu sais ce que veut dire ce nom ?

— Non.

— Dans la tradition népalaise, les sikâris sont les esprits de la forêt. Ils dominent les animaux sauvages et vivent dans le tronc des arbres. Ils sont craints des hommes. Tu ne peux pas prendre ce cheval car il a toujours refusé d'être monté.

— Laisse-moi essayer.

Sogyal était arrivé et Tenzin lui fit part de la volonté de Vadim.

— Laisse-le faire. On va voir. Le cheval n'a rien à craindre.

— Mais l'homme oui.

— C'est son problème...

Le cheval fut amené dans un corral fermé et Vadim entra à sa suite.

Gris, le regard vif, incapable de rester calme, la bête ruait, se cabrait, partait au galop ou virevoltait soudainement. Vadim s'assit au milieu du corral et attendit, les yeux fermés. Les heures passèrent. Sikâri semblait indifférent à Vadim et alternait des moments calmes, regardant au loin, et des moments d'excitation.

— Vadim, nous allons déjeuner. Tu viens ? lui demanda Sogyal.

— Non, je reste là.

Tenzin voulut amener de l'eau au cheval mais Vadim refusa qu'il le fasse.

Quand les deux hommes revinrent, Vadim n'avait pas bougé. L'après-midi se passa ainsi. Sogyal et le maître des chevaux étaient repartis à leurs activités.

Alors que le soir tombait, le cheval petit à petit se calma et commença à tourner autour de Vadim. Des apprentis cavaliers ayant achevé leurs leçons entourèrent le corral, intrigués, ne cessant de rire et de parler. Vadim entendait à la tonalité de leurs voix qu'ils se moquaient un peu de lui. Puis, tout doucement, le cheval s'approcha de Vadim, la tête baissée vers le sol,

et continua de s'avancer jusqu'à coller son front dans le dos du cavalier. Vadim resta sans bouger. Sikâri commença par donner de petits coups de tête comme pour attirer son attention puis finit par le contourner et lui faire face, la tête toujours inclinée. Alors seulement Vadim ouvrit les yeux et vit son reflet dans l'œil brun du cheval. Ce fut autour du jumli de fermer les yeux. Vadim avança sa main contre sa joue, se leva doucement, caressa son encolure jusqu'à sa crinière puis longea sa croupe. Enfin, la main gauche empoignant la crinière et la droite posée sur son dos, il murmura à l'oreille du cheval et grimpa sur la monture réputée indomptable.

— Sikâri, Sikâri, Sikâri ! crièrent les enfants en levant les bras.

Accoudé à la barrière, Sogyal souriait. Tenzin le salua mais son regard était sévère.

— Que se passe-t-il ? demanda Vadim au lama.

— Les enfants et Tenzin pensent que tu es un sikâri. Que tu domines les bêtes sauvages. Tu leur fais peur. Qu'as-tu dit à ce cheval ?

— Que dans un autre temps j'ai aimé un autre représentant de son espèce. Que s'il le voulait nous pouvions nous unir au point de ne devenir qu'un. Que j'ai besoin de lui et que j'en prendrai soin. Ce cheval a été battu lorsqu'il était très jeune. Il n'y a pas de cheval fou. Aux échecs le cheval et le fou sont deux pièces différentes.

— Ce cheval est à toi, lui dit Sogyal. La légende gardera de toi que tu es un sikâri. Tu seras craint pour cela.

— Mais je ne veux pas être craint.

— Tu en auras peut-être besoin pour traverser les montagnes et rejoindre le Mustang. Tu as le droit d'être le premier sikâri bienveillant, lui dit-il en souriant.

Le Mustang est une enclave au sein du Népal avec un statut très particulier. Aussi appelé le royaume de Lo, l'État népalais accepte que les rites et traditions du royaume ancien y soient toujours vivants. C'est sans doute l'un des lieux où le bouddhisme tibétain est pratiqué dans sa forme la plus traditionnelle. C'est au Mustang que fut exfiltré le dalaï-lama lors de l'invasion de Lhassa par les Gardes rouges chinois pour annexer le Tibet.

En s'engageant une nouvelle fois au cœur des montagnes himalayennes, Vadim retrouva la joie éprouvée lors des grandes traversées précédentes. Loin des vallées, ceux qui vivent sur le toit du monde seraient-ils si près du ciel que parfois ils y croisent les hautes lumières...

Suivant les conseils de Sogyal, il fit halte dans des monastères et des ermitages où quelques lamas occupaient des cavernes rocheuses. De cette période il adopta les pratiques bouddhistes sans en revendiquer la religion, simplement pour être à l'unisson de ceux qui l'accueillaient.

Lorsqu'il arrivait quelque part, Vadim était toujours attendu. Aucun étonnement chez ses hôtes et toujours une très grande déférence. Personne n'osait s'approcher de son cheval qui pourtant semblait fasciner bien des moines. Vadim se trouva très limité dans ses échanges car aucun de ses interlocuteurs ne parlait anglais.

L'odeur qui régnait dans certains de ces lieux modestes était très singulière, mélange des fumées de genévrier, de corps rarement lavés et du beurre rance des lampes qui brûlaient.

Chaque matin, dès l'aube, il reprenait son chemin. Régulièrement, tels des repères surgis de nulle part, des *chörtens* punctuaient le sentier. Certains maladroitement bâtis, prêts à s'effondrer, d'autres sublimes et représentant l'équilibre parfait entre les ingrédients qui forment le cosmos : la base carrée pour la terre, la coupole arrondie pour l'eau, l'ombrelle pour l'air, la flèche triangulaire pour le feu et le soleil, la lune et la flamme pour l'éther. Il chemina ainsi durant quatre semaines avant d'atteindre le dernier monastère tibétain, à 3 900 mètres d'altitude. C'est là qu'il devait trouver un guide pour passer la frontière et entrer au Mustang. À son arrivée, plusieurs fois, les dungchens retentirent. Il aimait le son de ces longs cors en bronze qu'il entendait également à chaque départ d'un lieu où il avait passé nuit.

Ce soir-là, l'accueil des moines fut différent. Alignés debout dans leurs tenues pourpres, ils étaient dans la cour intérieure d'un monastère aux boiseries décorées, entourant un homme enveloppé dans une tunique safran et assis sur un trône en bois.

À l'arrivée de Vadim, l'homme se leva, quatre moines firent retentir des tambours dont la toile était teinte en vert et, une nouvelle fois, très longuement les dungchens résonnèrent sur les flancs de l'Himalaya.

— Je m'appelle Lhapka, dit l'homme à Vadim dans un anglais parfait. Nous vous attendions. Vous avez avancé vite. Vous avez une bonne monture.

— Bonjour et merci pour cet accueil solennel que je ne mérite pas. Comment se fait-il que vous m'attendiez ?

— La solennité n'est pas liée à votre présence mais à la mienne, lui répondit Lhapka en souriant. Je suis le fils du dernier roi du royaume de Lo, devenu Mustang. Je suis aussi guide de haute montagne et je vais vous accompagner. Votre venue est annoncée depuis votre départ de Lhasa. Dans chaque monastère les dungchens ont rythmé votre progression. Sogyal est un ami. C'est lui qui a fait retentir le premier cor signalant votre départ. Avec des cavaliers kampas, nous avons tous les deux fait partie de ceux qui ont escorté le dalaï-lama au Mustang lors de la répression chinoise du soulèvement de Lhasa en 1959.

— Qui sont les kampas ?

— Des guerriers originaires de l'est du Tibet fidèles au dalaï-lama et au bouddhisme tibétain. Ils luttent toujours contre l'emprise chinoise. D'excellents cavaliers. Vous en rencontrerez aussi au Mustang.

Le soir venu, Lhapka et les moines entrèrent en prière, associant Vadim à la cérémonie. Lhapka lui enseigna les mantras psalmodiés par les moines afin d'ancrer leurs pensées, de porter la paix au monde et de se libérer d'énergies négatives.

Ommmm... Ommmm... Ommmm...

— Le *Om* est le son primordial, il nous ramène à la création du monde et de la vie. Nous le disons à chaque moment où nous souhaitons entrer en méditation.

Sa ta na ma... Sa ta na ma... Sa ta na ma...

— Ce mantra est pour toi, Vadim. Il accompagne les changements, les transitions, la chenille qui devient papillon. *Sa*, c'est la naissance. *Ta*, la vie. *Na*, la mort. *Ma*, la renaissance. Comment renaître sans accepter la mort ? À chacune des syllabes, ton pouce doit toucher chacun des autres doigts de ta main.

So-ham.

Tu dois inspirer sur le *So* et expirer longuement sur le *ham*. Ce mantra t'invite à lâcher prise, à sentir combien tu fais partie d'un tout qui, lui, te dépasse. Que tu es conscience individuelle, mais aussi partie d'une conscience collective. L'une sans l'autre n'est rien.

Om mani padmé hum... Om mani padmé hum... Om mani padmé hum...

— Ce mantra, Vadim, t'accompagnera partout. Tu le trouveras sur les portes des maisons, sur les selles des cavaliers, et partout où nous nous rassemblons il est la signature tibétaine de notre prière. Cela signifie « joyau dans le lotus ». Le joyau, c'est cette sagesse du bouddha que nous cherchons tous le long de notre vie. Et régulièrement ces tambours qui venaient faire vibrer tous les organes de son corps...

Assis en tailleur, dans ce modeste monastère accroché à la montagne, Vadim en oublia le temps passé. Il n'était plus qu'un souffle dans la densité d'un présent jamais perçu auparavant comme tel. Bateau aux voiles gonflées par le souffle du monde, il n'était plus qu'un souffle doré au cœur d'une nuit himalayenne.

Dès l'aube, Lhapka et Vadim partirent vers le col de Chak. Très rapidement, l'herbe rase où pâturaient chèvres et moutons gardés par de jeunes bergers laissa place à des sols pierreux désertiques.

Durant la journée, les deux hommes parlèrent peu. À la nuit tombante ils rejoignirent une maison en pierre adossée à la montagne.

— Nous allons dormir là. C'est le dernier refuge avant les neiges éternelles et le passage du col. L'eau de cette source est devenue un symbole. C'est la dernière eau tibétaine que le dalaï-lama a bue avant de franchir la frontière népalaise. Il existe depuis une tradition que nous allons respecter en remplissant une bouteille que nous rapporterons au Mustang et que nous donnerons à boire au premier enfant que nous croiserons pour lui rappeler que l'eau est telle l'esprit, toujours libre même si le Tibet ne l'est pas.

Lhapka fit réchauffer le traditionnel *dalbhat*, composé de lentilles et de riz que l'on mange dans tous les pays himalayens.

Alors que le vent faisait battre la maigre porte de la cabane enfumée, et distinguant à peine le regard du jeune prince du royaume de Lo, Vadim lui posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis la veille.

— Connaissez-vous une jeune femme étrangère du nom de Kam Yil ?

— Le Mustang est un petit royaume de quelques milliers d'habitants. Je crois que je connais tous les adultes qui y vivent. Qu'appelles-tu une étrangère ?

— Je veux dire qu'elle n'est pas du type asiatique des habitants de ce pays. Elle est blonde, la peau blanche, les yeux bleus.

— Et cela suffit-il pour être étrangère ? Un étranger n'est-il pas plutôt quelqu'un qui ne comprend ni les chants, ni les mots, ni les gestes de ceux qui l'ont accueilli et qui reste toujours sur l'autre rive ?

Vadim, au seul regard éclairé par le feu de Lhapka, perçut le sourire de celui qui se moquait un peu de lui.

— Je vais poser ma question plus simplement. Connaissez-vous Kam Yil ?

— Je ne vais pas vous faire attendre, Vadim. Je connais celle que vous cherchez. Elle habite du côté de Lo Manthang, l'ancienne capitale du Mustang.

— Elle est là ?

— À la prochaine lune, à Lo Manthang, commence la fête du Tiji où chaque année nous prions pour la paix du monde. Si elle n'est pas en voyage, elle sera là.

Vadim comprit qu'il était inutile de poser de nouvelles questions. Les réponses viendraient.

Incapable de s'endormir, il sortit dans la nuit. Un ciel étoilé comme il n'en avait jamais vu l'attendait. Chaque étoile semblait briller à quelques millimètres de la suivante. La nuit n'était plus noire, mais un scintillement qui enveloppait la Terre d'une vibration céleste.

— *So-ham*, répéta Vadim, inspirant sur le *so* et expirant lentement sur le *ham*. Lui, la poussière d'étoile dans le sillage d'une chevauchée de cavaliers traversant la nuit.

Vadim s'engagea sur le sentier jusqu'à ce que son pas rencontre la première neige et s'y enfonce légèrement.

— *Sa ta na ma. Sa ta na ma...*

Dans cette neige immaculée, en haut de ces montagnes sacrées, dernières frontières avec le ciel, il confia sa vie aux étoiles, à celles qui vivent, meurent et renaissent ailleurs.

Au loin, vers les Annapurnas qui bordent le petit royaume, il vit la première lueur orangée de l'aube, un rayon rouge dirigé vers un promontoire rocheux, à son aplomb. Comme si quelque part, quelqu'un voulait orienter son regard.

Là, sur ce rocher, les yeux fixes, assise, la queue se balançant dans le vide, une panthère blanche tachetée de brun le regardait. Immobiles, les yeux dans les yeux l'un de l'autre, l'homme et l'animal étaient liés. Le regard de Vadim s'embua.

— *Ommmmm*, vibra sa gorge pour rejoindre le geste initial de la création du monde.

Plusieurs minutes, l'un et l'autre restèrent ainsi. Le ciel rosissait pour célébrer le jour nouveau.

— *Ommmm*, continuait Vadim, presque en silence.

La panthère des neiges, dans un geste d'une souplesse incroyable, finit par sauter du rocher où elle se trouvait. Elle se dirigea lentement vers Vadim, sans le quitter du regard. Arrivée à sa hauteur, tel un chat, elle longea Vadim en frôlant sa jambe. Il tendit sa main et caressa le dos du félin jusqu'à remonter le long de sa queue.

Quand il se retourna, elle avait disparu.

C'est alors que Lhapka sortit du refuge, s'inclina face au soleil levant, puis vint vers Vadim.

Immobile et muet, ce dernier désigna les empreintes laissées au sol par la panthère puis leur disparition soudaine.

Lhapka sourit et dit :

— On l'appelle aussi le fantôme des neiges. Car la voir est impossible pour celui qui la cherche... Seule se donne-t-elle à celui dont le cœur a la couleur de son pelage. Tu es un Sikâri blanc, Vadim. Un esprit reconnu par les animaux, même les plus sauvages, mais un esprit blanc... Comme il existe des loups noirs nourris à la haine, il existe des loups blancs nourris à l'amour.

Les deux hommes se mirent en marche vers le dernier col avant de basculer au Népal, dans le district du Mustang.

Le vent soufflait fort et ils mirent pied à terre, tirant leur monture face aux bourrasques de neige qui leur fouettaient le visage. La tempête forçait et les chevaux avançaient avec peine, s'enfonçant jusqu'au jarret. Vadim avait bouclé sa veste d'alpinisme, le col jusqu'au nez, capuche serrée autour d'une brève fente horizontale par laquelle il pouvait continuer à voir. Autour d'eux, tout n'était plus que blanc. Il n'y avait plus ni sol ni ciel, ni droite ni gauche, plus qu'un brouillard blanc où seule la silhouette plus sombre du cheval qui précédait Vadim devenait le repère à suivre. On ne voyait pas à deux mètres.

Lhapka s'arrêta et Vadim vint à sa hauteur. Il lui cria :

— Ici on appelle cela « les ténèbres blanches ». Un blanc aussi blanc que la plus noire des nuits. Bien des guides ont laissé leur vie dans ces tempêtes qui se lèvent sans prévenir lorsque l'homme tente de tutoyer les sommets des montagnes. Comme un avertissement à ne pas aller plus loin. Mais nous ne pouvons plus reculer, et s'arrêter c'est mourir de gel à tout coup. Quand nous aurons passé le col, nous sortirons du nuage. Mais là, je ne vois plus rien.

— Moi si, lui dit Vadim.

— Que vois-tu ?

— Regarde ! répondit Vadim en lui désignant le sol.

Là, devant eux, trois empreintes de panthère des neiges, tels trois signes sur la piste à suivre.

— Sikâri... lui répondit pensivement Lhapka. Les animaux sauvages sont tes guides et peut-être en es-tu un toi-même. Sikâri blanc...

Vadim avança, suivant les traces du fantôme blanc.

Lui revint en mémoire la partie de chasse de ses 14 ans et les mots du guide originaire du Kamtchatka après qu'il eut survécu au coup de patte d'une ourse sur son torse. « Tu portes en toi un peu du monde des fauves. Mi-homme mi-fauve. »

Chapitre 12

Au creux des mains

Alors qu'il quittait le nuage blanc, après avoir passé le col tibétain, Vadim s'effondra à genoux, bouleversé. À chaque pas dans la misère de ce monde tibétain, écorché de tant de luttes et de résistances, il découvrait des hommes possédant un trésor qui ne devait rien à une quelconque richesse matérielle.

Om mani padmé hum...

Tous ces hommes savaient porter vers la lumière un lotus au creux de leurs mains abîmées.

Lhapka s'approcha de Vadim et lui dit :

— Pleure, mon enfant. C'est à l'instant précis où un enfant découvre l'existence de la mort qu'il quitte l'enfance et son innocence. Désormais, ce qui était infini, éternel comme le jour qui succède à la nuit, prend la forme d'une mésange trouvée sur le bord d'un chemin. « Toute la vie pèse dans la plume du temps », disait ma mère. Ces mots signifient que chaque jour tu es libre de transformer cette vie en une plume légère ou d'écraser la plume de tout ton poids. Alors elle reste au sol. Comme ta vie. Laisse la plume s'envoler, Vadim.

Les deux hommes s'engagèrent sur un sentier qui longeait un torrent fougueux. Parfois, un fragile pont de pierre enjambait le torrent. Les

chevaux hésitaient à s'y engager et il fallait alors les précéder à pied en les tenant par les rênes pour qu'ils suivent leurs cavaliers.

— Parfois il nous faut descendre bien plus bas le long du torrent car au printemps, les ponts sont emportés.

Après le désert blanc des neiges éternelles, ils traversèrent le désert de terre et de pierre où rien ne poussait mais où Vadim découvrit les mantras peints par les hommes sur certains rochers, mais surtout ces pierres gravées à la seule énergie d'une main frappant le granit. *Om mani padmé hum*, apprit à reconnaître Vadim sous toutes les formes.

Puis vinrent les premiers signes de vie, quelques touffes d'herbes avec de petites fleurs blanches dont Vadim découvrit plus tard que cette variété de thym qui poussait à très haute altitude était considérée dans la médecine tibétaine comme une essence redonnant l'énergie vitale à celui qui la perd.

— On croit que la vie est née dans les vallées verdoyantes mais c'est le contraire qui s'est passé. La vie est d'abord née dans le désert.

Depuis ses sanglots, ce col où ses larmes avaient gelé, Vadim parlait peu mais, régulièrement, Lhapka lui disait quelques mots, lui faisant ainsi découvrir, par petites touches, son royaume. Il lui parla des montagnes considérées par les bouddhistes comme les piliers du ciel et les clous de la terre, celles qui relient le très haut au très bas. Celles qui font tenir le monde...

Bientôt ils retrouvèrent la présence humaine au travers de trois jeunes bergers et de leur troupeau de moutons. Les enfants vinrent vers les cavaliers et, reconnaissant Lhapka, posèrent une main sur le cœur en s'inclinant légèrement.

Alors Vadim sortit des sacoches de sa selle la bouteille remplie à la dernière source du Tibet. Les bergers burent chacun à leur tour et s'inclinèrent à nouveau. Lhapka leur sourit et les prit contre lui avec affection.

Tels des repères le long du sentier, des mantras gravés dans la pierre accompagnaient le pas des deux hommes. Certains très rustiques, d'autres travaillés telles des œuvres d'art mais laissés là, sur la terre, parmi les autres. Au loin, dans les falaises, Vadim découvrit les premières maisons troglodytes où vivaient des hommes à la verticale du monde.

— Certaines de ces maisons sont des monastères. Quand l'hiver arrive, les moines les quittent pour une transhumance vers les vallées plus

hospitalières.

Afin de traverser une gorge profonde, les cavaliers durent emprunter une passerelle tendue au-dessus des flots bouillonnants, plusieurs dizaines de mètres en contrebas. L'ouvrage, composé de cordages tressés et de planches de bois dont certaines manquaient, inquiétait le cheval de Lhapka.

— Nous passerons devant avec Sikâri, dit Vadim à son compagnon.

Vadim descendit de cheval et murmura à l'oreille de sa monture :

— Viens, Sikâri, notre chemin à tous les deux est devant.

Et le cheval s'engagea à la suite de Vadim, sans frémir.

Lhapka suivit à son tour.

— Je suis impressionné par la relation que tu as avec ce cheval.

— Je lui ai fait une promesse. Nous sommes tous les deux tenus par cette promesse. Et puis, qui sait, peut-être que dans une autre vie il était un lama du Mustang vivant dans une grotte accrochée à ces falaises.

L'écho de l'arrivée des chevaliers du Tibet avait atteint le village qui se trouvait au début de la petite vallée et ils virent venir vers eux femmes et enfants, chantant un air traditionnel.

— C'est le chant de la fin des moissons. Les paysans ont ramassé l'orge qu'ils feront griller durant tout l'hiver et qui garnira les bols des repas quotidiens.

Au cœur du petit village, un homme les attendait sur le seuil d'une maison plus importante dont l'entrée était marquée par trois chörtens, petites structures dressées vers le ciel en briques et pisé, l'un rouge pour la sagesse, l'autre blanc pour la compassion, le dernier gris pour la protection.

— Voici Kim, mon plus jeune frère. Nous dormirons chez lui cette nuit.

Les deux frères s'enlacèrent, heureux de se retrouver, et Kim salua Vadim joyeusement.

— Alors, c'est vous qui montez Sikâri ?

Vadim écarta les bras comme s'il n'y était pour rien.

— Je ne sais qui du cavalier ou de l'homme a choisi l'autre.

— Tu es un excellent cavalier, Vadim. Je voudrais que tu participes au Yartung, le festival du cheval de Lo Gekar, ajouta Lhapka.

— Mais je ne suis ni moine ni kampa...

— Le chemin sur lequel tu marches n'est-il pas semblable à celui qu'empruntent ceux qui rejoignent les lamaseries pour y suivre les enseignements de la sagesse ?

— Je me sens encore si loin de cette sagesse que je perçois dans chacun de vos gestes.

— Alors c'est que tu es déjà plus sage que fou.

Kim invita les deux cavaliers à le suivre dans une grande salle où une dizaine d'hommes et de femmes étaient penchés sur des cahiers d'écoliers. Aux murs, des flacons de toutes tailles, des bocaux et des corbeilles de plantes séchées.

— Voici les futurs *amchis*. Ici se trouve la dernière école de médecine tibétaine du Mustang. Tous ces élèves apprennent à reconnaître les plantes, les argiles, les minéraux. À les cueillir et à les conserver. Au printemps l'école se fait sur le terrain. Nous partons sur les sentiers du royaume et dormons à l'abri des étoiles. Les amchis sont très estimés des habitants et, partout où nous allons, ils sont nourris par les villageois. Ensuite ils apprennent les préparations ici avant que l'hiver arrive et que nous rejoignons la vallée où ils vont commencer à pratiquer la médecine auprès d'amchis plus anciens.

Kim détailla à Vadim les recettes que préparaient les apprentis :

— La *lokmé* est une plante qui soigne le mal de tête, le *solokorpa* les bronchites, l'*achigonda* le foie. Toi, Vadim, tu prendras du *lug mig*, ça te fera grand bien ! « Lug mig » est le nom d'une déesse tibétaine. C'est de l'aster des Alpes. Il y en avait là où nous avons croisé les jeunes bergers. On la surnomme « l'ennemi des quatre cent quatre maladies » !

— Alors c'est sûrement pour moi, répondit Vadim en souriant.

— *Om mani padmé hum*, chantèrent Lhapka et Vadim avec les futurs amchis avant de rejoindre une grande salle aux murs couverts des *thangkas* colorés représentant différentes scènes de la vie d'un bouddha bleu.

Au sol, un grand tapis et des petites nattes en osier tressé.

— C'est là que nous allons manger et dormir. Sous l'œil protecteur du bouddha de la médecine.

Un bol de *tsampa*, la farine d'orge grillée, sur les genoux, Vadim regardait le grand *thangka* représentant un bouddha bleu drapé de rouge tenant au creux de ses mains une fleur de lotus.

Le bouddha semblait sourire à Vadim. « Tu te moques un peu de moi et tu as bien raison », pensa Vadim en souriant à son tour. Allongé sur sa natte, les yeux dans les yeux de ce sourire, Vadim s'endormit en chantant intérieurement : *Om mani padmé hum...*

La poursuite du voyage de Vadim prit une allure folklorique, bruyante et joyeuse car de tout le Mustang les cavaliers rejoignaient Lo Gekar pour la grande fête du cheval.

Des flancs des montagnes convergeaient des hommes vers le chemin où Lhapka et Vadim se trouvaient. Les retrouvailles étaient joyeuses. Certains des chevaux avaient la queue et la crinière tressées. Sous des selles ornées, des tapis brodés de mantras colorés tombaient sur les flancs des chevaux. Les cavaliers portaient des chapkas ou de larges chapeaux. Déjà, chacun commençait à montrer son aisance avec son cheval et des courses improvisées à travers les champs donnaient lieu à de grands cris d'encouragement. Aux haltes, les hommes se mettaient debout sur la selle des chevaux et exécutaient des figures d'une adresse extraordinaire. Vadim découvrit alors que les Mustangais avaient délaissé le thé au beurre de yack pour la bière qui n'était pas pour rien dans les éclats de voix qui rendaient la caravane de cavaliers bien plus bruyante que celle des nomades du sel.

La joie se lisait sur tous les visages et Lhapka n'était pas le dernier à lancer son cheval au galop pour franchir des ruisseaux tumultueux.

Habillé de sa parka d'alpiniste rouge, Vadim était très reconnaissable au sein de ce convoi. Certains hommes tenaient à la verticale des lances et il découvrit la virtuosité des cavaliers posant un large anneau au sol et arrivant au galop, les uns face aux autres, à qui attraperait le cercle en bois du bout de sa lance.

Un jeune cavalier avait rejoint Lhapka.

— Voici mon neveu, Wangyé. Ce n'est pas la première fois qu'il va au festival de Yartur.

— Elle est très belle, ta lance toute sculptée ! lui dit Vadim.

— Je me suis entraîné toute l'année. Tu veux essayer ?

Vadim apprit à tenir la lance serrée contre son bras et à élaner Sikâri pour attraper l'anneau au sol. Il était très adroit et gagna autant qu'il perdit contre les cavaliers qui le défiaient.

Wangyé le prit à part et lui dit :

— Je vais te donner un conseil. Tu ne dois pas t'occuper du cavalier qui te fait face. Tu as un cheval étonnant, il semble te comprendre sans effort. D'autres ont besoin aussi de tenir leur monture. Toi, tu dois seulement te préoccuper de l'anneau en bois. On essaye ?

À deux reprises Vadim gagna l'anneau et Wangyé le félicita :

— Bravo ! Et bravo à Sikâri. Avec ce cheval tu peux tout faire !

Tout autour de Lo Gekar, des campements de fortune avaient été installés.

Vadim quitta Lhapka, voulant le laisser libre de ses échanges avec tous ceux qui venaient vers lui. Au-dessus du village, il poussa la porte du monastère déserté de ses moines et moniales. Là, assis en tailleur, face à un immense gong orné au centre duquel l'éternel mantra tibétain figurait, il arracha une feuille de son carnet et écrivit ces mots que je reçus bien plus tard :

Cher Yann,

Je suis loin de Bréhat mais je repense à l'archipel.

Je suis loin de la mer, au Mustang, dans ce royaume habité par les plus hautes lumières. Ici le temps a la légèreté d'une plume. Les pieds de l'homme touchent à peine le sol tant sa prière est de chaque instant.

Depuis longtemps mon échiquier est vide, j'ai vu s'abattre mes tours et j'ai cessé de protéger ma reine et mon roi. Le Mustang est un pays où le trésor n'est pas dans les mains du roi, mais dans celles de jeunes enfants habillés de pourpre et de safran qui portent dans leur cœur une fleur de lotus. Je n'oublie pas les rivages de Bréhat, et le feu dans la cheminée de la Gabinière. Je crois que j'ai compris ici combien on pouvait passer une vie entière à prendre soin d'un jardin sans jamais rencontrer l'ennui. Le monde est plus petit qu'il n'y paraît et le jardin plus grand qu'il n'y paraît également.

En réalité, les drapeaux de prières qui flottent au vent dans les montagnes de l'Himalaya tentent de relier les hommes par-delà les sommets. N'est-ce pas le propre d'un archipel que de créer l'unité d'un ensemble d'îlots séparés les uns des autres ? Et s'il était là le grand destin de l'humanité ? Transformer l'isolement de chaque île en archipel ? Offrir à chacun la possibilité d'être profondément lui-même, différent et unique, mais intimement relié à tous les autres, responsable de tous.

Dans chaque fleur il y a l'entièreté de la vie. Malgré toutes les frontières traversées, le voyage que j'accomplis n'est finalement qu'intérieur et tient, comme la fleur du lotus, dans mes deux mains jointes.

Comment vont les fleurs de ton jardin ? As-tu réussi à créer l'agapanthe rouge ?

Avec mon affection,

Vadim Favenec

Chapitre 13

L'anneau

Dès l'aube Wangyé vint réveiller Vadim. Partout, dans le campement anarchique installé pour le festival, une animation joyeuse régnait.

— Tu dois venir. Tous les participants au Yartur se joignent à la prière du matin.

Tous, en effet, convergeaient vers le centre du camp où une grande prairie était destinée aux démonstrations des cavaliers et à la tenue des tournois. Mais auparavant plusieurs centaines de lamas occupaient le centre de cet espace. Jeunes et vieux, femmes et hommes, entourant un immense gong placé face au soleil levant et vibrant à sa lumière.

Lhapka était accompagné d'un groupe de cavaliers en tenue d'apparat et des moines les plus âgés dont l'un d'eux présidait à la cérémonie. Un jeune lama se trouvait à la droite du gong et attendait chaque signe de tête de son maître pour frapper le cœur du grand disque cuivré.

À chaque coup de gong, un long *Om* de tous les participants répondait, ne s'achevant qu'à l'extinction du son et de son écho dans les montagnes. Cent huit coups de gong, telles les cent huit perles du mâtâ qui symbolisent la répétition des mantras accompagnant la méditation et permettant à la lumière d'éclairer l'obscurité.

Vadim fut frappé par la concentration de chacun et l'unité de tous alors qu'il reconnaissait les visages des géants brutaux et passablement ivres qui, la veille, occupaient bruyamment la nuit tombante.

La fin de la prière fut marquée par une envolée de colombes dans le ciel habillé de nuages blancs de Lo Gekar.

Vadim alla chercher Sikâri dans un enclos où tous les chevaux étaient gardés par de jeunes enfants. Son cheval était seul, à l'écart, comme si ses

congénères n'osaient trop s'en approcher.

Vadim avait quitté sa parka rouge pour le manteau traditionnel en peau de yack. Observé par tous les enfants, il s'approcha de Sikâri et lui tendit la main. Le cheval doucement inclina la tête et il put le seller et y accrocher un licol tressé de cuirs colorés et orné de grelots.

Wangyé rejoignit Vadim et lui tendit une belle lance sculptée.

— Voici pour toi, c'est celle de Lhapka.

— Merci. Mais tu crois que je peux ?

— Tu ne peux pas, tu dois ! C'est un honneur que te fait mon oncle. Que cela te porte chance !

Vadim s'approcha avec Sikâri de la grande prairie désormais dévolue aux tournois.

S'y succédèrent de multiples épreuves : sauts d'obstacles, courses circulaires où chaque cavalier pouvait jouer des coudes et désarçonner ses concurrents afin d'arriver le premier, exercices de voltige pouvant associer jusqu'à quatre chevaux différents et leurs cavaliers pour des figures inimaginables d'équilibre... Vadim était impressionné par l'adresse de ces hommes et de ces femmes qui semblaient être nés un cheval entre les jambes et ne jamais en être descendus.

Vint le tour du jeu de l'anneau. Deux pistes parallèles permettaient des joutes éliminatoires entre tous ceux qui le souhaitaient. À chaque vainqueur était remis un foulard rouge, remplacé par un jaune en cas d'échec. Plusieurs centaines de cavaliers s'affrontèrent ainsi tout au long de la journée. Chaque face-à-face ne durait que quelques minutes. À deux cents mètres l'un de l'autre, les deux adversaires s'élançaient vers le point central où l'anneau reposait au sol.

Le spectacle était au rendez-vous car il fallait aller vite puis, au dernier moment, se pencher pour que la lance frôle le sol sans s'y enfoncer avant de la relever sans perdre l'anneau. Si aucun des cavaliers n'y parvenait du premier coup il devait faire volte-face et revenir vers la cible. Les chevaux pouvaient alors ruer et mettre à bas leur maître. La poussière accompagnait chaque duel tout comme les cris des spectateurs et les rires des enfants quand l'un ou l'autre chutait.

Vadim excellait à ce jeu. Il appliquait les conseils de Wangyé et pouvait compter sur la dextérité de son cheval. Sikâri semblait lui aussi se prendre au jeu, lançant un hennissement à chaque départ de chevauchée comme

pour impressionner le cheval adverse. Très souvent il arrivait le premier vers l'anneau et c'était alors à Vadim d'agir sans coup férir.

Petit à petit le nombre de cavaliers munis d'un foulard rouge finit par diminuer jusqu'à ce qu'il n'en reste que huit pour les quarts de finale.

La lumière du soir s'installait, faisait rougeoyer les neiges des sommets himalayens. Sur le bord de la piste, plusieurs fauteuils en bois sculptés et peints de rouge et de doré furent installés. S'assirent alors Lhapka, quelques notables locaux et les grands maîtres des lamaseries.

Vadim et les sept autres cavaliers se présentèrent devant eux pour une dernière bénédiction.

Les huit chevaux avaient de l'écume au bord des naseaux, trace des multiples combats précédemment gagnés. Sous leurs chapkas poilues et dans leurs manteaux de peaux, les prétendants à la victoire se tenaient droit, la lance vers le ciel. Vadim suivait le mouvement, veillant à participer au mieux à cette tradition festive.

À deux reprises il attrapa l'anneau de nouveau. Chaque fois, la foule scandait ce nom devenu commun au cavalier et à sa monture : « Sikâri, Sikâri, Sikâri ! » À deux cents mètres de son adversaire, il était prêt pour la demi-finale. Il appuya une nouvelle fois légèrement la jambe contre le flanc de son cheval et le lança ainsi à vive allure, l'accompagnant d'un : « Va, Sikâri ! »

Face à lui, un cheval blanc magnifique.

Les deux équipages galopèrent à une allure similaire et allaient atteindre l'anneau au même moment. À cet instant, oubliant les conseils de Wangyé, Vadim leva les yeux et croisa le regard de celui qu'il affrontait. Il n'en fallut pas plus pour que la pointe de sa lance se fiche dans le sol et que Vadim, tel un sauteur en hauteur au bout de sa perche, fasse un magnifique soleil avant de s'affaler dans la terre dans un nuage de poussière.

Endolori de toute part, un peu vexé, n'entendant pas la foule applaudir celui qui l'avait battu, il vit Sikâri s'approcher de lui, baisser sa tête avec un regard qui semblait dire : « Moi je veux bien faire le mieux possible mais toi, t'as vraiment pas assuré. »

Le dos endolori, un poignet qui l'élançait, Vadim remonta sur son cheval et rejoignit l'enclos pour l'y laisser.

— Repose-toi. Tu as raison, je n'ai pas assuré.

Wangyé qui l'avait rejoint lui dit :

— Mais pourquoi, Vadim ? Tu ne m'as pas écouté...

— Je sais, Wangyé, je ne devais pas cesser de regarder l’anneau.
— Bien sûr !
— Sans doute n’avais-je pas envie de me retrouver, moi l’étranger, à risquer de devenir le vainqueur de ce grand tournoi. C’est bien ainsi. Je vais aller m’allonger un peu.

La nuit était tombée quand Vadim se réveilla.

Le camp brillait de multiples brasiers, et résonnait de chants et de musique. Au travers des fumées qui montaient au ciel, la lune semblait danser, participant ainsi à la joie de la fête des hommes.

Vadim se dirigea vers un chörten si grand que l’on pouvait y rentrer, à l’intérieur duquel brillait une simple lampe à cette huile odorante de beurre ranci. Obligé de se courber pour y pénétrer, Vadim s’assit devant le regard d’un bouddha qui paraissait lui sourire.

Oum mani padmé hum...

À plusieurs reprises il chanta à peine, murmure de chant, telle une psalmodie venant de la nuit du temps, il s’inclina devant cette figure qui ouvre la voie à celui qui cherche un peu de sagesse dans la folie du monde.

Une femme âgée entra à son tour dans la petite chapelle et s’assit à ses côtés. Puis elle lui prit la main. Entre ses doigts il sentait cette peau que le temps avait tannée. Rugueuse et pleine des rides qui viennent quand la peau s’apprête à quitter des os qui ont beaucoup marché.

— *Saaat nam, saaat nam, saaat nam...*, entonna la femme d’une voix étrangement jeune.

Pressant la main de Vadim, et lui enjoignant de la rejoindre, il unit sa voix à celle de la vieille femme sans connaître le sens des mots, mais suivant celle qui avait tant marché avant lui. Il resta ainsi longtemps, accédant à un état de conscience où il ressentit la force d’une lumière bleue enveloppant tout son être. Le temps passa jusqu’à ce qu’il comprenne que la main qu’il tenait dans la sienne n’était plus là. Alors il sortit pour rejoindre le grand feu auprès duquel Lhapka et ses amis mangeaient et buvaient la bière d’orge.

En passant à côté d’un groupe de jeunes gens, il se trouva au moment où l’un d’eux mimait sa déconvenue du jour : le cheval lancé à plein galop le

front baissé, le cavalier fier avec sa lance bien droite et qui d'un coup la plante et, patatras, qui roule au sol en faisant de multiples pirouettes.

Chacun des membres de cette petite assemblée éclata de rire, ce qui fit également revenir le sourire sur le visage de Vadim. Tout cela était effectivement fort drôle.

Quand Lhapka vit Vadim approcher, il se leva et le prit dans ses bras.

— Bravo, mon ami ! Tu es décidément un grand cavalier.

— Mais un piètre élève qui n'a pas suivi les conseils de ton neveu.

— Peu importe. Tu fais honneur à ton cheval. Assieds-toi.

— Lhapka, que signifie *Saaat nam* ?

— C'est un mantra très puissant. Celui de l'intuition. Celui que l'on prononce quand on doute, que l'on cherche et que l'on a besoin d'être guidé.

— Alors c'était bien à moi que cette vieille dame s'adressait.

— Ils sont rares, Vadim, ceux qui connaissent leur chemin. Seuls ceux qui se perdent ont une chance de se trouver...

— Alors j'ai toutes mes chances. Quand pourrai-je voir Kam Yil ?

— Mais tu l'as déjà vue, mon ami !

— Comment ! Quand donc ?

— Tout à l'heure... C'est elle qui t'a fait chuter de ton cheval en plantant ta lance dans le sol...

Ainsi, ce regard qu'il avait absolument voulu croiser, c'était elle. Celle qu'il cherchait depuis si longtemps était là, sur ce toit du monde où les étoiles du ciel semblent se confondre avec les étincelles de feux humains. Ce regard à peine entrevu au cœur d'une chapka dont jamais il aurait pu penser qu'elle recouvrait le visage d'une femme.

— Où puis-je la trouver ?

— Elle n'est sûrement plus là ce soir car elle a dû rejoindre l'école de Tsarang où elle enseigne. Tu la verras demain... En attendant, mange et bois ! La bière est fraîche et la nuit joyeuse !

Chapitre 14

Tsarang

Le lendemain matin, dès la première lueur, malgré une nuit sans sommeil, tentant de trouver une position qui ne fasse pas mal à l'une de ses côtes atteintes par sa chute, Vadim entreprit de rejoindre le monastère de Tsarang où se trouvait Kam.

Le ciel himalayen avait la pureté des premiers âges de la Terre. La rencontre de la nuit et du jour était telle un enfantement. Se peut-il que la petite prise qui ouvre un passage dans la verticale de la vie ne puisse se voir qu'à ce moment unique où le premier rayon du soleil déclare son amour au jour ?

Alors qu'il arrivait aux abords du monastère, un vieil homme courbé sur une pierre à moudre la farine lui fit signe de s'arrêter. Il affichait un grand sourire et lui mima une scène qui fit vite comprendre à Vadim qu'il était parmi les spectateurs du tournoi de la veille. Il comprit que sa légende était désormais installée et qu'elle nourrirait les petits théâtres de marionnettes que l'on trouve dans les rues des villes népalaises.

Vadim voulut poursuivre son chemin, l'homme l'arrêta de nouveau de la main.

— Je ne peux pas entrer ? lui demanda-t-il tout en indiquant d'un mouvement de la main sa volonté d'avancer.

« Non », lui fit signe de la tête son interlocuteur tout en mettant un doigt sur sa bouche pour lui imposer le silence.

Décontenancé, Vadim voyait le grand portique en bois, fraîchement peint de jaune et de rouge, à quelques mètres de lui, et cette interdiction formulée par le vieillard qui advenait si près du but tel un nouvel enseignement à recevoir. Il est des situations où seule la résignation est la bonne décision.

Qu'aurait signifié de forcer le passage en ce lieu, si près de celle dont il savait qu'elle était le seul sens de sa quête ?

Vadim attendit.

Il regardait l'homme tourner le moulin de sa pierre et transformer les grains de l'orge en farine. Il y avait là quelque chose de primitif, ou de premier au sens où ce geste racontait toute l'histoire de ce moment où l'humanité embrassait la terre pour s'en nourrir. Où les nomades devenaient sédentaires, découvrant que le grain pouvait être semé, la plante cultivée, puis récoltée afin de donner le grain à nouveau. Que de tous les grains, il suffisait de n'en garder que quelques-uns pour pouvoir encore semer et accompagner un cycle continu. Les autres grains pouvaient rejoindre les greniers, être moulus et donner le pain des hommes, le pain que l'on partage sur tous les continents, quelle qu'en soit la céréale d'où il provenait, sa forme ou son odeur.

Vadim finit par s'approcher en faisant signe au vieil homme qu'il souhaitait l'aider. Et il fit tourner cette roue de pierre comme on fait tourner la roue du temps, du présent qui retourne au passé pour en revenir toujours. L'homme versait l'orge et Vadim broyait les grains. L'un et l'autre se souriaient. Et de ce moment, Vadim m'en parla comme d'une révélation.

Dans cette montagne, à deux pas de cette femme, il fut ramené à la plus essentielle des tâches : contribuer à nourrir le monde... prenant conscience de l'humilité de ce geste sans cesse recommencé du paysan comme du meunier. De ceux qu'on ne regarde plus alors que ces mouvements ne peuvent pourtant jamais s'interrompre car ils sont les plus essentiels à la vie des hommes.

Un grand coup de gong retentit dans le petit monastère et l'homme fit alors signe à Vadim qu'il pouvait avancer. Le jeune homme franchit le grand porche orné entouré de deux sublimes chörtens blancs où deux regards peints semblaient le fixer. Dans cette petite cour, une femme portant l'habit traditionnel des moniales, le crâne rasé, vint vers lui et lui demanda dans un anglais parfait :

- Je m'appelle Yahnaa. Que voulez-vous ?
- Je cherche Kam Yil. Elle est bien ici ?
- Oui, elle enseigne.
- Vous pouvez la prévenir de ma venue ?
- Oui. Mais qui êtes-vous ?

- Vadim. Un ami de Lhapka. C'est lui qui m'a indiqué où la trouver.
- Et d'où venez-vous ?
- De loin, de très loin. De Russie, de Chine, de France...
- Je vais voir. Restez ici.
- Merci, Yahnaa.

La jeune femme revint peu de temps après.

- Savez-vous où vous êtes ?
- Dans une école.

— Oui, une école un peu particulière. Ici ne sont formées que des moniales. L'enseignement des femmes est un enjeu majeur au Népal comme dans beaucoup de pays où, si elles ne sont pas instruites, elles sont dévolues aux tâches domestiques ou agricoles. Tsarang a été créée pour accompagner l'émancipation des jeunes filles, en particulier les plus pauvres. Kam enseigne ici la médecine traditionnelle, la poésie et les échecs.

- Quand pourrai-je la voir ?

— Quand vous voulez mais ces jours-ci les moniales sont en retraite de silence, guidées par Kam Yil. Vous pouvez vous y joindre comme spectateur silencieux mais ne pourrez échanger ni par écrit ni par oral.

Vadim n'en revenait pas de ce nouvel événement qui venait retarder un moment tant attendu.

- Combien de temps dure cette retraite ?

— Cinq jours. Elle a commencé ce matin et s'achève par une journée de marche vers le temple de Lo Manthang pour la fête du Tiji.

Cinq jours de retraite de silence. Vadim avait envie de rire tant la vie vous joue parfois de drôles de tours.

Il entra dans une vaste salle aux murs ornés de mantras calligraphiés tels des œuvres d'art. Le plafond en boiseries colorées faisait alterner des poutres rouges et d'autres d'un jaune safran lumineux.

Là, assises le long des murs sur de petits bancs de bois, trente jeunes femmes, le crâne presque rasé, enveloppées dans l'habit traditionnel pourpre, étudiaient en silence des textes écrits sur de grands parchemins sombres.

À l'arrivée de Vadim, certaines levèrent la tête puis rapidement ramenèrent le regard à l'étude de leurs documents. Les autres semblaient

n'avoir même pas perçu sa présence. Au bout de la salle, assise en tailleur, une femme, les yeux clos, les bras reposant sur ses genoux, les pouces rejoignant les majeurs, méditait. C'était elle...

Vêtue d'un assemblage de tissus allant du jaune au rouge, une grande étole orange autour des épaules, elle était bien là. Le visage calme, les cheveux blonds rassemblés en queue-de-cheval à l'arrière de la tête, les traits fins, une bague noire avec un point blanc à l'annulaire de la main gauche.

Kam... Élise... Venise... Paris...

Vadim s'assit à l'autre bout et attendit. Ainsi passa un long moment... Une heure... deux ?

Quelles sont les mesures du temps en ces lieux ? Y a-t-il d'autres rythmes que ceux de la nuit et du jour, de l'été et de l'hiver ?

Vadim regardait le visage de la jeune femme comme pour y décrypter des mantras nouveaux.

Puis, d'un coup, tout en douceur, comme pour le prévenir, elle ouvrit les yeux. Est-il un bleu qui soit si pur, la pupille bordée d'or, le regard qui voit au-delà du regard ?

Si Vadim avait été à cheval, assurément il en serait tombé de nouveau...

Elle lui sourit. Tendre sourire, calme sourire, bouleversant sourire. Et Vadim tenta aussi de lui répondre mais ses yeux s'embuaient et les larmes rejoignirent la commissure de ses lèvres.

Le sel de sa terre. Le sel transporté par des caravanes venues de si loin dans son âme. Le sel provenant d'un lac glacé qui, enfin, au rayon de la lumière de ce toit du monde où le soleil est au plus proche, dégelait. De ce premier échange de regards, dans la tendresse de ce premier mouvement entre deux âmes, naquit tout ce qui devint dès lors un lotus au cœur des mains de Vadim.

Le gong retentit et chacune des moniales se leva. À son tour Kam leur emboîta le pas faisant signe à Vadim de les suivre. Traversant une cour fleurie de roses trémières et ceinte de grands rouleaux de prière cuivrés que chacune tour à tour accompagna d'un mouvement de la main, les jeunes femmes rejoignirent une salle où trente-deux bols attendaient.

Chaque moniale à sa place, Vadim s'assit à la gauche de celle qu'il ne pouvait ainsi plus regarder mais dont il sentait l'aura. Dans tout son corps, il

perçut une vibration provoquant des vagues de chaleur du bas de son dos à la jointure de ses épaules.

Toutes mangeaient et Vadim, lui, restait immobile, incapable d'aucun mouvement, assis en tailleur, la paume des mains tournée vers le ciel. Jusqu'à ce qu'elle place une main dans la sienne...

Simplement, comme une plume du temps venue de si loin et qui se poserait enfin sur le présent du jour.

De nouveau, il pleura. Il repensa aux mots de la vieille femme de la chapelle de Lo Gekar : *Saat Nam...* Deux femmes qui, à une nuit d'intervalle, prenaient sa main dans la leur. L'une aux confins de la carte de la vie, l'autre qui fait vibrer la lumière et modifie les couleurs du temps.

Ainsi durant quatre jours, il accompagna la vie des moniales, de séances d'étude en grandes méditations accompagnées de leurs mâtâs aux cent huit perles. Le troisième soir, alors que la nuit était sombre et sans étoile, que les vents enivrés du froid des sommets du Dhaulagiri soufflaient, Kam retrouva Vadim dans la grande pièce de prière, défit le chapelet de perles à son poignet pour le mettre à celui de Vadim.

Jour après jour, malgré le silence, l'un et l'autre se rencontraient vraiment. Les regards étaient francs, profonds et directs, les corps se parlaient sans se toucher jamais. Finalement, fallait-il vraiment des mots aux humains pour s'aimer ? se demandait Vadim, ou tout cela se passait-il ailleurs, dans un endroit, un espace, où sans rien y pouvoir, sans rien en vouloir, les âmes se rencontrent et se reconnaissent ?

Quatre jours où Vadim ne cessa d'être emporté par la vague, montant au sommet des marées, puis échouant sur le rivage, tel un coquillage trouvé par les doigts d'un enfant. Il médita ces mots du maître zen japonais Shunryu Suzuki accrochés sur un mur : « Au début les montagnes sont les montagnes, les eaux sont les eaux. Puis après un premier aperçu de la vérité, les montagnes ne sont plus les montagnes, les eaux ne sont plus les eaux. Après l'éveil, les montagnes sont de nouveau des montagnes, les eaux de nouveau des eaux. » Il alterna ce vide le plus vide et ce plein le plus plein. S'échappant à lui-même, oubliant jusqu'au temps, jusqu'à la faim et se retrouvant seul la nuit sous le regard semblant lui sourire d'un bouddha qui avait épousé les traits de Kam.

À l'aube du cinquième jour, elle vint le trouver et lui signifia de l'accompagner dans une petite pièce dont il comprit qu'elle était sa chambre

et son bureau. Là, des livres occupaient tous les murs, rangés au sein de bibliothèques anciennes cirées et lustrées. Une immense fenêtre embrassait le paysage vers la vallée et les hautes montagnes. Sur une table en bois, du papier, des pinceaux et de l'encre à calligraphier ainsi qu'une photo où Vadim reconnut le dalaï-lama. Au sol, un tapis d'épaisse laine blanche et deux coussins qui entouraient un échiquier...

Elle désigna à Vadim l'un des deux coussins et s'assit sur l'autre. À la droite de l'échiquier, un tas de cartes, face retournée.

Kam prit deux pions, un noir et un blanc, et les mit dans son dos avant de présenter ses mains, poings fermés, à Vadim pour lui faire choisir sa couleur. Vadim tomba sur les blancs et entama la partie. C2-C4. À quoi elle répondit par A2-A3. Vadim enchaînant par B2-B3. Qui fut suivi d'une sortie du cheval noir de C1 en B3.

La jeune femme mélangea alors le paquet de cartes et le reposa à l'envers en invitant Vadim à découvrir la première carte. Y était indiqué en anglais : « Retirer les deux pions les plus à droite de chacun des joueurs. »

Vadim commença par regarder son adversaire avec un immense étonnement, puis éclata de rire. Elle lui répondit par un grand sourire et retira deux pions blancs et deux pions noirs qu'elle plaça au bord de l'échiquier. C'est ainsi que, tous les quatre coups, une carte était tirée, invitant les joueurs à modifier le jeu. Parfois des pièces devaient se mouvoir, dans la mesure où l'endroit qui était désigné n'était pas occupé par une autre pièce ; à d'autres moments certaines disparaissaient brutalement comme ce fut le cas pour deux chevaux de l'échiquier qui n'avaient rien demandé à personne. Ainsi, en permanence, les joueurs devaient s'adapter, revoir une stratégie, en imaginer une dont ils savaient qu'elle pouvait être bousculée tous les quatre coups. Vadim souriait en imaginant que c'était ainsi que s'était préparée celle qui avait battu Deep Blue, l'ordinateur d'IBM, à Venise. L'intuition, l'humour, le hasard rencontraient là le monde si sérieux des échecs.

Vadim perdit la partie, coucha son roi et fit un grand sourire à Kam.

Ils rejoignirent les jeunes moniales devant l'école de Tsarang et se mirent en marche vers Lo Manthang.

Marche silencieuse le long d'une rivière empierrée qu'il fallait suivre jusqu'à sa source.

Capitale historique du royaume du Mustang, Lo Manthang est ceinte de murs dans un territoire quasi désertique. Cent vingt maisons, trois monastères et le palais royal composent la ville que les pèlerins de Tsarang rejoignirent en milieu d'après-midi. Lo Manthang était en fête. Une fête plus douce et spirituelle que le festival du Yartur des cavaliers. Tout n'était que chant, processions, prières, musiques et danses.

Ils assistèrent à la dernière prière du grand monastère où Vadim comprit plus tard qu'il avait été le lieu de la formation de Kam quand elle arriva de Lhassa. C'est aussi dans le palais royal que le dalaï-lama vint passer les premiers mois de son exil et où il lui arrivait de revenir encore régulièrement. Ce lieu était considéré comme l'un des endroits où le bouddhisme tibétain était enseigné sous sa forme la plus authentique.

Au dernier coup de gong de la prière, le silence des retraitantes fut rompu. Les jeunes femmes se mirent alors à parler et à rire comme si se déversaient des journées de mots retenus et qui coulaient en cascade.

Les derniers rayons du soleil réchauffaient encore les ombres sur le parvis du monastère. lorsque Vadim prit la main de Kam et l'emmena à l'écart, là où de nombreux drapeaux de prière flottaient accrochés à un grand mat.

Lui aussi avait quelque chose à dire qui emplissait son cœur et son âme tel le feu d'un brasier qui couvait et qui d'un coup s'oxygène au vent.

Il la regarda, accrocha ses yeux aux siens et, prenant sa respiration, lui dit :

- Élise... Kam... peu importe. Je...
- Non, Vadim. Je suis ta sœur.

Chapitre 15

Camille

Il est des nuits qui n'en sont pas. Des nuits sans sommeil, des nuits éclairées comme en plein jour. Ainsi fut celle que le frère et la sœur passèrent à Tsarang. Vadim découvrit une histoire bien différente de toutes celles auxquelles il aurait pu s'attendre.

— Mon prénom est Camille, il est devenu Kam Yil lorsque j'ai rejoint l'orphelinat où j'ai été déposée avant d'intégrer l'école de Wiangsu. Ici, tout le monde m'appelle Kam. Je ne connais pas mon véritable nom de famille. Un jour, il y a près de quinze ans, un colis de Russie est arrivé à Wiangsu, une consigne précisait qu'il devait m'être remis à mes 12 ans. Le jour de mon anniversaire, j'ai ouvert un paquet qui comportait un plateau d'échecs, des pièces en bois où les fous avaient été remplacés par des ours, un carnet noir rempli d'annotations d'échecs et cette médaille au bout d'une chaîne en or. Le tout accompagné de quelques phrases : « Ne partage avec personne ces mots. Tu mettrais ton confident en danger autant que toi-même. Tu as un demi-frère. En songe, je vous ai vus réunis. Vous étiez l'un et l'autre accomplis. Ne le cherche pas. C'est lui qui te trouvera au moment qui sera le bon. Ta mère qui s'en va quitter ce monde. »

Kam tendit la médaille à Vadim. D'un côté se trouvait une Vierge finement ciselée et de l'autre un prénom : « Morgane ».

— Chaque fois que j'étais face à une glace, que je voyais mon visage, mes yeux, que je brossais mes cheveux, je savais que je n'étais pas comme les autres pensionnaires de l'école. D'abord je voulus tenter de vivre comme avant, mais il y avait ce jeu d'échecs et le carnet... Alors j'ai plongé dans tes mots. Dans tes notes, devrais-je plutôt dire. Je ne te cherchais pas. Je n'avais comme indice que ton prénom, la Russie et ton carnet. Sans le

savoir, c'est maître Shuan qui m'a aidée à te trouver. Un jour où il t'avait vu jouer sur la vieille télévision en noir et blanc qui retransmettait la finale du Championnat du monde de Varsovie, il m'a appelée en me montrant un homme masqué avec son brassard rouge. J'ai vu ton jeu et j'ai eu une intuition. Je suis partie chercher le carnet noir et j'ai retrouvé une partie presque identique à celle qui se jouait. Tu représentais l'URSS. Mon intuition est devenue conviction. Respectant les mots de celle qui se disait ma mère, je n'ai rien dit à personne, mais je savais.

Vadim écoutait Kam et n'en revenait pas. Ainsi, toute sa vie, les échecs avaient marqué son histoire, lui avaient permis de s'affranchir, de grandir, de lutter pour la liberté des hommes, de partager la souffrance de prisonniers, et finalement de retrouver une sœur à l'autre bout d'un monde.

— Je t'en ai d'abord voulu. J'aimais tant jouer aux échecs. Moi, l'orpheline, je jouais avec un vieillard dans la fumée de son antre quand toi tu voyageais à travers le monde, bénéficiant des égards qu'on accorde aux plus grands. Mais surtout, toi, tu avais eu l'amour d'une mère. Pourquoi pas moi ?

— Ça n'a pas été si simple, Kam...

— Tu me raconteras. Mais laisse-moi continuer d'abord. J'ai voulu être comme toi. J'ai voulu devenir la plus forte et j'ai passé des nuits, à la seule lueur d'une mèche trempée dans le beurre ranci à apprendre, à étudier les mouvements des pièces sur l'échiquier, à noircir à mon tour des cahiers où j'explorais l'infini des combinaisons de ce jeu. Maître Shuan a accepté de m'entraîner, à en perdre la vue. Cet homme m'a tout appris : le dessin des lettres, les échecs et le sens de la vie, la découverte des mots des maîtres philosophes chinois. J'ai découvert avec lui les propositions de Lao Tseu, le taoïsme, mais aussi les pères de l'Église chrétienne et, bien sûr, le bouddhisme. Confucius ne me quitte jamais, tu connais ?

— Non...

— Je me suis rendu compte plus tard qu'il m'avait donné les clés de l'usage du monde. Il m'a aussi offert une sœur d'âme, Tsihuan, sa fille, qui à son tour fut ma partenaire d'échecs mais aussi de rires et de chants. Jusqu'au jour où il décida de m'envoyer à Lhassa. « Parce que ici c'est trop petit et que tu es trop grande », m'avait-il dit. Mêlant mes larmes à celles du vieux maître et de sa fille, je suis partie.

— Il m'a raconté ce départ, avec son fils.

— Oui, c'est à Lhassa que j'ai compris que je me trompais de combat en passant mes nuits à jouer contre un « toi » invisible et que les valeurs enseignées par maître Shuan sont devenues clairvoyance. Si je voulais lui être fidèle, témoigner de ma reconnaissance à l'égard de tout ce qu'il m'avait donné, il fallait que j'épouse une cause plus grande que ma simple personne. Que la seule réalisation de moi-même, l'obtention d'une quelconque réparation, était misérable en regard de ce que vivait le peuple de Lhassa. C'est ainsi qu'à l'occasion d'un long enseignement qu'il était venu donner au monastère de Sera, je rencontrai le dalaï-lama et décidai de me mettre à son service comme calligraphe. Je réalisai pour lui des mantras ornés qui lui servaient d'offrandes à ceux qu'il rencontrait. Un jour, nous jouâmes aux échecs, c'est un joueur exceptionnel, d'une modestie à toute épreuve et qui ne manque jamais d'humour. C'est lui qui m'a offert le jeu de cartes avec lequel nous avons joué et qui m'a proposé l'idée du tournoi de Venise contre Deep Blue. Auparavant j'eus l'occasion de l'accompagner lors de quelques déplacements internationaux, participant à la délégation diplomatique représentant un Tibet libre. Ainsi je fus formée à l'art de la controverse, de la discussion, de l'argumentation. J'étais à ma place. Juste et utile. Lors des voyages j'étais telle une clandestine, présentant un faux passeport au nom d'Élise Redford quand cela était nécessaire. Je savais que si le régime chinois me trouvait je passerais le reste de ma vie en prison. Un jour, j'appris que j'allais être à Paris en même temps que toi. Avec l'aide des gardes qui accompagnent tous les déplacements du chef des Tibétains, je décidai de te rendre ce qui t'appartenait : le jeu et le carnet. Mais je voulais également t'inviter à découvrir un chemin, une autre voie d'accomplissement que celle du seul combat autour d'un plateau d'échecs et de ses pièces de bois. Tu as visiblement reçu mon message...

— On ne peut mieux, répondit Vadim en souriant.

— Tu ne m'en veux pas ?

— Non, je t'en suis reconnaissant. Comment ne pas l'être quand on a trouvé le mode d'emploi pour faire battre son cœur. Pourquoi n'as-tu pas continué à jouer en compétition ?

— Tout déplacement met en danger ceux qui vivent autour de moi...

— Comme à Lhassa.

— Oui, répondit Kam, les yeux embués. Comment sais-tu cela ?

— J'ai suivi pas à pas ton chemin. Partout où tu es passée je suis allé pour te retrouver. J'ai parlé avec ceux qui t'ont accompagnée, ceux qui t'ont

aimée, t'aiment encore, je crois. Cet anneau à ton doigt... Il te vient de Sojyal, non ?

— Oui.

— J'ai aussi quelque chose pour toi.

Vadim lui tendit le bracelet de Yihuan qu'elle reconnut immédiatement. Ce fut à son tour de laisser des larmes couler doucement alors que Vadim la prenait avec tendresse dans ses bras. Comme un frère avec une sœur.

Vadim entreprit alors de raconter toute son histoire depuis son enfance à Moscou, le meurtre de son père, l'emprisonnement, la libération du joug soviétique et tout ce qui le conduisit à se trouver ce soir, au plein cœur de l'Himalaya, dans cette école de moniales où elle enseignait.

Le ciel prenait une teinte rosée annonciatrice du jour à naître quand il dit à Kam :

— Camille, c'est le prénom de ta grand-mère, et Morgane celui de ta mère, de notre mère. Mais je ne sais qui est ton père. Si tu as besoin d'un nom à apposer à côté de celui de Camille, tu peux utiliser Favenec, c'est le nom de naissance de Morgane et celui que porte encore un homme, notre oncle, Yann, qui fait pousser des agapanthes sur une petite île bretonne. Si loin d'ici...

— Je crois que je vais garder Kam Yil. C'est celui que connaissent tous ceux qui m'aiment et me soutiennent, dit-elle en souriant. Dans le bouddhisme, notre incarnation présente n'est que passagère. Celui par qui nous sommes, nous le respectons, mais nous savons que dans une vie antérieure nous étions oiseau, plante ou poisson de la rivière et que dans une autre vie nous serons humains ou partie intégrante de la spirale de tout ce qui vit. Nous faisons notre possible pour nous élever spirituellement et influencer ainsi pour nourrir un être à venir, plus éveillé encore lors de notre prochaine réincarnation. Mais parle-moi de ma mère...

Vadim décrivit celle qui avait accompagné son enfance. La maltraitance de son mari. Sa solitude dépressive à la fin de sa vie, mais il lui dit surtout ce qu'il n'avait jamais su d'elle et qu'il avait découvert en venant à Bréhat et en lisant ses lettres.

— Tu sais, Kam, j'ai découvert bien après sa mort toute une part d'elle-même étouffée alors que j'étais son enfant. C'est difficile pour moi de me dire que je suis un peu passé à côté d'elle. Je pense que, même sans le savoir, tu es devenue ce qu'elle aurait rêvé que tu sois. Pour les générations

suivantes, tu as brisé les chaînes d'une condition féminine qu'elle a subie. Si de quelque part elle te voit, elle doit être heureuse. Elle te ressemblait, avec de longs cheveux comme les tiens qu'elle brossait durant des heures devant sa glace et ces mêmes yeux bleus avec ce liseré doré qui entoure la pupille et laisse déborder un peu de votre âme.

— Et mon père ? Qui peut-il être ?

— Sûrement un Russe, car jamais elle n'a voyagé et mon père ne lui faisait pas rencontrer ceux qu'il côtoyait.

Les semaines qui suivirent, Kam et Vadim ne se quittèrent pas. Ils continuèrent de se raconter, tentant de rattraper un peu des années vécues si loin l'un de l'autre. À chaque occasion, ils complétaient leur autoportrait avec une grande transparence. L'un et l'autre n'avaient rien à se cacher. Bien au contraire, ils voulaient profiter pleinement de ce que permet une relation fraternelle lorsqu'elle est la plus accomplie et qu'une confiance inconditionnelle y préside.

Kam interrogeait souvent Vadim sur leur mère : quelles chansons chantait-elle ? Quels livres étaient les siens ? Et cela conduisit Vadim à parler de la France, de ses écrivains, de ses poètes, de ses révolutionnaires, de ses fameux droits humains qui sont toujours bafoués dans tant de pays. Vadim lui récita des poèmes d'Éluard et tenta de lui décrire cette île de Bretagne où je vis. Comment raconter une île bretonne à une habitante des plus hautes montagnes du monde ? Alors il la dessina, cette île. Il prit les pinceaux et les encres de calligraphies, un crayon noir et dessina le jardin et ses agapanthes, les rochers qui semblent prolonger Bréhat à l'infini dans son chapelet d'îles. Presque cent huit, comme les perles du mâlâ. Après avoir dessiné ces rives bretonnes, il fit une aquarelle de sa mère, de mémoire, de cette mémoire qui jamais ne vacille pour les gens qu'on aime et, la dessinant, il voyait progressivement apparaître sur la feuille blanche les traits de sa sœur.

Ils montèrent également à cheval, partant pour des chevauchées au lever ou à la tombée du jour, Kam sur sa monture blanche et Vadim sur Sikâri. Les chevaux, sans doute aiguisés par la mémoire d'un combat mémorable autour d'un anneau, eurent un peu de mal à s'entendre mais finirent par partager le même herbage en contrebas du monastère.

Vint le 27 septembre, jour de l'anniversaire de Vadim, où Kam voulut organiser une fête pour son frère. La cour du monastère fut décorée de

tissus tendus. Les jeunes moniales se maquillèrent et des hommes vinrent faire un spectacle de théâtre avec des masques effrayants ou drôles. Des fruits des vallées furent envoyés par Lhapka et Wangyé fut invité pour partager ce moment.

Vadim était profondément heureux.

Alors que le soleil baissait, les tambours retentirent et Kam lui demanda de l'accompagner dans la prairie des chevaux. Là, les habitants du village attendaient avec de grands sourires. Ils espéraient voir en vrai les prouesses cavalières de Vadim...

L'anneau était au centre. Les chevaux avaient été sellés, brossés, et leurs queues tressées comme pour les grandes occasions.

Vadim sourit à Kam :

— Ce coup-ci je ne quitterai pas l'anneau des yeux.

— Que tu crois, lui dit-elle en riant.

Face à face, à la distance réglementaire, les cavaliers prirent place. Tous les habitants tapaient des mains au rythme du tambour. Le coup de gong donnant le signe du départ fut lancé. Vadim appuya de sa jambe le flanc de Sikâri qui hennit comme jamais et s'élança. Lui aussi voulait la revanche pour son maître. Vadim avait le soleil face à lui et se dit qu'il partait avec un handicap. Devant lui, en ombre chinoise, la silhouette de Kam, dressée sur son cheval, la lance tendue au bout de son bras. Chaque mètre parcouru amplifiait les cris des spectateurs. Sikâri était bien le plus rapide. Vadim bascula sur le côté droit seulement en appui sur son étrier, la main gauche tenant les rênes longues, de telle façon que son bras semblait frôler le sol, la lance à quelques centimètres de la terre. Avec une adresse incroyable à cette vitesse, il attrapa l'anneau et se remit en selle en le brandissant sous les acclamations de la foule. Sikâri y mit du sien et se dressa sur ses pattes arrière pour bien marquer les mémoires de cette victoire.

Wangyé s'approcha de Vadim, un grand sourire aux lèvres.

— Bravo ! Ce coup-ci, tu m'as bien écouté.

Ce fut au tour de Kam de le rejoindre avec son cheval blanc. Elle souriait également et lui tendit la main qu'il attrapa pour la faire monter en amazone, sur sa selle, pour un grand tour de la prairie à saluer chacun.

— As-tu déjà entendu parler du *semchuk*, Vadim ? Pour les bouddhistes, l'endurance n'est pas associée à la notion de souffrance mais à l'idée d'un effort joyeux. Le *semchuk* appelle autant la détermination et la concentration que le rire et la légèreté. Aujourd'hui tu étais *semchuk* !

À plusieurs reprises ils jouèrent aux échecs. Avec ou sans l'intervention des cartes, Vadim perdit toujours, sauf une fois.

Ce soir-là s'achevait une journée qu'il avait passée en méditation, seul, au pied d'un immense bouddha peint à même la falaise. Quand il revint, s'appliquant la règle implicite qu'ils respectaient chacun, il dit à Kam :

— La première fois que j'ai voulu te parler, alors que tu sortais de la retraite de silence et que je ne savais pas encore que tu étais ma sœur, j'ai voulu te dire que je t'aimais. Depuis ce jour, ces mots sont restés en moi. Aujourd'hui, au pied du bouddha, je lui ai confié ma question. Comment reconnaît-on l'amour ? M'aurais-tu aimé si je n'avais été ton frère ?

— Mais nous nous aimons, Vadim...

— Oui, bien sûr. Parce nous sommes frère et sœur.

— Nous nous aimons comme deux hautes montagnes qui protègent une même source.

— Mais comment saurai-je un jour que j'aime ? Sentirai-je autre chose que ce que j'ai senti les cinq jours passés face à toi, où, au seul contact de ton corps éthérique, je brûlais de l'intérieur. Est-ce cela que tu ressentais avec Sojyal ?

— Il y a un feu commun à toutes les amours. Cela ne nous appartient pas. Cela se passe ailleurs, dans les fils tressés par les dieux devant leur métier à tisser. Ce sont les incarnations qui vont être différentes. À nous, il nous est donné de tisser des fils d'un frère et d'une sœur. Rien n'est imposé. Nous avons beau être le fruit d'une même mère nous pourrions choisir de laisser battre au vent ces fils. Or tu as tout fait pour les nouer, ta volonté a été plus forte que toutes les épreuves. Certaines âmes sœurs vont tisser d'autres fils, vont s'accomplir dans un élan charnel. Le corps est aussi un chemin spirituel, Vadim. Dans mon cœur tu es sans doute là depuis bien longtemps. Sans doute cela a commencé dans une autre vie, quand tu étais papillon et que j'étais fleur. Même si elles n'en font pas toujours grand-chose dans les actes, le message originel de toutes les religions et sagesse du monde est celui de l'amour. Aimer est la voie et le but. Au jour où il déchire le voile de ses poumons, le nouveau-né est donné au monde pour cela. Tout ce qui adviendra ensuite ne sera qu'épreuves à traverser avec l'espoir de retrouver le noyau d'amour du monde qui refera son unité. C'est le sens même du symbole de la fleur de lotus.

— Quel sens ?

— Sais-tu que cette fleur, si absolument parfaite dans sa composition, si subtile dans ses couleurs, cette fleur sacrée, symbole de la perfection, ne peut venir au jour qu'en germant au plus noir de la vase. Sans cette gestation dans les ténèbres, pas d'accession à la lumière. Cette possibilité est offerte à chacun, sans distinction aucune. D'où qu'il vienne, au plus misérable de la condition humaine, du plus sombre des abysses, celui qui cherche peut s'élever et rencontrer cette lumière. Il lui suffit d'aimer. Sans cesse aimer et à nouveau aimer sans cesse.

— Tu ne m'as pas répondu concernant Sojyal.

Kam fit tourner l'anneau noir avec son point blanc qui ne quittait jamais son doigt et répondit :

— Oui, Vadim... Ce feu brûle encore. Le cœur est le plus grand temple du monde, il est sans limite. N'aie pas peur d'aimer. À chaque amour que tu reconnaîtras tu feras grandir un pilier supplémentaire pour soutenir ce temple et contribuer à l'unité des âmes humaines. L'amour est à l'opposé de la peur.

Avec sa dame blanche, ce soir-là, Vadim mit en échec et mat le roi noir de Kam.

Vadim resta ainsi plus d'un an à Tsarang. Avec la complicité de Sikâri, il enseignait l'équitation aux jeunes moniales. Il participa aux rudes travaux de préparation de l'hiver, transporta le bois et les céréales et fit souvent tourner le moulin à farine.

L'hiver himalayen est rude et il découvrit la force mentale de sa sœur, capable chaque jour, même quand il ne faisait pas plus de dix degrés dans la grande salle de prière, de transmettre aux jeunes moniales des enseignements qu'elles suivaient avec avidité.

Il découvrit la puissance de la méditation guidée, de cette involution qui invite l'âme en spirale féconde. Du plein qui se vide pour se remplir à nouveau avec la seule certitude que tout est déjà là, accompli, qu'il n'est plus qu'à être sans autre intention que de l'être entièrement. Vadim écrivit dans un carnet les six conseils de méditation du yogi Tilopa :

« Ne te rappelle pas : laisse aller ce qui est déjà passé.

N'imagine pas : laisse aller ce qui peut venir.

Ne pense pas : laisse aller ce qui arrive maintenant.

N'examine pas : n'essaie pas d'interpréter quoi que ce soit.

Ne contrôle pas. N'essaie pas de faire en sorte que quelque chose arrive.

Repose-toi. Demeure dans la liberté naturelle de l'esprit. »

En y ajoutant ses propres mots : « Accompli... l'accomplissement n'est-il plus alors que dans l'intense légèreté du seul instant traversé par la lumière. »

Il participa aussi à de longues veillées, apportant aux échanges ce qu'il avait reçu des philosophes et des écrivains français et russes.

Il apprit aussi la calligraphie que lui enseignait Kam. Il était bon élève et avait un don presque inné pour le dessin. Chacun des mantras qu'il recopiait était orné d'oiseaux et de fleurs imaginaires, de reflets orangés dans les flots de torrents, de nuages chargés de toutes les teintes des ocres.

Régulièrement, Vadim rejoignait Lo Gekar ou retrouvait Lhapka qui lui donnait les nouvelles du monde. Et les nouvelles n'étaient pas bonnes. La cause tibétaine piétinait. La Chine avait pris une telle place dans les échanges mondiaux que personne, aucun État, n'osait s'opposer à celle qui deviendrait un jour la première puissance économique mondiale, le premier supermarché de la planète, la première usine également, puisque dans le monde entier on s'habillait, on roulait, on s'équipait chinois...

Le temps aurait pu s'écouler ainsi à l'infini. Car le temps a bien le poids d'une plume lorsque chaque jour est nourri de mantras médités, de dessins appliqués à l'encre et au pinceau, du feu que l'on entretient ou de la neige que l'on fait fondre avant que, de nouveau, l'eau jaillisse à la source.

Mais il était écrit quelque part que le frère et la sœur seraient à nouveau séparés. Cela s'incarna par l'arrivée, en pleine nuit, de Wangyé qui frappa à la lourde porte du monastère, réveillant toute la petite communauté.

— Vadim ! Les Gardes rouges te cherchent ! Ils sont à Lo Gekar.

— Mais comment est-ce possible ? Le Népal n'est-il pas souverain ?

— Je ne sais pas. C'est Lhapka qui m'a envoyé te prévenir.

— Mais ils n'ont pas le droit.

Kam était aux côtés de Vadim et écoutait l'échange.

— Le droit... Avait-on le droit d'assassiner par milliers des moines et des moniales à Lhassa ?, dit-elle.

— Je dois partir...

— Non... répondit du bout des lèvres sa sœur.

— Si, Kam, et tu le sais. Car s'ils me trouvent, ils te trouvent. J'ai connu la prison. Jamais je ne voudrais que tu y sois par ma faute. Et puis rien ne justifie que la paix au Mustang soit troublée par ma présence. Rien ne

justifie non plus que tu ne puisses poursuivre tout ce que tu portes et dont je suis si fier.

Wangyé ajouta :

— Lhapka est parti t'attendre à Lo Manhtang, dans le palais royal. Il sait que jamais les Gardes rouges ne franchiront les portes de ce lieu, au risque d'un soulèvement de la population...

— Qui s'achèverait en un bain de sang, compléta Kam, les yeux en larmes.

Vadim la prit dans ses bras en la serrant le plus fort qu'il put. Elle saisit l'étole orange qui ne la quittait jamais et la mit autour du cou de Vadim, découvrant la médaille de la Vierge accrochée à son propre cou.

— Va... Je t'aime, mon frère.

— Je t'aime, ma sœur.

Ainsi disparurent dans la nuit étoilée de l'été himalayen deux cavaliers chevauchant vers le haut des montagnes. L'un d'eux ne retenait plus ses larmes. Il savait...

Lhapka, comme il avait accompagné Vadim pour le guider de ce côté-ci des Himalayas, les traversa de nouveau pour l'emmener sur le chemin de Lhassa. La chevauchée dura quelques jours, chaque nuit dans un monastère, Vadim était reconnu. Tous savaient son histoire. Tous savaient que quelque part, si haut, il laissait une sœur.

Il en était bouleversé tant il avait le sentiment d'appartenir à cette communauté des montagnes qui tutoie les nuages et dont les prières sont si près du ciel que l'on peut murmurer à l'oreille des dieux.

Chapitre 16

Le bouddha aux agapanthes

Lhapka quitta Vadim dans le monastère où ils s'étaient rencontrés la première fois.

Au moment de se dire adieu, Vadim lui offrit son cheval.

— Là où je vais, il sera malheureux. Avec toi il sera bien.

Le descendant de la dynastie de Lo le prit dans ses bras.

— Tu es sur ton chemin, Vadim. Les épreuves que nous envoie la vie ne le sont que lorsque nous sommes en mesure de les affronter et d'en grandir. Prends soin de toi. Je prendrai soin d'elle et de Sikâri. La voie sur laquelle nous marchons est la même. Nous nous croiserons à nouveau dans cette vie ou dans une autre.

— Merci pour tout. Ton royaume est tellement plus grand que le Mustang, Lhapka !

Vadim continua seul le chemin vers Lhassa, au rythme des dungchen qui signalaient d'un monastère à l'autre l'arrivée d'un hôte qu'il fallait accueillir. La dernière nuit qu'il passa dans la plus modeste des lamaserie, il fit un songe qu'il me raconta et dans lequel j'apparaissais : Kam cueillait des agapanthes. Des brassées rouges et bleues qu'elle déposait devant le bouddha de la falaise où Vadim était allé méditer. Je figurais juste derrière elle, silencieux. J'étais enveloppé d'une lumière bleue de la couleur de mes fleurs. Vadim, lui, dessinait sur un carnet. Il dessinait les îles de l'archipel de Bréhat, chacune étant reliée aux autres par une multitude de drapeaux de prière flottant au vent breton.

Vadim vécut ce songe comme l'expression d'une volonté. Une intuition...

En arrivant à Lhassa, il retrouva les odeurs de la ville, les parfums âcres des tanneries mélangés aux fumées de bois humide portées par les vents dans les ruelles.

Il rendit visite à Sogyal qui commença par ne pas le reconnaître et finit par s'exclamer :

— Vadim ! Mon frère, tu ressembles à un Népalais !

— Je prends cela comme un compliment.

— Que fais-tu ici ? Tu sais que l'on te cherche encore ?

— Je sais. On me cherche même de l'autre côté des montagnes, au Népal. Je ne vais pas rester longtemps. Je voulais simplement te dire que Kam est heureuse. Qu'elle est restée fidèle aux enseignements reçus ici. Qu'elle a appris à aimer le monde. Et que, pour toujours, tu es de ce monde. Elle porte l'anneau que tu lui as offert.

— Où est-elle ?

— Ça, je crois qu'il vaut mieux pas que je te le dise... Mais elle enseigne à nouveau à de jeunes filles, joue toujours aux échecs et gagne souvent...

Puis Vadim frappa à la porte du consulat de France où il fut accueilli froidement par le consul.

— Que faites-vous là ? Vous savez que...

— Je sais. On me cherche. Je ne vais pas rester longtemps mais rassurez-moi, ici, dans ce consulat, je suis bien chez moi, en France ?

— Bien sûr. Mais rien que de vous voir je me dis que les problèmes commencent.

— Aidez-moi juste à partir, je veux rejoindre l'Europe...

— Rien que ça... Et vous comptez y aller à cheval ?

— Ça dépend du cheval.

Le consul finit par sourire.

— Allez, commencez donc par vous laver. Chaque fois que vous arrivez ici, vous ne sentez pas bon ! Vous dînerez avec moi ce soir. Il se trouve que je reçois des gens qui pourront peut-être vous aider...

C'est ainsi que Vadim repartit deux jours plus tard, avec une équipe de glaciologues franco-norvégiens qui venaient d'achever des prélèvements

dans le sol gelé des glaciers himalayens pour étudier les impacts du réchauffement climatique au plus haut du monde.

Vadim Favenec est mentionné dans la légende de la dernière photo des membres de l'expédition prise sur le tarmac de Lhassa, au pied d'un transal de l'armée norvégienne. Avec sa parka rouge et ses lunettes de glacier, il ne ressemblait plus du tout à un cavalier népalais.

Autour de son cou, cachée sous sa veste, l'écharpe orange de Kam ne le quittait jamais, non plus que le chapelet à son poignet dont régulièrement il égrenait les cent huit perles.

Chapitre 17

La dernière lettre

À peine débarqué à Oslo, Vadim chercha à me joindre et je trouvai sur mon répondeur un message bref : « Bonjour Yann, ici Vadim. Je suis en Norvège. J'ai besoin de te parler. Je connais le chemin de la Gabinière. Je pense être là-bas d'ici deux jours. Ne t'oblige pas à m'attendre si tu as besoin d'aller relever tes casiers. Je sais où sont les clés. »

Au ton de sa voix, calme et déterminée, je sus qu'il savait ce qu'il venait chercher à Bréhat. Et je le savais également...

Vadim arriva sur l'île par un beau jour d'hiver où les lumières participent de l'écriture de cette légende bretonne. Les mots, ici, furent d'abord des rochers de granit posés en équilibre par des mains venues d'avant les temps humains. Le pinceau du calligraphe est tenu si haut dans le ciel que c'est le vent qui le plonge dans la mer et écrit à l'encre de l'écume sur les falaises et les landes. On croit la Bretagne rugueuse et virile comme la barbe des marins qui reviennent du large, mais il n'y a pas plus tendre et blanche que la peau de celui qui retrouve les caresses de celle qui l'attend sur la grève. Il en est de même des rochers de granit rose dont pas un ne s'est pas arrondi aux baisers parfois fiévreux des vagues. L'eau, cette eau qui glisse entre les doigts comme le temps, à la seule force de l'eau, polit la pierre la plus ancienne.

Il en était ainsi du cœur de Vadim, de ce cœur élevé avec le poing et qui, après ce long voyage, revint ouvert comme la fleur d'un lotus au cœur de l'été. Il avait aussi compris que c'est toujours à la même source que nous buvons. Depuis la nuit des temps, l'eau bue par les dinosaures est identique à celle qui arrose mes agapanthes. Cette eau qui devient glace dans les

Himalayas de Kam ou tempête sur nos îles bretonnes est et sera toujours en partage entre les hommes. Un bien commun...

Avant de rejoindre la Gabinière, Vadim alla se baigner à Guerzido. Il nagea dans l'eau froide. Comme pour éprouver ce corps usé d'avoir tant marché. Du sel transporté sur le dos des yacks des nomades au sel de la mer de Bréhat ou de celui des larmes de Kam contre sa joue, là aussi, il n'y a qu'un sel. Dans cette mer agitée, Vadim mêla celui de ses yeux à celui de la mer. Et si le cristal des larmes de la déesse Tara n'était composé que du sel des larmes d'amour des hommes et des femmes...

Puis Vadim se rendit au petit cimetière où une autre Camille était enterrée. Là, il accrocha à la croix de pierre cinq drapeaux de prière tibétains, un rouge feu, un jaune terre, un vert air, un blanc espace et un bleu eau, symboles des cinq éléments. Que se réconcilient ainsi les histoires, par-delà le temps. Que pardonnent ceux qui se blessèrent pour que ceux qui viendront demain, habitant la terre en oiseau, en humain ou en cheval puissent vivre sans entrave.

Enfin, il frappa à la porte et, comme elle était close, alla trouver la clé dans le vieux nichoir en bois inoccupé. Dans le feu qui couvait, il ajouta trois bûches.

Lorsque je rentrai, il était endormi devant la cheminée, à même le tapis, dans cette position que je lui connaissais. Je fus heureux de le trouver là. Encore ouvert contre lui, *Le Rivage des Syrtes*. De là où il revenait, Vadim avait pu éprouver la puissance des mots de Gracq. Il avait certainement vécu au plus près la vacuité des affrontements humains où la seule domination idéologique justifie le pire. Où les frontières tracées sur des cartes séparent les frères d'une même famille. Mais il savait aussi que, dans les prisons ou les monastères, à tout moment, l'esprit est une arme plus puissante que les canons.

Je fis bouillir l'eau et infuser la verveine du jardin en attendant qu'il se réveille. Ses traits étaient doux. Il dormait tranquillement et il se dégageait de lui quelque chose de profondément calme. Il ouvrit les yeux en me souriant, s'assit en tailleur et prit la tasse que je lui tendais.

— Bonjour, Yann.

— Bonjour, Vadim. Comment vas-tu ?

— Je reviens de loin. J'ai cru mille fois me perdre mais en réalité c'est le contraire qui s'est passé. Mais je vais te raconter.

La voix de Vadim avait changé. Non pas son timbre mais son rythme. Ses mots étaient plus lents, comme posés.

— Comment va le jardin ? As-tu trouvé l'agapanthe rouge ?

— Le jardin va bien. Parfois les fleurs les plus jeunes sont ébouriffées par le vent mais ça leur donne un petit côté breton qui leur va bien. J'ai découvert aussi une chose. Ce n'est pas parce qu'on ne les voit pas la nuit que les fleurs sont moins belles que le jour. L'agapanthe rouge, elle, n'est toujours pas née...

— À moi elle est apparue en songe. Je crois qu'elle s'incarnera un jour. Il faut du temps pour éclore, aux fleurs comme aux hommes.

Et Vadim me raconta.

Parfois je l'interrompais, ne pouvant m'empêcher de marquer mon étonnement, ou mon effroi. Nous étions si loin, à Bréhat comme en France, de ce Tibet oublié qui pourtant, à l'évidence, contient l'une des pistes pour une autre manière d'habiter la Terre.

Il me transporta à Lhassa, dans l'odeur du maïs grillé, pour suivre les circumambulations des pèlerins autour du palais du Potala. Je sentis le froid himalayen au rythme des yacks chargés de sel et j'entendis l'écho dans les montagnes des cors tibétains. Sur le dos de Sikâri, je pus rire comme d'autres rirent à la chute du cavalier. Il avait à cœur de tenter de mettre des mots justes sur ce qu'il avait éprouvé et découvert. Notamment cette rencontre avec une dimension spirituelle d'une douceur qui contrastait avec tout ce qu'il avait vécu. Parfois il ponctuait son récit d'un « Tu comprends ce que je veux dire ? » et je lui répondais que je l'écoutais de tout mon cœur. Que je ne pouvais accompagner en quelques heures son pas sur le chemin qui était le sien mais que je connaissais la puissance du lien, quand on le nourrit, qui se propose à qui découvre son appartenance à l'âme du monde.

Il tenta de me dire qu'il avait appris à aimer, sans crainte. Qu'il y avait bien deux chemins de vie possibles, celui de l'amour et celui de la peur. À la seule lueur du feu où je remettais parfois du bois, il me raconta...

Et, quand il vit mes larmes couler à l'évocation de la rencontre avec Kam, dans cette île de montagne du monastère de Tsarang, il eut la confirmation qu'il avait bien fait d'écouter le songe de sa nuit tibétaine. Et moi je sus qu'il était temps que je donne à Vadim la vingt et unième lettre de sa mère, celle qui aurait dû être brûlée si j'avais obéi à ma sœur.

Je tendis l'enveloppe jaunie à Vadim et le laissai là, éclaboussé par la lueur des flammes, découvrir les mots manquants à l'histoire pour rapiécer l'étoffe de la mémoire d'une mère et de ses enfants.

Yann, mon frère,

Promets-moi de brûler cette lettre après sa lecture et que jamais personne ne saura rien de cette histoire.

Ces mots ne peuvent être gardés. Ils sont ma confession. À toi seul je pouvais la livrer. Je dois te la confier en mémoire d'une enfant qui est la mienne et que j'ai abandonnée.

Comme tu as pu le comprendre, la brutalité du général, celui que j'ai épousé pour le pire plus que pour le meilleur, n'a cessé d'abîmer celle que tu as connue. Je t'ai souvent parlé de Vadim, mon fils, mais il en est un autre avec qui j'ai partagé toutes ces années et que j'ai évoqué parfois : Paul d'Ingrincourt, le messenger qui m'assurait que les lettres ne seraient pas ouvertes et te parviendraient. Vadim lui doit beaucoup. J'admirais son éducation, sa culture, son aisance et sa subtilité. Nos échanges ont été indispensables afin de rompre ma solitude et réduire un peu mon éloignement de la France. Notre complicité a été telle qu'un soir, un seul soir, mais il n'en fallait pas plus, nous nous sommes aimés, peau à peau.

De cette nuit naquit un enfant. Durant de longs mois je fis ce que l'on nomme un déni de grossesse, c'est-à-dire que je ne voulus pas admettre que je portais un bébé. Même mon corps n'en traduisait rien. Si je ne voulais me l'avouer, c'est que je savais qu'il ne pouvait être que d'un seul père, Paul. Et que je ne pouvais encore moins accepter les conséquences de notre acte : jamais je ne pourrais garder celui qui naîtrait auprès de moi sans mettre en danger trois vies : celle de Paul, la mienne et celle de l'enfant.

De cette nuit où nous nous sommes embrasés, où j'ai reçu une tendresse que jamais je n'avais connue, nous sommes convenus dès le lendemain qu'elle devait rester unique et qu'il nous fallait désormais habiter nos sentiments sans les dire ni en gestes ni en mots.

Le jour où je dus me rendre à l'évidence de ma situation, je prétextai une cure thermique de plusieurs semaines pour rejoindre un monastère de religieuses à la frontière chinoise où je donnai naissance clandestinement à une fille. Je n'ai jamais croisé le regard de cette enfant. Dans les heures qui suivirent sa naissance, alors qu'elle était dans la salle réservée aux nouveau-nés, j'ai quitté ma chambre en laissant un mot sur mon lit : « Que jamais on ne puisse la retrouver ni connaître son origine, elle en mourrait. Elle s'appelle Camille. »

Je rejoignis Moscou, dévastée, et porte depuis un poids avec lequel je vis chaque heure. Paul ne sut jamais qu'il avait une fille. Je voulais qu'il reste un homme libre et ne pas alourdir le pas d'un garçon qui avait tant à vivre.

Je t'envoie cette lettre, la dernière sans doute, car je sens mes forces disparaître. J'ai trouvé une personne de confiance pour la poster, l'ambassadeur de France que m'avait un jour présenté Paul à un concours équestre, et qui va bientôt rejoindre Paris.

Ne me juge pas, Yann. Avais-je d'autre choix ?

Ta sœur qui t'aime en silence,

Morgane

Ainsi Vadim sut.

J'avais retenu cette lettre autant qu'il était possible. Lors de sa première venue à Bréhat je pensai inutile de lui dévoiler son contenu et je pus ainsi garder secret l'aveu de Morgane. Mais je ne pouvais alors imaginer que celle qu'il allait chercher serait la même que celle dont me parlait sa propre

mère. Se peut-il qu'il fût aussi écrit par une main invisible que, quoi qu'il advienne, le frère et la sœur seraient rassemblés ?

Jamais je n'ai regretté de ne pas avoir brûlé cette lettre.

À mon réveil, je vis que, pour la première fois, Vadim était allé se coucher dans la chambre qui fut celle de sa mère. Lorsqu'il me retrouva après son réveil, il me dit très simplement :

— Merci, Yann. Tu as fait ce qu'il fallait. C'est à moi maintenant de prendre le relais de la mémoire de ceux qui ne sont plus, ou sont encore.

Et il se mit à écrire, à écrire, à écrire.

Parfois, nous partions en mer. Je n'avais plus la force de manier seul *L'Aorora* et Vadim devint le capitaine du bateau. Il aimait les cartes marines.

— Elles ressemblent à l'âme humaine, le plus important est sous-marin, silencieux, et caché à celui qui ne veut pas voir.

Vadim s'interrogeait souvent sur ce qu'il devait faire de ce qu'il savait désormais. Les secrets sont-ils comme les rhizomes du lotus dans la vase, appelés un jour à éclore à la lumière. Devait-il dire à la fille qu'il connaissait son père ? Devait-il apprendre au père qu'il avait une fille ?

Le soir, devant la cheminée, il égrenait le mâtâ tibétain et ses cent huit perles et je l'entendais parfois murmurer *Om mani padmé hum*. Il évoquait souvent les enseignements reçus, et les questions qui s'ouvraient à l'infini à qui cherche sa voie. Il me dit aussi que chaque nuage blanc que je voyais dans le ciel était un morceau du Tibet libre. Il me parla enfin beaucoup de tous ceux des montagnes himalayennes : Sojyal, Lapkha, maître Shuan et d'elle, bien entendu.

Un matin un homme de type asiatique vint frapper à ma porte. Il voulait voir Vadim. Comme il était absent, il me remit une lettre provenant de l'ambassade de Chine à Paris.

À son retour, Vadim lut l'invitation qui lui était faite. Une convocation en réalité ; fermement rédigée et stipulant qu'il pouvait s'y rendre accompagné d'un avocat. Il avait dix jours devant lui mais il ne lui fallut qu'une nuit pour prendre sa décision.

Le lendemain matin je trouvai toutes les pages de son récit posées sur la table et accompagnées d'un simple mot :

Tu crois qu'on peut rejoindre le Tibet par la mer ?
Je t'embrasse,

Vadim

OceanofPDF.com

Épilogue

Chaque année, sur le lac Léman se tient une grande régate durant laquelle des centaines de bateaux tentent la traversée de la petite mer suisse. Cette année, une goélette arborant une vieille voile rouge garance gagna la Translémanique.

Elle naviguait sous pavillon tibétain et s'appelait *L'Aurora*.

OceanofPDF.com

Comme il est d'usage, même si nombreux sont celles et ceux qui m'inspirent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé n'est que fortuite.

Que m'excusent aussi les experts du bouddhisme, de la géographie ou des échecs pour les libertés que j'ai pu prendre. Cette liberté est le privilège du romancier...

M'ont soutenu dans ce voyage trois compagnons indispensables à son écriture. Leurs conseils et leur relecture ont été essentiels : Jean-Michel Dumond, Marion Chaygneaud-Dupuy et Pascale Rossler.

Ce roman a été écrit sur l'île de Bréhat, en Bretagne ; à Saussine, dans les garrigues de l'Uzège et dans les Alpilles, à Eygalières.

Certaines sources littéraires ont particulièrement accompagné ce voyage : *Passagère du silence*, Fabienne Verdier, Albin Michel, 2003, Le Livre de Poche, 2005.

Le Rivage des Syrtes, Julien Gracq, 1951, éditions José Corti.

Le Chemin des nuages blancs, Anagorika Govida, 2008, Albin Michel.

Respire, tu es vivante, Marion Chaygneaud-Dupuy, 2020, éditions F. Massot, Points Vivre, 2021.

Deux Regards sur le Tibet, Olga et Arnaud de Turckheim, 2001, Gallimard.

Au royaume de la lumière, Olivier Weber, 2021, Plon.

Croire aux fauves, Nastassja Martin, 2019, Verticales.

L'Éternité n'est pas de trop, François Cheng, 2003, Le Livre de Poche.

Le Plâtrier siffleur, Christian Bobin, 2018, Poesis.

Et, parce que sans musique je suis incapable d'écrire, voici la bande-son de mon inspiration :

Armand Amar, *Cum Dederit*, 2009, *Human 1*, 2015, *Tchinares*, 2006, *Now We Are Free*, 1998.

Khaled Mouzanar, *Kyrié Allah*, 2011.

Yo-Yo Ma, *The Mission*, 2008, *Once Upon a Time in the West*, 2017, *The Lady Caliph*, 2017.

John Barry, *I'm Better at Hello*, 1985, *Concerto pour Clarinette* de Mozart, 1985.

Hans Zimmer, *Stay, Time, Silence*, 2014.

W. A. Mozart, *Ave Verum corpus*, 1791, *Concerto pour clarinette et Orchestre en la majeur*, 1791.

Anouar Brahem, *Souvenance*, 2014.

Garbarek, *Rites*, 1998.

Olafur Arnalds, *Happiness Does Not Wait*, 2013, *Saman*, 2005, *Reminiscence*, 2005.

Ajeet Kaur, *Kiss the Earth*, 2016.

Nadja Kossunskaja, *Oblivion*, 2020.

Craig Armstrong, *Finding Beauty*, 2002.

Arvo Pärt, *My Hearts in The Highlands*, 2017.

Erik Satie, *Trois Gymnopédies*, 1888.

Ludovico Einaudi, *Run*, 2021.

Piers Faccini, *Together Forever Everywhere*, 2021.

Deva Premal & Miten, *Basler Psi-Verein*, 2008.

Nick Cave et Warren Ellis, *We Are Not Alone*, 2021.

À l'heure où *La Traversée des lumières* s'apprête à être imprimé, j'apprends le départ vers une autre lumière de Christian Bobin.

Il était mon maître, non pas celui qui marche au-dessus mais celui qui marche devant... Il y a quelques semaines je lui avais envoyé une longue lettre pour lui dire mon affection, mon admiration, la reconnaissance de ma filiation.

Les mots qu'il n'avait pas encore écrits me manquent déjà.

« La vie est une couronne trop lourde pour nous. On ne peut la mettre sur notre tête, seulement la tenir entre nos mains quelques années. »

Le Muguet rouge, Christian Bobin

OceanofPDF.com

TABLE

Chapitre 1 - Soixante-quatre cases	
Chapitre 2 - Échec et mat	
Chapitre 3 - Entre les tours	
Chapitre 4 - La dame de cœur	
Chapitre 5 - La blanche hermine	
Chapitre 6 - L'archipel	
Chapitre 7 - La Sérénissime	
Chapitre 8 - À la source	
Chapitre 9 - La route du sel	
Chapitre 10 - Lhasa	
Chapitre 11 - Les hautes lumières	
Chapitre 12 - Au creux des mains	
Chapitre 13 - L'anneau	
Chapitre 14 - Tsarang	
Chapitre 15 - Camille	
Chapitre 16 - Le bouddha aux agapanthes	
Chapitre 17 - La dernière lettre	
Épilogue	

Sommaire

1. [Couverture](#)
2. [Identité](#)
 1. [Copyright](#)
 2. [Présentation](#)
 3. [Du même auteur](#)
3. [La Traversée des lumières](#)
 1. [Dédicace](#)
 2. [Exergue](#)
 3. [Chapitre 1 - Soixante-quatre cases](#)
 4. [Chapitre 2 - Échec et mat](#)
 5. [Chapitre 3 - Entre les tours](#)
 6. [Chapitre 4 - La dame de cœur](#)
 7. [Chapitre 5 - La blanche hermine](#)
 8. [Chapitre 6 - L'archipel](#)
 9. [Chapitre 7 - La Sérénissime](#)
 10. [Chapitre 8 - À la source](#)
 11. [Chapitre 9 - La route du sel](#)
 12. [Chapitre 10 - Lhassa](#)
 13. [Chapitre 11 - Les hautes lumières](#)
 14. [Chapitre 12 - Au creux des mains](#)
 15. [Chapitre 13 - L'anneau](#)
 16. [Chapitre 14 - Tsarang](#)
 17. [Chapitre 15 - Camille](#)
 18. [Chapitre 16 - Le bouddha aux agapanthes](#)
 19. [Chapitre 17 - La dernière lettre](#)
 20. [Épilogue](#)
4. [Table](#)
 1. [11](#)
 2. [12](#)
 3. [13](#)
 4. [14](#)
 5. [15](#)

6. [16](#)
7. [17](#)
8. [18](#)
9. [19](#)
10. [20](#)
11. [21](#)
12. [22](#)
13. [23](#)
14. [25](#)
15. [26](#)
16. [27](#)
17. [28](#)
18. [29](#)
19. [30](#)
20. [31](#)
21. [32](#)
22. [33](#)
23. [34](#)
24. [35](#)
25. [36](#)
26. [37](#)
27. [38](#)
28. [39](#)
29. [40](#)
30. [41](#)
31. [42](#)
32. [43](#)
33. [45](#)
34. [46](#)
35. [47](#)
36. [48](#)
37. [49](#)
38. [50](#)
39. [51](#)
40. [52](#)
41. [53](#)
42. [54](#)

43. [55](#)
44. [56](#)
45. [57](#)
46. [58](#)
47. [59](#)
48. [60](#)
49. [61](#)
50. [62](#)
51. [63](#)
52. [64](#)
53. [65](#)
54. [66](#)
55. [67](#)
56. [68](#)
57. [69](#)
58. [70](#)
59. [71](#)
60. [72](#)
61. [73](#)
62. [74](#)
63. [75](#)
64. [77](#)
65. [78](#)
66. [79](#)
67. [80](#)
68. [81](#)
69. [82](#)
70. [83](#)
71. [84](#)
72. [85](#)
73. [87](#)
74. [88](#)
75. [89](#)
76. [90](#)
77. [91](#)
78. [92](#)
79. [93](#)

80. [94](#)
81. [95](#)
82. [96](#)
83. [97](#)
84. [98](#)
85. [99](#)
86. [100](#)
87. [101](#)
88. [102](#)
89. [103](#)
90. [104](#)
91. [105](#)
92. [107](#)
93. [108](#)
94. [109](#)
95. [110](#)
96. [111](#)
97. [112](#)
98. [113](#)
99. [114](#)
100. [115](#)
101. [116](#)
102. [117](#)
103. [118](#)
104. [119](#)
105. [121](#)
106. [122](#)
107. [123](#)
108. [124](#)
109. [125](#)
110. [126](#)
111. [127](#)
112. [128](#)
113. [129](#)
114. [130](#)
115. [131](#)
116. [133](#)

117. [134](#)
118. [135](#)
119. [136](#)
120. [137](#)
121. [138](#)
122. [139](#)
123. [140](#)
124. [141](#)
125. [142](#)
126. [143](#)
127. [144](#)
128. [145](#)
129. [146](#)
130. [147](#)
131. [148](#)
132. [149](#)
133. [150](#)
134. [151](#)
135. [152](#)
136. [153](#)
137. [154](#)
138. [155](#)
139. [156](#)
140. [157](#)
141. [159](#)
142. [160](#)
143. [161](#)
144. [162](#)
145. [163](#)
146. [164](#)
147. [165](#)
148. [166](#)
149. [167](#)
150. [168](#)
151. [169](#)
152. [170](#)
153. [171](#)

154. [172](#)
155. [173](#)
156. [174](#)
157. [175](#)
158. [176](#)
159. [177](#)
160. [179](#)
161. [180](#)
162. [181](#)
163. [182](#)
164. [183](#)
165. [184](#)
166. [185](#)
167. [186](#)
168. [187](#)
169. [188](#)
170. [189](#)
171. [190](#)
172. [191](#)
173. [192](#)
174. [193](#)
175. [194](#)
176. [195](#)
177. [197](#)
178. [198](#)
179. [199](#)
180. [200](#)
181. [201](#)
182. [202](#)
183. [203](#)
184. [204](#)
185. [205](#)
186. [206](#)
187. [207](#)
188. [208](#)
189. [209](#)
190. [210](#)

191. [211](#)

192. [213](#)

193. [214](#)

194. [215](#)

195. [217](#)

OceanofPDF.com